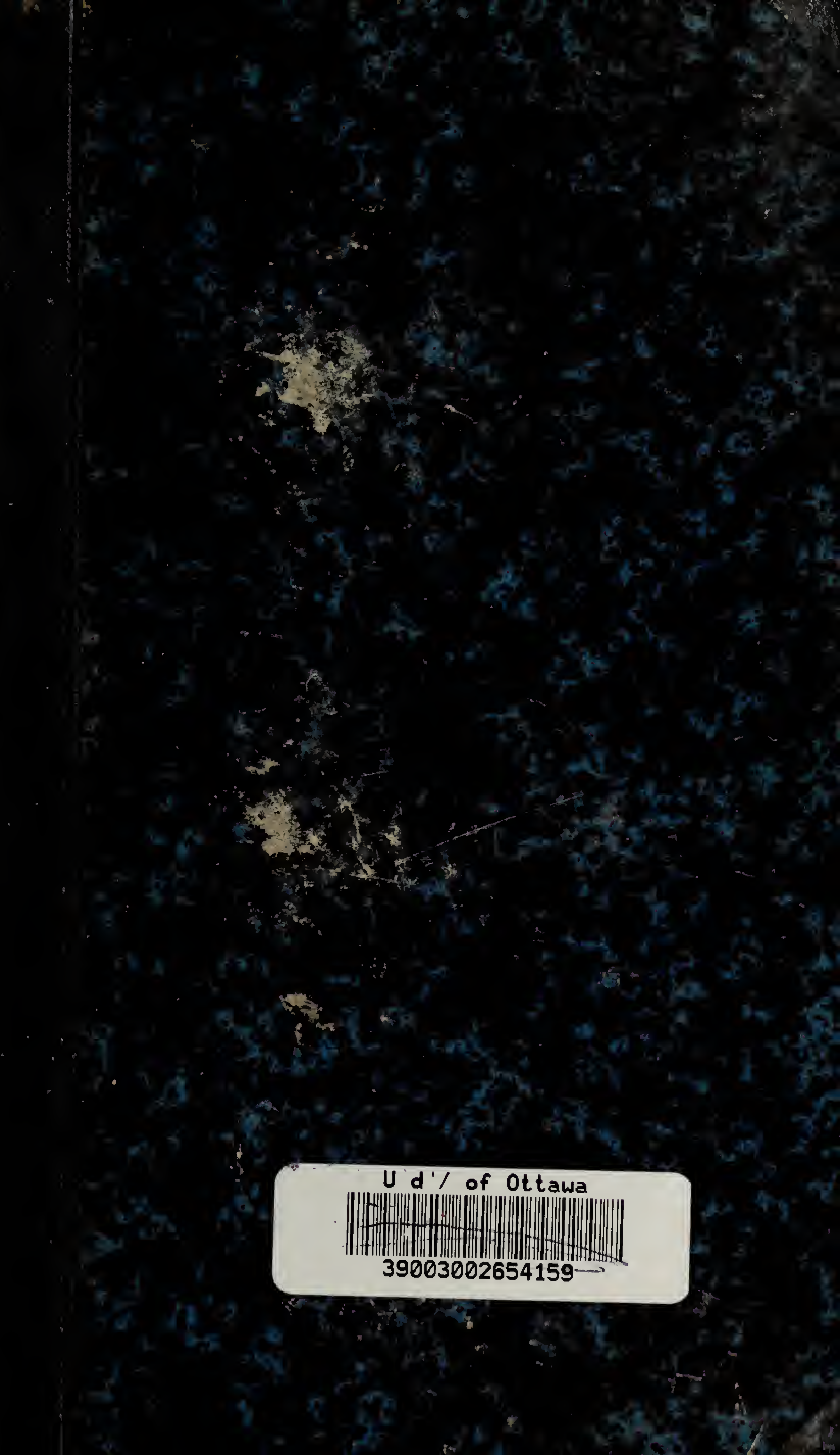
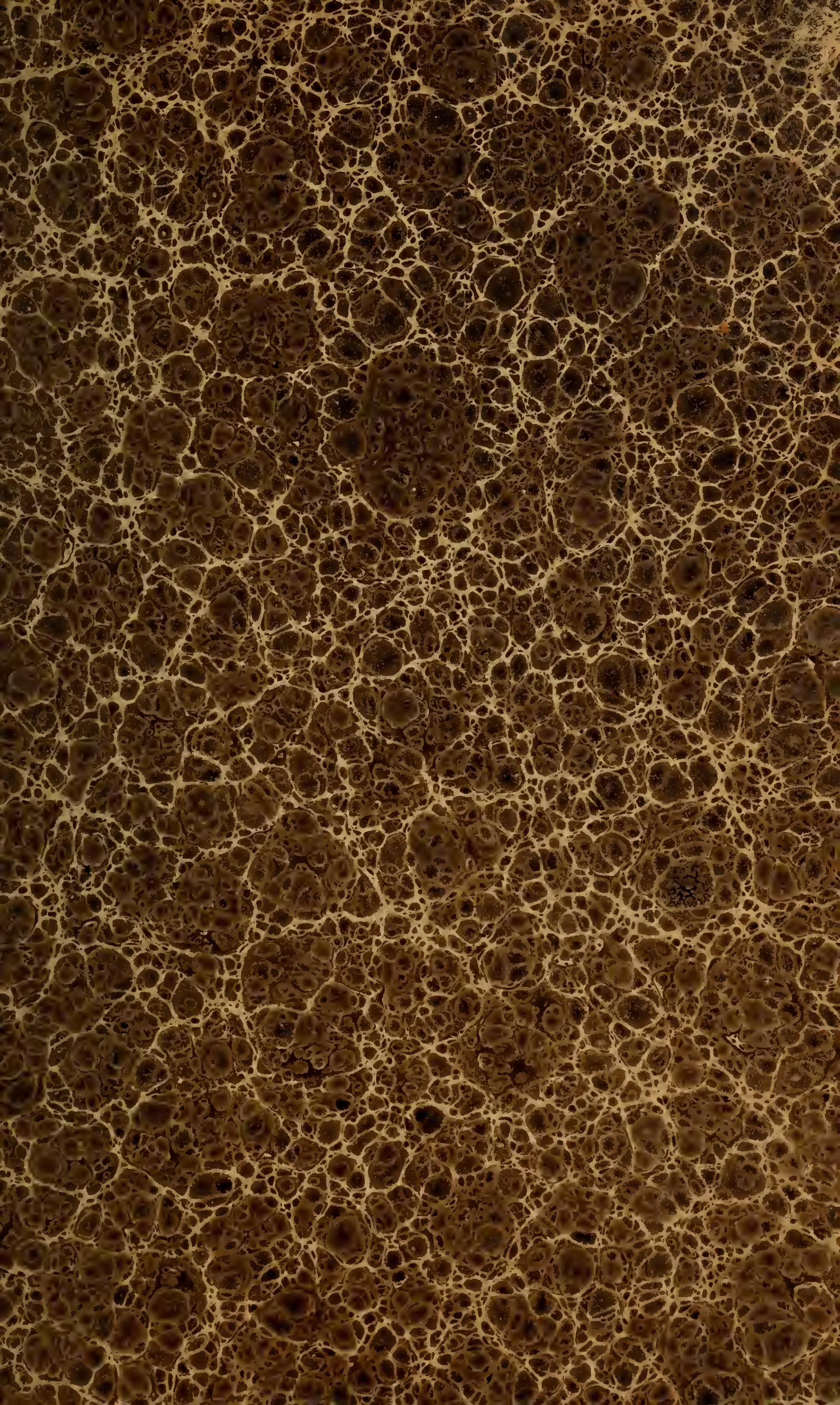
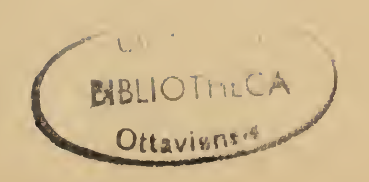

U d'/ of Ottawa
39003002654159





OEUVRES
DE M. VILLEMAIN

COURS
DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE

DU MOYEN AGE

II

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

COURS

DE

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PAR M. VILLEMAIN

NOUVELLE ÉDITION

revue, corrigée et augmentée



TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre

II

PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1851

TABLEAU

DE

LA LITTÉRATURE

AU MOYEN AGE.

TREIZIÈME LEÇON.

Limites de ces études sur la littérature italienne. — Réponse à une objection. — *Fra Jacopone.* — Princes protecteurs des lettres en Italie. — Rôle important des orateurs et des poëtes. — Renaissance de la littérature latine. — Pétrarque ; son couronnement au Capitole. — Rienzi. — Travaux et influence de Pétrarque. — Ses poésies en langue vulgaire.

Messieurs,

Dans nos recherches de littérature étrangère, nous ne devons nous attacher qu'aux noms célèbres et aux esprits originaux, dont l'influence s'est exercée sur l'Europe et sur la France. Nous nous sommes arrêtés devant le génie créateur de Dante. Mais je n'irai pas, plagiaire du savant

historien de la littérature italienne, analyser, ou même nommer tous les ouvrages qu'elle produisit au XIV[e] siècle. Je ne dois montrer de cette langue et de cette poésie que leur affinité avec le roman méridional, leur développement précoce et leur éclatante primauté.

Mais, tout en bornant ainsi mon sujet, il faut que je réponde à une objection qui m'a été faite, ou plutôt que je profite d'un avis qui m'a été donné par un des auditeurs de ce cours.

On me reproche, dans une lettre, d'avoir négligé la source principale où puisa le génie de Dante, et gardé le silence sur les poésies de Fra Jacopone. Je l'avoue, Messieurs, je n'en ai pas parlé, faute de les connaître. Cette omission n'a pas été un jugement, mais une ignorance, comme il arrive parfois aux personnes qui veulent instruire les autres. Depuis notre dernière séance, j'ai cherché les œuvres de Fra Jacopone, et je me suis mis à les lire. Je suis demeuré bien convaincu que Dante les avait ignorées comme moi, ou du moins que son génie n'avait rien emprunté aux inventions du Frère. Cependant ce personnage est, parmi les poëtes contemporains de Dante, une des physionomies originales qui valent la peine d'être retracées. On sent chez lui cette mystique ferveur qui tourmentait alors les imaginations vives, et qui pouvait aisément devenir du génie poétique. Fra Jacopone, issu d'une famille noble, fut élevé avec soin; dans sa jeunesse, il annonça beaucoup d'ardeur pour l'étude, et une éloquence naturelle. Il suivit à Rome la

profession d'avocat. Il était marié, riche, célèbre : un événement funeste l'éloigna tout à coup du monde.

Dans une fête où il assistait, la chute d'un plafond écrasa sa jeune épouse. En la retrouvant morte au milieu des ruines, il s'aperçut qu'elle cachait un cilice sous ses robes de bal. Sa douleur, sa piété s'exaltent à cette vue. Il renonce à tout; il devient fou et moine.

Ce rapprochement involontaire n'a rien d'ironique. Jacopone, après son malheur, avait erré comme un insensé, couvert de haillons, mendiant, et parfois mêlant à sa folie apparente ou réelle d'amers sarcasmes et de hardis apologues contre les puissants du monde. Reçu dans l'ordre des Frères Mineurs, il garda la même hardiesse, et n'épargna pas surtout les vices des ecclésiastiques. Il les attaquait sans cesse dans des *rimes* en langue vulgaire, d'un style assez grossier. C'était une espèce de censeur privilégié qui couvrait sa témérité sous son capuchon et sous sa folie. C'était, si vous le voulez, le bouffon du genre dont Dante était le poëte.

Errant et proscrit, Dante flétrissait avec énergie les vices des papes et des princes, en mêlant cette âpre satire aux plus sublimes fictions de la poésie, aux plus graves enseignements de la religion. Fra Jacopone, du fond de son couvent, attaquait le pape et les cardinaux en vers mystiques et bouffons. Protégé par son génie, et même par son malheur, Dante acheva impunément son poëme. Il n'en fut pas de même de Fra Jacopone. Le pape Boniface VIII le fit jeter dans un cachot, dont le

pauvre moine a laissé la description la plus hideuse. Fra Jacopone y composa de nouvelles poésies toujours animées d'un pieux enthousiasme. J'ai trouvé dans ses œuvres, non la pièce qu'il avait composée contre le pape Boniface VIII, mais celle où il lui demande grâce :

O pape Boniface, je subis ta sentence, et la malédiction, et l'excommunication. Je garde la blessure que tu m'as faite avec ta langue fourchue; touche-la de même avec ta langue, et guéris-la. Cette blessure ne peut être guérie sans absolution. Je te demande par grâce que tu me dises *absolvo te,* et que tu me laisses mes autres peines, jusqu'à ce que j'aie quitté ce monde.

Ailleurs, il se compare au « Lazare enterré, cadavre infect de quatre jours, » et il supplie le pape de dire comme Notre-Seigneur : « Lève-toi, et sors. »

Cette résignation ne toucha point le pontife; et Jacopone, comme il l'avait prédit au pape, ne fut délivré qu'à l'époque même de la captivité de Boniface VIII. Il continua ses prédications morales ou satiriques en rimes populaires. Mais ce recueil, que j'ai lu, que j'ai tâché d'entendre, n'a rien de commun avec le génie de Dante. Ce sont les bizarreries d'une verve grossière; mais nulle trace de cette vivacité d'imagination, de cette hauteur de génie, de ces fictions plus poétiques encore que mystiques.

Ce qui a fait supposer l'analogie, l'imitation, c'est que plusieurs cantiques de ce Fra Jacopone ont la forme de visions. Par exemple, c'est un défunt qui ressuscite,

s'entretient avec ses héritiers et leur reproche de ne pas payer les aumônes qu'ils ont promises pour le repos de son âme. Les parents lui répondent avec dureté. Il y a sans doute çà et là quelque force dans la peinture des misères humaines ; mais rien qui ait mérité d'inspirer Dante. Vous le voyez seulement, cet exemple atteste que la poésie circulait partout dans l'Italie. Elle était accueillie dans les cours des princes ; elle enchantait les cercles des femmes ; elle sortait du cachot d'un couvent ; elle était mystique et populaire.

Un semblable mouvement ne pouvait être isolé. Les grammairiens, les scolastiques, les philosophes, les jurisconsultes s'élèvent de toutes parts en Italie. C'est alors aussi que les hommes puissants commencent à ménager les lettrés. L'Italie républicaine avait tourné vite au despotisme. Beaucoup de ces petites villes qui d'abord avaient un sénat, une assemblée populaire, étaient asservies dès la fin du XIII[e] siècle. Il y avait à Vérone, à Padoue, à Ravenne, à Milan, des hommes qui, chefs militaires d'abord, nobles de naissance, ou aventuriers parvenus, avaient saisi le pouvoir. Ces hommes cherchaient à gagner les gens d'Église et les poëtes. Il y avait encore une autre classe de savants, dont le crédit paraissait chaque jour s'établir : c'étaient les jurisconsultes, les hommes qui avaient retrouvé et savaient interpréter quelques lambeaux des lois romaines. Ils étaient gibelins, attachés au César de Germanie, et opposés au droit canonique. Plusieurs d'entre eux cultivaient la poésie :

tel fut Cino de Pistoie, célèbre professeur de droit romain et auteur de sonnets amoureux.

Prêtres, poëtes et jurisconsultes, ces trois puissances étaient fort respectées. Dans les divisions de l'Italie, les lettres naissantes trouvaient partout de zélés protecteurs. Au premier rang était la maison de Naples. Il n'y avait pas cinquante ans qu'un prince farouche, quoique frère de saint Louis, avait envahi le trône des Deux-Siciles. C'était une invasion du Nord, pour ainsi dire, que ces Français arrivés à Naples. Les vengeances de Charles d'Anjou avaient été cruelles; son gouvernement avare et dur. A la troisième génération, vous trouvez sur ce trône de Naples un roi Robert, savant, poli, généreux. On ne saurait concevoir une attention plus ingénieuse et une admiration plus naïve pour tout ce qui tient aux lettres. Il s'était occupé d'abord d'un tombeau de Virgile que l'on dit près de Naples, sur le mont Pausilippe; puis il favorisait tous les poëtes du temps et les comblait d'honneurs. Son palais, construit avec élégance, renfermait de nombreux appartements destinés aux hommes célèbres par leur savoir. La gracieuse hospitalité du roi avait voulu établir un rapport entre la décoration de ses appartements et les études des hommes qu'il y recevait. L'appartement des prédicateurs et des théologiens était orné de peintures du paradis; les poëtes avaient dans leurs chambres des tableaux qui représentaient Apollon, le Pinde et le Permesse, etc., etc.

A l'autre extrémité de l'Italie, sans doute dominaient

des hommes qui ressemblaient peu au roi Robert; c'était un Barnabé Visconti, guerrier féroce, qui partageait le pouvoir avec son frère Galéas, plus habile et non moins despote. Mais voyez quelle était alors la puissance des lettres! les Visconti veulent-ils avoir la paix avec les Vénitiens, ils cherchent l'homme le plus savant, qui parle la langue latine avec le plus d'élégance, et l'envoient au sénat de Venise. Dans l'éblouissement où la renaissance des lettres jetait tout à coup l'Italie moderne, il semble que les orateurs, les poëtes étaient des messagers de paix, des médiateurs naturels, au milieu des nations divisées, au milieu de ces villes qui se disputaient le pouvoir; c'est un état singulier du monde, qui ne ressemble en rien à ce qui se passait en France, où la théologie avait plus de crédit que les lettres, où la force matérielle était domptée par la puissance ecclésiastique, non pas comme savante, mais comme autorisée de Dieu. En Italie, indépendamment de la pieuse illusion que faisait l'Église, vous voyez le talent de penser, l'art de la parole exercer par lui-même un grand empire.

Mais dans ce tableau général il faut s'attacher, comme nous l'avons dit, à quelques-uns de ces noms célèbres qui sortent d'un pays et appartiennent à tous les autres. Étudiant surtout les littératures étrangères dans leurs rapports avec la France, nous devons rappeler le nom moderne qui, dans le XVe et le XVIe siècle, a exercé le plus d'empire sur le goût poétique de notre nation : c'est Pétrarque.

Mais comment parler encore de Pétrarque? comment reproduire l'impression indéfinissable qui tient au charme de ses vers? comment traduire la mélodie? comment faire sentir une forme d'imagination si étrangère à notre temps, à nos mœurs, et peut-être trop délicate pour nous, quoiqu'elle date du moyen âge? Évitons d'abord cette difficulté, au risque de paraître sévères et techniques, en parlant d'un poëte si gracieux. Que Pétrarque nous rappelle un savant, un érudit profond, un chercheur d'antiquités, et en même temps une sorte de puissance politique soutenue par les lettres : vous n'ignorez pas que c'est sous ce point de vue qu'il parut aux yeux de ses contemporains. S'il a été couronné au Capitole, ne croyez pas que ce soit pour avoir fait des vers à Laure, ou, ce qui serait plus vraisemblable, pour avoir mêlé aux émotions de son amour ces magnifiques *canzoni,* pleines de patriotisme et de grandeur? Non; c'était pour avoir entrepris son *Africa,* si peu lue par la postérité, et où manque la moitié d'un livre, sans qu'on s'en soit jamais aperçu. Tâchons aujourd'hui, Messieurs, de nous représenter Pétrarque tel que l'ont vu ses contemporains, tel qu'il parut au roi Jean lorsqu'il vint en ambassade à la cour de France. Orateur, philosophe, moraliste, par ses écrits latins, par sa vaste correspondance avec tous les hommes instruits, par sa faveur auprès des princes, Pétrarque a presque été, dans son temps, ce que Voltaire fut dans le XVIIIe siècle; il avait autant de renommée, et nul rival. Comme Voltaire, il entretenait son crédit au-

près des hommes puissants par quelques complaisances; mais il leur donnait en général des conseils de justice et d'humanité.

Pétrarque était né gibelin; son père avait été chassé de Florence, quelque temps après les troubles qui en avaient banni Dante. Alors s'était accompli un des plus singuliers événements du moyen âge, la translation de la cour pontificale dans le comtat d'Avignon. Notre imagination, qui naturellement reporte dans l'histoire les systèmes de notre temps et s'efforce de voir le passé, comme la théorie prendrait plaisir à le faire, attache au pontificat, dans le moyen âge, la toute-puissance et l'inviolabilité. Cependant, à cette époque, la papauté est tout à coup enlevée de Rome, telle qu'une tente déployée pour une nuit, selon la comparaison de l'Écriture; et elle est retenue soixante ans sur une terre étrangère. Avignon étant devenue, par la présence de Clément V, qu'on appela le pape gascon, le séjour de l'Église romaine, le père de Pétrarque y vint chercher asile. Fils d'un proscrit gibelin, réfugié près de la cour d'un pape, le jeune Pétrarque ne pouvait se distinguer que par l'étude. Il étudia d'abord la grammaire à Carpentras, puis le droit à l'université de Montpellier. Mais la passion des lettres antiques le préoccupait seule. Son père, qui, suivant l'usage des pères, contrariait cette vocation peu lucrative du talent, vint un jour le surprendre à Montpellier, et jeta au feu ses livres chéris, qui le détournaient des *Pandectes*. Le jeune homme sauva du feu Virgile et quel-

ques traités de Cicéron. Envoyé par son père à Bologne, où florissaient les études de droit, il y connut Cino de Pistoie, jurisconsulte célèbre, dont les sonnets pleins de grâce et de douceur sont une innovation heureuse dans la langue italienne, que Dante avait laissée si âpre et si fière. Sous ce maître, Pétrarque apprit plus de poésie que de jurisprudence. « La science des lois, dit-il, ne lui déplaisait pas; mais il méprisait l'application frauduleuse et intéressée qu'en faisaient les hommes de son temps. » A vingt-deux ans, il revint dans Avignon, à cette cour ecclésiastique et galante dont il a tracé dans ses ouvrages de si libres peintures, et qu'il a tant de fois nommée la *Babylone d'Occident*. Son érudition et les agréments de son esprit lui valurent de puissantes protections, et surtout l'amitié des *Colonne*. Il devint à la fois poëte en titre de la célèbre Laure, et prêtre de l'Église romaine. Cela pouvait s'accorder dans la liberté naïve du temps. Nous avons raison de dire que toutes les parties du moyen âge se tiennent et s'expliquent. Il arrivait alors, dans le monde même ecclésiastique, ce que l'on voit dans les romans de chevalerie. Pétrarque prit une dame de poésie, comme les chevaliers avaient une dame de leurs pensées. Mais je passe rapidement, et je continue la vie de Pétrarque.

Le voilà prêtre et poëte; le voilà tour à tour consulté par les cardinaux graves ou profanes d'Avignon, et faisant des vers en langue vulgaire sur les incidents de sa passion idéale. Mais cette curiosité savante qui l'obsédait

ne le laissa pas longtemps dans la mollesse d'Avignon. Il parcourut l'Allemagne et la France; il y cherchait des manuscrits et des hommes qui valussent des livres. De là il visita Rome. Revenu dans Avignon, et las du spectacle de la cour pontificale, il se retira près de Vaucluse, dans une agréable retraite; il y composa un *Traité sur la Vie solitaire,* et commença son poëme de l'*Afrique,* à l'imitation de Virgile, qu'il contrefaisait en latin, et qu'il égalait, sans le savoir, en langue vulgaire. La réputation de son éloquence était dès lors si grande, qu'il put espérer la couronne de laurier que, disait-on, Virgile avait reçue jadis au Capitole. Il avait plusieurs raisons pour la désirer : d'abord, dit-il naïvement, la grande similitude entre le mot *laurier* et le nom de *Laure,* puis la gloire d'un tel triomphe.

Il est à croire que cet honneur fut longtemps sollicité par les amis de Pétrarque. Enfin, un jour, il reçut une lettre du sénateur de Rome, qui l'invitait à venir au Capitole recevoir la couronne du poëte; le même jour, il était appelé par le chef de l'Université de Paris. Dans une de ses lettres, il peint son embarras entre ces deux triomphes qui l'attendent :

Je suis fort incertain entre deux routes à prendre. L'histoire est courte et merveilleuse. Aujourd'hui, vers six heures du matin, on m'a remis des lettres du sénat, qui m'invitent avec beaucoup d'instances à venir à Rome recevoir le laurier poétique. Ce même jour, vers dix heures, il m'est arrivé, avec des offres semblables, un message de Robert, chancelier de l'uni-

versité de Paris, mon concitoyen et mon ami zélé. Il me presse, par les meilleures raisons, d'aller à Paris. Comme la chose est presque incroyable, je t'envoie les deux lettres avec les cachets. L'une m'appelle à l'Orient, l'autre à l'Occident. Tu verras quelle est la force des raisons de part et d'autre. Je sais qu'il n'y a presque rien de solide en ce monde. Dans la plus grande part de nos souhaits et de nos efforts, nous sommes trompés par les autres. Cependant comme l'esprit de la jeunesse est plus ambitieux de gloire que de vertu, ne pourrai-je trouver cette concurrence aussi glorieuse pour moi, que le fut pour Syphax, roi puissant de l'Afrique, l'empressement des deux plus grandes villes du monde à rechercher son amitié? Cet honneur s'adressait à son trône et à ses richesses; celui-ci ne s'adresse qu'à moi. Ses solliciteurs le trouvèrent au milieu de l'or et des pierreries, entouré de gardes : les miens m'ont trouvé, promeneur solitaire, errant le matin dans la forêt, le soir dans les prés, sur les bords de ma fontaine.

Il n'hésita pas cependant. Rome, à cette époque, valait mieux que Paris. Il partit pour Rome, en passant par la cour de Naples. Là il fut reçu avec de grands honneurs par le roi Robert, qui entendit la lecture de son poëme de l'*Afrique,* et lui donna audience solennelle pour une autre épreuve. C'était un examen que le roi fit subir au poëte, pendant trois jours, en présence de toute sa cour. Le bon roi, émerveillé, voulait lui décerner, à Naples, le laurier poétique. Mais Pétrarque ne pouvait renoncer à son laurier du Capitole. Il reçut seulement des lettres du roi pour le sénat romain, et un diplôme qui lui conférait le droit d'enseigner, discuter, haranguer en tout lieu, et

de porter une robe de poëte. C'était un vêtement particulier, qui empêchait de se méprendre, comme on le peut aujourd'hui. L'examen terminé, au milieu des applaudissements d'un immense auditoire, le bon roi Robert, se levant de son trône, ôta sa robe de pourpre et en fit don à Pétrarque, pour qu'il s'en revêtît le jour de son triomphe.

Pétrarque se hâta d'arriver à la ville impériale, à la ville éternelle, à la ville pontificale, comme il le répétait dans ses lettres; car jamais la langue latine ne lui donne d'expressions assez emphatiques pour rendre l'idée attachée à cette ombre de Rome. Le voilà dans Rome. Voulez-vous connaître la cérémonie de son couronnement? nous avons le récit d'un contemporain, habitant de la ville :

Au temps qu'Étienne Colonne fut légat du pape, le cardinal Orsini vint couronner messire François Pétrarque, poëte illustre et savant. Cela fut fait au Capitole de cette manière : douze jeunes gens de quinze ans se vêtirent de rouge, tous fils de gentilshommes et citoyens de Rome, un de la maison de Fornoue, un de la maison Tencia, un de la maison Capizucchi, un de la maison Cafarelli, un de la maison Cancielleri, un de la maison Coccini, un de la maison Rossi, un de la maison Papazucchi, un de la maison Paparèse, un de la maison Altieri, un de la maison Lénie, un de la maison Astalli; et puis ces jeunes gens dirent beaucoup de vers faits en l'honneur du peuple par ce Pétrarque. Puis venaient six principaux citoyens, vêtus de drap vert, un Savelli, un Conti, un Orsini, un Annibali, un Parapèse, un Montanaro; ils portaient chacun une couronne de diverses fleurs;

puis paraissait le sénateur, au milieu de beaucoup de citoyens ; il portait une couronne de laurier, et s'assit sur le siége d'honneur ; et le susdit messire François Pétrarque fut appelé à son de trompes ; et il se présenta vêtu d'une robe longue, et il dit trois fois : « Vive le peuple romain ! vivent les sénateurs ! et que Dieu les maintienne avec la liberté ! » Puis il s'agenouilla devant le sénateur, lequel dit : « Je couronne le premier talent. » Et il ôta sa guirlande, et la posa sur la tête de messire François ; et celui-ci dit un beau sonnet à l'honneur des anciens Romains. Et cela finit avec beaucoup de gloire pour le poëte ; car tout le peuple criait : « Vive le Capitole et le poëte ! » (MURATORI, t. XII, p. 540.)

Déjà les Italiens de Rome avaient transporté le mot *virtus* de l'idée de force à celle de talent, ce qui les a conduits à dire un *virtuose*.

Ce procès-verbal de la cérémonie ne rend pas sans doute l'enthousiasme dont furent saisis les spectateurs. C'est un des phénomènes curieux de l'histoire des nations, que ces réminiscences toutes littéraires qui les font quelquefois remonter vers un passé qui ne peut renaître, et les trompent sur leur faiblesse présente.

Nous avons eu près de nous un exemple de ces illusions, malgré tout ce qui s'y mêlait de véritable courage. De nos jours, la Grèce crut retrouver sa grandeur antique ; et, dans cette espérance si vivement saisie et poursuivie à travers tant de maux, il entrait une sorte d'enthousiasme studieux, que partageait même le peuple ignorant. Vous avez peut-être lu cette anecdote rapportée par

un Anglais qui voyageait en Grèce, plusieurs années avant l'insurrection. Comme il était monté, près de Salamine, dans la barque d'un pauvre pêcheur, cet homme, tout en ramant, lui dit d'un air d'orgueil : « C'est pourtant là qu'était notre flotte du temps de Xerxès. » Par un reste de tradition nationale, par la curiosité des étrangers, par le reflet des études de quelques jeunes Grecs modernes, il s'entretenait ainsi, dans le pauvre peuple de l'Attique ou de la Morée, un souvenir de l'ancienne Grèce, un héroïsme d'imagination, quelquefois puéril, mais qui servit à la liberté.

De même, dans l'Italie du XIVe siècle, tandis que les lettrés cherchaient les vieux manuscrits, vantaient le génie des anciens Romains, répétaient les noms de Cicéron et de Brutus, quelque chose de cet enthousiasme arrivait au peuple. Il rêvait de retrouver la puissance de ses ancêtres, et d'égaler leurs grandes actions. Ce mouvement d'imitation dut être surtout naturel à Rome, où les ruines étaient si éloquentes et en disaient encore plus que les savants. Mais il en était de ce plagiat d'héroïsme comme des plagiats de style que faisaient les écrivains du temps, qui tâchaient d'imiter Tite Live ou Cicéron. La forme était copiée, et le génie manquait. Il aurait fallu, au lieu de ressusciter les anciens souvenirs du *tribunat,* créer sur place un nouveau patriotisme qui convînt aux Italiens de Rome. Il n'en fut pas ainsi.

A peine Pétrarque, avec sa robe triomphale et sa couronne de laurier, avait-il quitté le Capitole, qu'il fer-

menta dans Rome un esprit singulier de liberté savante. On vit s'élever un chef nouveau, qu'on pourrait nommer un tribun antiquaire.

Rienzi, d'une obscure naissance, fils d'un aubergiste de Rome, avait longtemps étudié la grammaire et la rhétorique avec cette ferveur qui passionnait alors quelques esprits. Il se fit connaître du peuple par son amour des vieux monuments; il errait dans Rome, lisant les inscriptions, les commentant à sa manière. Tite Live, Cicéron, César étaient ses auteurs favoris; leurs paroles étaient sans cesse dans sa bouche; souvent il s'écriait: « O quels hommes que ces Romains! que j'aurais voulu vivre de leur temps! »

Cet enthousiasme était resté d'abord stérile; mais la longue absence des papes, les désordres et l'oppression que les grandes familles exerçaient dans Rome, favorisaient l'ambition de Rienzi. Il en cacha le but; il proposa même une ambassade pour supplier le pape de revenir à Rome; il fut choisi pour cette mission, ainsi que Pétrarque. Arrivés à Avignon, ils adressèrent au pape de magnifiques harangues, pour le presser de rendre à Rome sa sainte présence et la liberté. Mais le pape hésitait beaucoup à quitter la tranquille paix d'Avignon; et les cardinaux, disent les auteurs contemporains, ne voulaient pas renoncer aux bons vins de France. Excusez la franchise de mes citations.

Rome en fut donc pour ses frais d'ambassade et d'éloquence; mais Rienzi revint avec le titre de *Notaire apo-*

stolique, qui lui fut accordé par le crédit de Pétrarque. Cette dignité, tout obscure qu'elle était, lui permit de tenter plus facilement, au milieu du peuple de Rome, ce rôle de tribun qu'il avait lu dans l'histoire romaine, et qui lui paraissait si beau.

L'occasion était favorable : il n'y avait à Rome pas plus de pouvoir impérial que de pape. L'empire n'était pas alors ce que l'imagination le suppose aujourd'hui. Retenus par les divisions de l'Allemagne, les empereurs ne pouvaient rien sur l'Italie; leur faiblesse contrastait avec la magnificence de leur titre. L'empereur Charles IV, sortant de la ville de Worms, était arrêté par le boucher qui avait défrayé sa table, et n'obtenait libre passage que sur la caution de l'évêque. Ce *saint empire romain*, qui n'était qu'une parodie de l'empire des Césars, était représenté à Rome par un magistrat sans pouvoir. Figurez-vous, dans cette anarchie, les plus puissantes familles se faisant la guerre au milieu de la ville; puis le peuple, puis Rienzi.

Rienzi était sans cesse au milieu du peuple, lui parlant de Brutus et d'Horatius Coclès, lui montrant des ruines, inventant l'histoire, quand il ne la savait pas. Quelques-unes de ses plus inspirantes allusions portaient sur des erreurs de *latiniste*. Il se conservait dans l'église de Saint-Jean-de-Latran une table d'airain immense, où est inscrit le décret par lequel le sénat reconnaît à Vespasien différents priviléges, et, entre autres, le droit d'étendre le *pomœrium*. Rienzi interprétait ce mot comme celui de

pomarium, verger, et il en concluait que l'Italie tout entière, jardin de Rome, devait lui être soumise. Il agitait avec ce contre-sens le peuple savant et déguenillé de Rome.

Il est nommé tribun par acclamation, et s'établit au Capitole. Alors il s'occupa de remettre l'ordre dans la ville ; il réprima le brigandage des barons romains ; il en exila plusieurs, et fit de bonnes lois sévèrement exécutées. Quelque chose de fastueux et de théâtral se mêlait à ces actes utiles ; il prit les titres d'*ami du genre humain,* de *défenseur de la liberté,* de *zélateur de l'Italie,* de *tribun auguste.*

Mais ce Rienzi, quel rapport a-t-il avec Pétrarque, érudit et poëte? Pétrarque était la puissance morale qui soutenait cette entreprise ; il écrivait à Rienzi et au peuple de grandes lettres latines pour les féliciter de leur courage ; il nommait Rienzi un homme *envoyé du ciel,* et évoquait à son aide tous les souvenirs de l'antiquité classique.

Cette révolution de collége, étant devenue sanglante, ne se prolongea point. Rienzi, par la folie qui se mêlait à son audace, tomba du pouvoir. Pétrarque le protége, l'arrache à la vengeance même du pape. Rienzi, le tribun, a été livré au pape ; il est dans les prisons d'Avignon. Pétrarque le déclare poëte. Rienzi délivré repart pour l'Italie, et il ne tarde pas à rentrer dans Rome comme tribun. Dans ces événements du moyen âge, particuliers à l'Italie, on ne peut méconnaître le prestige

que l'enthousiasme de l'antiquité littéraire exerçait sur les esprits.

Tandis que le tribun Rienzi essayait de ressusciter la république romaine, Pétrarque, en partageant son illusion, s'occupait surtout de ranimer le goût des lettres antiques et d'en retrouver les monuments. Nous avons indiqué déjà ses efforts pour la découverte des manuscrits; mais il faut l'écouter lui-même. C'est là qu'on aperçoit pour la première fois l'influence de cette espèce de république littéraire qui se forma vers la fin du moyen âge, pouvoir distinct de l'Église et de l'État, et dont la trace se retrouve plus tard dans les immortels écrits du président de Thou. Le lien d'unité de l'Europe avait d'abord été seulement théologique; c'était la religion parlant latin : il devint, au XIVe siècle, philosophique et littéraire. D'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, de France, on se communiquait, on s'entendait pour la recherche des manuscrits. Ce fut une première confédération des esprits éclairés, au milieu de cette Europe asservie de tous côtés par la puissance ecclésiastique et la domination féodale. Donnons d'abord quelque idée des recherches de Pétrarque, et de la manière dont l'antiquité se révélait alors aux hommes studieux. Il écrivait à son frère :

Les *Académiques* de Cicéron m'ont fait connaître et aimer Varron. J'ai trouvé dans les *Offices*, pour la première fois, le nom d'Ennius. J'ai pris goût à Térence par la lecture des *Tusculanes*. J'ai connu, par le traité *de la Vieillesse*, les *Origines* de Caton et l'*Économique* de Xénophon. Augustin m'a donné l'idée

de rechercher le livre de Sénèque *contre les Superstitions*. Servius m'a fait connaître les *Argonautiques* d'Apollonius. Lactance m'a fait désirer les livres de Cicéron *sur la République*. Si je te suis cher, impose à quelques hommes fidèles et lettrés le soin de parcourir la Toscane, de fouiller les armoires des religieux et des autres hommes instruits, dans l'espoir qu'il en sortira quelque chose pour calmer ou irriter ma soif. Bien que tu n'ignores pas que c'est là depuis longtemps ma pêche et ma chasse, j'ai voulu te le dire particulièrement dans cette lettre, pour que tu redoubles de zèle. J'adresse la même prière à mes amis en Bretagne, en Gaule, en Espagne. Tâche de ne le céder à personne en zèle et en persévérance.

Ce zèle actif était mêlé de cruels mécomptes et de grandes douleurs. Quelquefois ces manuscrits, rassemblés avec tant de peine, se perdaient. Pétrarque avait le traité de Cicéron *de Gloria*. Il le confia à un de ses anciens maîtres. Celui-ci, pauvre et peu fidèle, mit le manuscrit en gage, et négligea de le retirer. Pétrarque déplora longtemps ce malheur, qui ne fut pas réparé. Cicéron était le premier objet de son culte. Il avait transcrit toutes les lettres de ce grand homme, et il s'occupait sans cesse de recueillir ses autres ouvrages.

Au départ de mes amis, dit-il quelque part, et quand ils me demandaient, selon l'usage, si je voulais quelque chose de chez eux, je leur répondais : Rien que des ouvrages de Cicéron. Je donnais des notes à ce sujet; je sollicitais de vive voix et par lettres; et que de fois, vous pouvez le croire, j'ai envoyé des demandes et de l'argent, non-seulement en Italie, où j'étais

plus connu, mais dans les Gaules, en Germanie, mais jusqu'en Espagne et en Angleterre ! J'en envoyai même en Grèce ; et d'où j'attendais Cicéron, je reçus Homère, qui, par mes soins, a été traduit en latin.

Cette étude perpétuelle des anciens l'avait presque rendu leur contemporain. Dans le recueil de ses écrits on trouve des lettres adressées à Cicéron, à Sénèque, à Tite Live ; et cette forme singulière n'est pas un jeu d'école : il semble leur correspondant naturel, tant il les connaît, tant il les aime, tant il est pénétré de leur esprit!

On dirait, Messieurs, que je vous raconte la vie d'un érudit d'Allemagne; je ne parle que de manuscrits d'auteurs latins retrouvés ; et il s'agit du plus élégant et du plus tendre des élégiaques modernes. C'est la singularité du siècle et de la renommée de Pétrarque; il devait à son éloquence latine une gloire plus populaire que celle même de Dante ; et il en tirait un crédit politique accordé rarement aux lettres.

Milan était gouvernée par un archevêque, Jean Visconti : cet archevêque, souverain ecclésiastique et civil, avait excité, par cette double puissance, la jalousie de l'empereur et du pape. On avait envoyé d'Avignon un légat pour prescrire à l'archevêque d'opter entre le spirituel et le temporel. Visconti reçut ce message à une messe solennelle dans la cathédrale de Milan ; et la cérémonie achevée, s'étant approché du légat, la croix dans une main et dans l'autre l'épée : « Voilà, lui avait-il dit, mon spirituel, et voici mon temporel ; avec l'un je

défendrai l'autre. » Je regrette que Pétrarque se soit fait le conseiller de cet archevêque, rebelle à son Église et oppresseur de ses peuples. Nous le voyons là comme Platon à la cour de Denis le tyran ; mais, il faut le dire, mieux traité que Platon. A la mort de Visconti, son pouvoir se partagea entre ses trois neveux ; Pétrarque garda près d'eux toute sa faveur, et remplit plusieurs ambassades en leur nom ; mais il ne restait pas attaché uniquement à ces princes : il allait promenant, non sa servilité, mais sa puissance littéraire au milieu de toutes les cours. Venise même, la fière Venise qui résiste à la fois au pape et à l'empereur, l'appelle ; il s'agissait d'obtenir qu'un général célèbre de Lombardie consentît à porter les armes pour les Vénitiens, et à les aider dans la conquête de l'île de Chypre. Pétrarque le détermine par son éloquence. Le général soumet l'île de Chypre, et revient à Venise, où il présida des jeux équestres donnés en l'honneur de sa victoire. On aurait cru voir un triomphe antique. Pétrarque assistait à ces fêtes dans une place d'honneur, à côté du doge.

Eh bien, tous ces titres de célébrité, cette influence politique, tout cela n'aurait rien fait pour la gloire de Pétrarque. Ces événements ne sont aujourd'hui qu'une anecdote peu connue, curieuse seulement, parce qu'elle indique le développement d'une puissance nouvelle dans le moyen âge, l'action du talent littéraire.

Mais c'est ailleurs que sa gloire est durable ; c'est l'accident le plus frivole de sa vie qui en est devenu le grand

événement. Cet homme qui écrivait sans cesse en latin, ce curieux investigateur de tous les monuments de l'antiquité, avait lu aussi des poëtes provençaux. Pendant son séjour à la cour d'Avignon, le 6 avril de l'an 1327, il avait aperçu dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon la femme à laquelle il doit son immortalité. Depuis ce jour, au milieu de ses recherches d'érudition, dans les intervalles de ses ambassades, de ses voyages, une pensée poétique l'occupa sans cesse, et par elle il polit la langue italienne. Dante avait beaucoup fait pour cette belle langue ; mais il lui restait à gagner en perfection : pour cela, une émotion vive et un long travail sont également nécessaires : la vérité des impressions ne suffirait pas si quelque chose de trop rapide ou de trop précipité égarait le talent du poëte. Ainsi, Messieurs, ce que le goût reproche à Pétrarque l'a servi, cette forme régulière et étroite du sonnet. Boileau a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

On rit maintenant de cette prétention ; mais pour une littérature naissante, le sonnet avait l'avantage inestimable de forcer le talent à beaucoup de soin et de pureté. Pétrarque a dit quelque part : « Si j'avais su que mes vers en langue vulgaire seraient tellement chéris du peuple, je ne les aurais pas laissés si négligés ; j'aurais serré mon mètre et rendu mon style plus rare. » Hypocrisie de poëte, Messieurs : sans cesse il retouchait le style de ses sonnets. La religion des Italiens pour la gloire de Pétrarque a

retrouvé de nombreux manuscrits dans lesquels tel sonnet, où il n'est question que des yeux de Laure, a peut-être été retravaillé vingt fois pour arriver au dernier degré de l'élégance poétique.

C'est par là que Pétrarque, avec bien moins de génie que Dante, fut, comme lui, un des créateurs de la langue italienne. Si vous cherchiez les causes qui ont pu rendre le développement de cette langue si précoce et si brillant à la fois, peut-être les trouveriez-vous dans la rencontre heureuse de ces deux génies, l'un fécond, hardi, osant tout, forçant et créant à la fois les ressorts de sa langue; et dans un vaste poëme, qui admet tous les tons, réunissant tout ce que l'imagination peut offrir de plus hardi, de plus singulier et de plus sublime ; l'autre, aussi modeste et aussi pur dans son art que son rival est illimité dans son audace, et s'attachant à de petites compositions inspirées d'enthousiasme et retouchées sans cesse. Aucune des autres littératures de l'Europe n'éprouva cette coïncidence, cette jonction de deux planètes poétiques si heureusement opposées l'une à l'autre.

Quoi qu'il en soit, ce hasard devait avoir une grande influence, ou du moins une signification très-marquée : l'histoire de la langue est tellement liée à la pensée de tout un peuple, cette pensée, dans les choses littéraires, est tellement liée à toute son histoire, que vous ne pouvez supposer, dès le XIVe siècle, un si étonnant progrès d'art et de poésie sans admettre toute une civilisation hâtive au milieu de l'Italie.

Mais comment apprécier et sentir, comment ramener à notre idiome ces beautés particulières de Pétrarque ? Faut-il se moquer d'une admiration nationale, et juger Pétrarque avec sévérité, comme l'a fait un homme de talent, M. de Sismondi ? Non, Messieurs ; rien n'est plus vrai, plus juste que la gloire de Pétrarque ; c'est un poëte admirable ; il n'a qu'un seul défaut, qui tient à son génie, c'est de ne pouvoir être tout à fait compris que par sa nation : il est tellement Italien, qu'on ne peut le dépayser sans le détruire. Lisez-le dans sa langue ; si vous essayez de toucher une expression, de l'enlever, de la traduire, vous la fanez : quelque chose de cette grâce idéale, de ce charme délicat et voilé qu'il avait pris pour objet de sa poésie, s'est communiqué à tous ses vers. Dans la langue originale, lors même que la mélodie des sons n'est pas parfaitement saisie par une oreille étrangère, le charme des tours ne peut échapper à l'attention ; c'est un plaisir musical qui ravit l'âme, et rappelle les plus douces émotions qu'aient données Virgile ou Racine. Mais si vous prenez quelques mots français pour les mettre à la place de ces mots italiens ; si, avec des mains toujours un peu lourdes, des mains de traducteurs, vous voulez saisir ces grâces fugitives, vous ne les retrouverez plus ; et à l'instant où vous voulez communiquer votre enthousiasme, l'objet en a disparu.

Faut-il essayer cependant ? On dit que notre siècle est redevenu poétique ; alors on doit savoir que la poésie est une chose sans nom, que souvent elle n'a pas de traits

distincts, qu'elle est un caprice de l'âme, et qu'avec elle l'impuissance de l'analyse est parfois le triomphe du goût. Oui, par exemple, que je traduise ces vers de Pétrarque :

Voi ch' ascoltate in rime sparse il suono
Di quei sospiri, ond' io nutriva il core
In sul mio primo giovenile errore,
Quand' era in parte altr' uom da quel ch' i' sono :
Del vario stile, in ch' io piango, e ragiono,
Fra le vane speranze, e 'l van dolore,
Ove sia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà, non che perdono.

Vous qui écoutez dans ces rimes éparses le son des soupirs dont je nourrissais mon cœur dans ma première et jeune erreur, lorsque j'étais un homme tout autre qu'aujourd'hui, pour ce langage divers que je parle, mélange de gémissement et de raison, entre les vaines espérances et les vaines douleurs, partout où il est quelqu'un qui comprenne l'amour, j'espère trouver pitié, à défaut de pardon.

Cela ne vous offre qu'un écho lointain et faux de la plus délicieuse mélodie : mais écoutez dans la langue originale les accents qui sont la musique de ces pensées, et vous connaîtrez le charme de la poésie.

Vous vous expliquez alors comment, depuis cinq siècles, toutes les fois que sous ce ciel d'Italie, dans cette vie oisive et musicale, parmi ces imaginations si naturellement vives, quelques vers de Pétrarque sont récités par une voix harmonieuse et passionnée, un frémisse-

ment d'enthousiasme circule dans l'auditoire, et Pétrarque semble le premier des poëtes.

La poésie serait quelque chose de moins admirable si l'on pouvait la prendre sur le fait, en dresser procès-verbal, la traduire dans une autre langue, et vous dire : la voilà. Pétrarque est le plus indigène des poëtes de sa nation ; rien n'a vieilli dans son langage; ses vers ont tellement saisi l'imagination, que les mots qui les composent n'ont pu s'oublier, et que la langue a été fixée par l'admiration pour le poëte. Il y a dans les idiomes humains un point de vérité et de perfection que le génie peut deviner et hâter. Par la vivacité de l'émotion, par le soin curieux de l'harmonie, Pétrarque a trouvé l'expression nécessaire du sentiment, l'expression qui ne peut périr que lorsque la langue se détruira tout entière.

Après cela, Pétrarque était-il grand poëte, dans toute l'étendue de l'expression? Son imagination embrassait-elle fortement autre chose que ce qui faisait sa passion? Je ne le crois pas. A cela même tient sa supériorité dans le genre où il a renfermé sa gloire.

Ce n'est pas que la force lui manque. Décrire une promenade, un accident de fête, célébrer la fontaine de Vaucluse, tout cela n'exige que grâce et douceur. Mais son âme est capable quelquefois aussi de sérieux et d'énergie. Parmi tant de sonnets tendres et délicats, il en est où les plus hautes vérités morales sont rendues avec l'accent d'une forte poésie. C'est toujours le même caractère de perfection dans le style, et d'élégance dans la

brièveté ; mais c'est un langage austère et sublime sur la mort, sur le génie, sur la Divinité. De ces fêtes pontificales d'Avignon et de ces douces retraites qui n'entretenaient sa pensée que de la présence ou du souvenir de Laure, il sort pour flétrir les vices de l'Église, pour féliciter de généreux défenseurs des droits de l'Italie, pour réveiller le courage dans les cœurs italiens, pour exciter les rois à la croisade.

Pétrarque imite souvent les poésies des Provençaux ; il célèbre, entre tous les autres, Arnauld Daniel, ce *grand maître d'amour*, dit-il, *qui fait encore honneur à son pays par son langage neuf et beau.*

> Fra tutti il primo, Arnaldo Daniello,
> Gran maestro d'amor, che alla sua terra
> Ancor fa onor col suo dir novo e bello.

Mais il nomme également Pierre Vidal, Raimbault d'Auvergne, qui chanta Béatrix ; Foulques, dont le nom a illustré Marseille ; Geoffroy Rudel, qui mit à la voile pour chercher la mort : il leur emprunte des formes et des images. Mais ce mélange de passion et de pureté, ce désintéressement délicat du cœur, il n'en trouve nulle part le modèle. C'est une alliance de la philosophie de Platon avec les chants des troubadours ; c'est la piété chrétienne portée dans l'amour et y gardant sa mystique ardeur et presque son humilité.

Personne ne reproduit avec autant de naturel et de force, en langue vulgaire, le double patriotisme d'un

Italien lettré pour l'Italie antique et moderne. Voyez à quel point nous sommes dominés par le langage. Lorsque Pétrarque retombe dans ce vieil idiome des Romains qu'il sait classiquement, la vérité même de ses sentiments est altérée ; l'instrument trompe la main qui s'en sert ; son enthousiasme latin pour Rome est vague et déclamatoire. Lorsqu'au contraire il parle italien, le fond même de ses impressions se corrige. Ce n'est plus par de vaines hyperboles, mais par des cris de l'âme qu'il exprime les malheurs de l'Italie. C'est ce qui frappe dans une *canzone* à Rienzi, dont il espérait faire un grand homme et un libérateur public ; c'est ce qui rend sublimes quelques-uns de ses sonnets satiriques, mêlés à tant de chants d'amour ; c'est ce qui éclate surtout dans une ode à l'Italie, dont je ne pourrai rendre, mais dont je raconterai l'effet prodigieux et durable[1] :

Italie, ma chère Italie, quoique la parole ne puisse rien pour guérir les mortelles blessures que je vois si pressées sur ton beau corps, je veux que mes soupirs soient tels que les espèrent le Tibre, l'Arno et le Pô, dont j'habite les rives, douloureux et pensif. Roi du ciel, je demande que la pitié qui t'a conduit sur la terre te fasse prendre en gré ce beau pays. Vois, Dieu bienfaisant, quel léger prétexte et quelle guerre cruelle ! Ces cœurs qu'endurcit l'impitoyable Mars, ouvre-les et attendris-les. Fais que ta vérité s'entende par ma bouche. Vous à qui la fortune a mis en main les rênes de cette belle contrée, dont il semble que vous ne prenez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères?

[1] Canzone XXIX : Italia mia, benchè 'l parlar sia indarno.

pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? Une vaine erreur vous trompe ; vous voyez mal et vous croyez bien voir, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui a le plus de troupes est entouré de plus d'ennemis. Oh! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes? Qui nous défendra, si la résistance ne vient pas de nos propres mains?

La nature avait pourvu sagement à notre empire, quand elle éleva la barrière des Alpes entre nous et la race tudesque; mais l'aveugle désir, obstiné contre son propre bien, s'est si fort trompé lui-même, qu'il a mis dans un corps sain une maladie mortelle, etc., etc. N'est-ce pas ici cette terre que je touchai d'abord? n'est-ce pas le nid où je fus nourri si doucement? n'est-ce pas cette patrie à laquelle je me confie, mère indulgente qui recouvre dans son sein ceux qui m'ont donné le jour? Au nom de Dieu, que cela vous touche l'âme; et regardez en pitié les larmes d'un peuple douloureux, qui attend son repos de vous seul, après Dieu. Pour peu que vous donniez quelque signe de pitié, le courage prendra des armes contre la fureur, et le combat sera court; car l'antique valeur dans les cœurs italiens n'est pas encore morte.

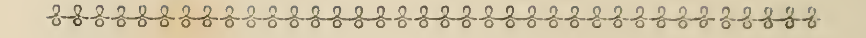
Seigneur, voyez comme le temps vole, et comme la vie s'enfuit, et comme la mort arrive sur nous. Vous êtes ici maintenant; songez au départ; il faut que l'âme arrive nue et seule à ce terrible passage. Pour franchir cette vallée, qu'il vous plaise de laisser ici la haine et la colère, vents impétueux qui troubleraient cette vie tranquille.

Voulez-vous juger de la puissance de cette poésie? Écoutez un fait dont vous ne parlerez pas.

A Milan, où réside une puissance formidable, dont

l'envahissement est garanti par les traités, à Milan, où campe une garnison autrichienne, où, sur la place principale de la ville, sont braqués des canons, la mèche prête, et la bouche tournée vers les rues les plus populeuses, comme pour avertir la nation que les étrangers sont là; une fois cette pièce de vers fut chantée par une voix jeune et mélodieuse, dans la plus brillante réunion de la ville. L'enthousiasme fut inexprimable et alarma les vainqueurs : le lendemain la prison avait fait taire la chanteuse.

Ainsi ce poëte de la tendresse a été, en même temps, le premier lyrique de l'Europe moderne; le premier, il a trouvé des sons qui, pour les contemporains, avaient toute la force du plus généreux patriotisme; et, je le répète, lorsque tant de siècles ont passé, cette poésie est tellement naturelle aux Italiens, a gardé tant de sympathie avec leurs âmes, que la conquête et le pouvoir craignent encore de l'entendre, et ne la laissent pas réciter impunément. C'est une réponse au reproche vulgaire de fadeur et de mollesse.



QUATORZIÈME LEÇON.

Prose italienne du XIVe siècle. — Historiens habiles de Florence; Jean Villani; comment il diffère de Froissard. — Boccace à la cour de Naples. — Jeanne de Naples; ses vicissitudes. — Travaux érudits de Boccace. — Ses écrits en langue vulgaire.

MESSIEURS,

Nous avons vu la poésie italienne s'élever au plus haut degré de force originale et de perfection. Nous l'avons vue saisir la primauté sur tous les idiomes de l'Europe latine. L'influence de cette supériorité se prolongera jusqu'au XVIIe siècle, dans les littératures espagnole, française, anglaise. Nous devions marquer avec soin ce réveil matinal du génie italien. Mais l'éclat précoce de l'imagination et du goût suppose tout un ordre de civilisation en même temps développé. Dire que l'Italie fut, au commencement du XIVe siècle, de beaucoup la plus poétique des nations de l'Europe, c'est dire qu'elle les surpassait en tout, qu'elle avait plus de savoir, plus de grandeur, plus de politesse sociale.

Malheureusement les Italiens, par je ne sais quelle

fatalité qui ne leur permit pas, lors même qu'ils étaient libres, de ressembler aux Romains, ont souvent rabaissé leur génie par l'usage qu'ils en faisaient. Habitués à regarder Bossuet, Pascal, Fénelon comme les hommes éloquents de notre langue, nous sommes tout étonnés d'apprendre qu'en Italie, dans ce pays d'évêques, où la religion aurait dû, ce semble, avoir autant de génie qu'elle exerce de puissance, le modèle de l'éloquence nationale, c'est un faiseur de contes, Boccace.

Cependant gardons-nous de croire que le génie sérieux de l'Italie se soit borné aux hardiesses philosophiques cachées sous la licence des contes de Boccace. Essayons au contraire de rechercher si, dans une époque où l'Europe était encore grossière et n'avait d'esprit que pour la scolastique et les fabliaux, il n'y avait pas en Italie quelque chose de plus intelligent et de plus élevé.

L'Italie était républicaine, non pas avec audace, avec génie, comme l'avaient été Rome et la Grèce, non pas avec cette éloquence de la tribune antique; elle l'était surtout par le commerce et l'industrie. A cet égard, elle avait devancé l'esprit de l'Europe actuelle. Les États libres de l'Italie étaient des cités marchandes, où la pratique soit d'un art, soit d'un métier, le travail et le gain donnaient l'indépendance et la noblesse. Ainsi se formait un esprit actif et souple, plein d'inventions, mais dénué, je le crois, de grandeur et d'enthousiasme. Cet esprit ne créait pas d'orateurs, mais seulement des hommes habiles, qui dirigeaient les affaires d'un petit État, comme

celles de leur maison de commerce, et cultivaient les arts pour servir à leur industrie lucrative, ou pour s'en délasser. Ils étudiaient la géographie, la navigation, le droit civil, et avaient de très-bonne heure des idées d'économie politique, alors étrangères à toute l'Europe. Puis, dans leur loisir, au lieu de la dure gymnastique des anciens, ils s'occupaient de vers et de chansons, ou lisaient des contes frivoles. Rien, même dans Florence, qui puisse se comparer à la place publique et aux études philosophiques d'Athènes; ou du moins, si ce rapprochement est possible, c'est plus tard, lorsque Florence ne sera plus république : c'est le joug des Médicis qui lui donnera quelque ressemblance avec Athènes libre.

Mais nous ne sommes qu'au XIVe siècle, au temps où la France et l'Angleterre étaient encore amusées par de longs romans et n'avaient fait aucune œuvre de génie. L'Italie était plus heureuse. Tandis que la haute et gracieuse poésie était née sur cette terre, tandis que l'érudition y sortait, pour ainsi dire, du sol, avec tant de monuments antiques, l'histoire y prenait un caractère qu'elle n'avait encore nulle part. Dès le Xe siècle, l'Italie avait eu, comme les autres pays de l'Europe, grand nombre de chroniques latines. Plusieurs, écrites en vers latins demi-barbares, sont curieuses par les faits : tels les poëmes de Guillaume de Pouille sur Guiscard, et du chapelain Donizon sur la comtesse Mathilde. Mais là, comme ailleurs, la langue latine ôte à ces monuments quelque chose de la vérité locale. Vous ne sentez pas où

vous êtes ; vous n'entendez pas l'accent des voix populaires : tout cela disparaît dans l'idiome étranger et antique dont se sert l'historien. Il faut attendre encore, pour trouver l'expression originale des physionomies italiennes ; elle paraît avec les premiers récits en langue vulgaire ; elle y est vive et complète.

Nos chroniques de Saint-Denis sont sèches et grossières. Joinville est admirable de candeur et presque de génie ; mais les qualités diverses de l'historien, l'attention impartiale, le savoir, l'exactitude, tout ce qui n'est pas impression personnelle, ne les lui demandez pas. Ne les demandez même pas à Froissard, qui a tant de supériorité et de charme dans ses récits. Au contraire, dès que vous avez des historiens en Italie, vous avez des narrateurs judicieux, instruits, qui n'oublient rien. Pourquoi cela ? Presque tous appartiennent à cette même classe d'hommes qui, dans les autres pays de l'Europe, étaient ou méprisés ou presque inconnus ; ils s'occupent de commerce. Villehardouin était un chef de bande ; Joinville, un chevalier ; Froissard, un troubadour ; les moines de Saint-Denis étaient des moines ; tous hommes renfermés dans leur profession guerrière ou cléricale, s'inquiétant peu de la vie du peuple. Au contraire, un historien d'Italie, au XIV[e] siècle, c'est un marchand qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu, qui connaît, pour son négoce, comment vivent les peuples, leurs besoins, leurs occupations, leurs richesses ; souvent c'est un homme qui a de nombreux vaisseaux en mer, qui communique

partout, qui s'enquiert à propos, et s'est accoutumé à bien savoir les nouvelles, ne fût-ce que pour en tirer de l'argent ; c'est un homme qui fait déjà la banque, et qui prête à des rois étrangers ; car, sur ce point, certains usages de l'Europe contemporaine étaient connus dès le XIIIe siècle. Un tel historien n'aura pas toujours cette candeur et cette imagination qui vous plaisent dans Froissard ; il ne sera pas narrateur si minutieux, peintre si brillant des combats, des tournois et des fêtes ; il s'en inquiète surtout, pour savoir le prix des étoffes et des armes. Mais tout ce qui tient à la richesse, à l'accroissement des villes, à la population, aux denrées, enfin mille détails qui semblent n'intéresser que l'esprit statistique de notre froide et calculante Europe, déjà vous les trouvez dans ces premiers narrateurs italiens : il y en a des traces dans Riccordato Malaspina. Avec la rude simplicité de ces phrases où le même mot est dix fois répété, vous arrivez toujours à quelque détail précis. Encore quelques années, vous trouvez l'historien exact et complet, Villani. Cet homme est le contemporain de Froissard ; il parle une langue à peu près aussi simple ; et cependant sa manière d'écrire l'histoire est tout opposée. Villani était un riche marchand de Florence ; il avait toute l'expérience et le sérieux de cette profession. Tout ce que Froissard néglige et dédaigne occupe Villani. De plus il avait étudié les anciens, que Froissard ne connaissait pas, et il prend chez eux une gravité de style qui se mêle à sa science des affaires et de la vie.

Villani était venu jeune à Rome pour un devoir de piété, au jubilé de Boniface VIII. L'aspect de Rome lui donna l'idée d'écrire l'histoire de Florence, sa patrie; il commence aussitôt. Toute sa vie n'en est pas moins occupée d'affaires : il est directeur de la Monnaie à Florence; il est trois fois prieur, ou premier magistrat; il est envoyé en ambassade dans la plupart des villes d'Italie; il ne cesse pas ses opérations de commerce. Elles tournèrent mal à la fin : il était associé dans une compagnie de banque qui avait avancé de grandes sommes au roi d'Angleterre. Les troubles de l'Angleterre et l'embarras de son roi, un autre prêt au roi de Sicile, tout cela compromit la banque de Florence; et avec une rigueur que les habitudes commerciales avaient dès lors établie, Villani et ses associés sont jetés en prison. Voyez toutes les vicissitudes de cet historien. Pèlerin, commerçant, magistrat, banqueroutier, il passe par tous les états. Cela suffit pour marquer le contraste entre les habitudes d'un historien d'Italie et celles de nos historiens de France, chevaliers ou troubadours. Le seul caractère qui les rapproche, c'est cette candeur de piété, cette bonne foi crédule qui leur fait raconter miracles, prédictions, pronostics singuliers. L'expérience de la vie pratique ne corrige pas Villani de cette prévention universelle : et l'on est tout surpris de voir ce même homme, si judicieux, qui vous explique si bien les séditions par des causes matérielles, et marque si juste le prix du blé, vous dire ensuite comment tout avait été prophétisé par

un saint ermite du voisinage. Voilà le trait de ressemblance. Du reste, tout diffère dans l'intention et la marche des deux historiens. Je vais, par de courtes citations, faire ressortir ce contraste.

Voici pourquoi Villani a écrit son livre :

Une grande partie des chrétiens qui vivaient alors firent ce pèlerinage, les femmes comme les hommes, de divers pays, de loin et de près ; et ce fut la chose la plus étonnante que l'on vît jamais, que, pendant toute l'année, il y ait eu à Rome, outre le peuple romain, deux cent mille pèlerins, sans compter ceux qui étaient sur les routes, pour aller ou pour revenir ; et des vivres étaient fournis à tous, aux chevaux comme aux personnes, avec une grande patience, sans bruit et sans désordre ; et j'en puis témoigner, car je fus présent, et j'ai vu. Des offrandes faites par les pèlerins, il y eut un grand trésor pour l'Église ; et les Romains, par le commerce, devinrent tous riches. Me trouvant à ce bienheureux pèlerinage dans la sainte ville de Rome, voyant les grandes et antiques choses qu'elle renferme, et lisant les histoires des grandes actions des Romains, écrites par Virgile et par Salluste, Lucain, Tite Live, Valérius, Paul Orose et autres maîtres de l'histoire, qui décrivent les petites choses comme les grandes, pour donner mémoire et exemple aux siècles à venir, je leur ai emprunté le style et la forme, quoique je ne fusse pas un disciple digne de faire œuvre si grande. Mais considérant que notre cité de Florence, fille et créature de Rome, était en train de monter et de s'élever aux grandes choses, de même que Rome était sur son déclin, il me parut à propos de rapporter dans ce volume et dans cette nouvelle chronique tous les faits et les commencements de la ville, autant

que je le pourrais, de rechercher, de découvrir et de suivre le récit des événements passés, présents et futurs. Et ainsi, avec la grâce du Christ, dans l'année 1300, revenu de Rome, je commençai à compiler ce livre, à la gloire de Dieu et du bienheureux saint Jean, et pour célébrer notre ville de Florence.

Vous voyez que l'Italien, avec ce commencement d'études classiques confuses qui lui arrivent par la découverte des manuscrits, regarde Virgile et Lucain comme des historiens, et met Paul Orose à côté de Tite Live. Voyons maintenant comment débute Froissard. Il n'a rien lu des anciens; on dirait qu'il ne sait même pas s'il a existé des Romains; il ne sait que ce qu'il a vu ou entendu; il croit que les événements ont commencé avec lui, et ne s'inquiète pas au delà :

J'ai commencé jeune, de l'âge de vingt ans, et suis venu au monde en même temps que les faits et aventures, et si y ai toujours pris grand' plaisance plus qu'à autres choses; et si Dieu m'a donné la grâce que j'ai été bien de toutes parties, et des hôtels des rois, et par espécial du roi Édouard, et de la noble reine sa femme, madame Philippe de Hainaut, à laquelle en ma jeunesse je fus clerc, et la desservois de beaux dits et traités amoureux. Pour l'amour du service de la noble dame à qui j'étois, tous autres grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers, de quelque nation qu'ils fussent, m'aimoient et me voyoient volontiers. Ainsi au titre de la bonne dame et à ses côtés, et aux côtés des hauts seigneurs, en mon temps, j'ai recherché la plus grande partie de la chrétienté. Partout où je venois, je fesois enquête aux anciens chevaliers et écuyers qui

avoient été dans les faits d'armes, et qui proprement en savoient parler; et aussi aux anciens hérauts d'armes pour vérifier et justifier les matières. Ainsi ai-je rassemblé la noble et haute histoire; et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je la continuerai; car plus j'y suis, et plus y labeure, plus me plaît. Car, ainsi comme le gentil chevalier ou écuyer qui aime les armes, en persévérant et continuant, se nourrit et perfectionne; ainsi en labourant et ouvrant, je m'habilite et me délecte.

Il y a grande différence, comme vous voyez, entre le sérieux, la candeur grave et pieuse de l'un des historiens, et la gaieté, l'enjouement, l'indifférence de l'autre, qui s'occupe surtout de s'amuser.

Ainsi, Messieurs, au commencement du XIVe siècle, l'Italie n'était pas seulement plus inventive, plus puissante en imagination que les autres pays de l'Europe; elle était plus sérieuse, plus savante, plus capable d'écrire l'histoire et de raisonner gravement sur les intérêts des peuples. C'est là, sans doute, le grand mérite de Villani; car, du reste, il n'a rien de cette vivacité qui nous plaît dans Froissard. Chez celui-ci souvent les faits sont altérés, confondus; il n'y a de parfaitement vrai que l'impression de l'historien pour les choses qu'il aime, fêtes, tournois, parures. Les détails qui ne seraient pas des peintures l'ennuient. Au contraire, Villani ne néglige rien de ce qui sert à la vérité. Il a, par avance, plusieurs caractères des historiens modernes; il explique les faits; il rend compte des causes et des moyens. Ce n'est pas qu'il ne s'anime parfois, et ne décrive avec force ce qu'il

a vu ; mais alors même il conserve son exactitude et sa précision d'homme d'État. La naïveté, la candeur de diction qui se mêlent à cette fermeté de bon sens, lui donnent, sans génie, une sorte d'originalité. Sous ce rapport, il a quelque ressemblance avec Comines. Les mots dont il se sert sont simples et naïfs; la pensée est forte et pénétrante. Dans une guerre, dans une sédition, il racontera simplement les faits; mais, en même temps, il vous fera bien connaître les ressources de commerce et d'impôt, et toute la situation de chaque peuple et de chaque parti.

Il est malaisé de traduire Villani; sa pureté de langage, vantée par l'académie de la Crusca, nous échappe, et son style nous paraît un peu nu. Tâchons cependant de saisir le caractère de ses récits : choisissons un événement remarquable; l'oppression où fut réduite Florence, lorsque le duc d'Athènes, envoyé sous prétexte de pacifier la ville, de calmer les haines entre les guelfes et les gibelins, s'empara du pouvoir absolu. Vous ne trouverez pas dans ce récit l'indignation républicaine des écrivains antiques; point d'enthousiasme, point de colère. Le début est simple et sans passion, et, s'il est permis de le dire, tout à fait bourgeois :

Il y a parmi nous autres Florentins un vieux proverbe :

Florence n'est pas remuante
Si elle n'est toute souffrante.

Bien que ce proverbe soit grossier de style et de rime, il se trouve par expérience qu'il est de fort bon sens, et qu'il s'ap-

plique à notre sujet. En effet, ce duc n'eut pas régné trois mois, qu'il déplut à la plupart des citoyens par ses iniques procédés, comme nous l'avons dit. Les grands et les puissants qui avaient d'abord gouverné le pays, se voyant réduits à rien, le haïssaient à mort. Aux hommes de condition moyenne et aux artisans, sa souveraineté déplaisait par le mauvais état de la contrée et par le poids insupportable des impôts et des gabelles. Et tandis que les citoyens avaient d'abord espéré que sous son gouvernement les dépenses diminueraient, il fit le contraire. Et par les mauvaises récoltes, le blé monta à plus de vingt sous le setier, ce qui mécontenta le petit peuple.

Villani continue ce récit des griefs de Florence contre son nouveau maître ; puis il montre trois complots qui se forment, et qui manquent, parce qu'ils ne sont que des entreprises particulières pour l'intérêt ou la vengeance de quelques grandes familles ; puis une dernière tentative irrésistible, parce qu'elle est générale et populaire. Cette exposition est digne de Thucydide :

La ville de Florence était ainsi agitée, suspecte et odieuse au duc ; celui-ci avait découvert les conjurations faites par tant de citoyens et manqué son projet pour réunir et surprendre les nobles ; d'autre part, les principaux citoyens se sentant coupables de complots, sachant la mauvaise intention du duc, et voyant qu'il avait plus de deux cents cavaliers de sa suite, et que chaque jour il arrivait à son secours des gens du seigneur de Bologne, et que d'autres hommes de la Romagne avaient déjà passé les monts, ils craignirent que le retard ne leur vînt à péril, se souvenant du vers de Lucain :

Tolle moras, semper nocuit differre paratis.

Les Adhémar, les Médicis et les Donati, le jour de Sainte-Anne de l'année 1343, ordonnèrent que, dans le Marché-Vieux et à la porte de Saint-Pierre, quelques pauvres gens allassent se déguiser et criassent ensemble : « Aux armes ! aux armes ! » Et ils firent ainsi. La ville était troublée, et dans la terreur. A l'instant, comme il était ordonné, tous les citoyens furent armés, à cheval ou à pied, chacun dans son quartier, portant les bannières de l'armée du peuple et de la commune, et criant : « Meurent le duc et ses suivants, et vivent le peuple et la commune de Florence, et la liberté ! » Et sur-le-champ la ville fut barricadée et fermée à l'entrée de chaque rue et de chaque quartier. Ceux d'au delà de l'Arno, grands et peuple, se conjurèrent ensemble et se baisèrent sur la bouche, et barrèrent les têtes des ponts, résolus, si le pays de l'autre côté de l'eau se perdait, de tenir bravement sur cette rive.

Ce récit, où une citation de Lucain succède à un proverbe populaire, me semble peindre les choses au naturel ; il dit ce qui s'est fait : voilà le génie du chroniqueur italien.

Villani eut pour continuateurs son frère et son neveu ; tous deux, avec moins de talent, ont la même candeur et la même exactitude. Cette école, ou plutôt cette famille d'historiens atteste, par sa manière d'écrire, les singuliers progrès de l'Italie au XIVe siècle. On y voit que cette nation devançait alors les autres, précisément par cet esprit sérieux, positif, cette activité, cette science des affaires, qu'elle a depuis négligés, et qui ont fait passer le sceptre à d'autres nations. Il y a dans les *Villani*

quelque chose du sens et de la liberté d'un historien anglais. C'était l'œuvre de l'esprit républicain; mais cette influence n'était pas unique.

Le caractère de l'Italie, à cette époque, était multiple et varié, comme les formes des souverainetés qui la partageaient. Ici, des démocraties actives, turbulentes, pleines d'émulation, où le travail et le talent conduisaient aux premiers honneurs; là, des aristocraties, royautés à cent têtes, qui tenaient tout un peuple en haleine, et le faisaient travailler incessamment à leur grandeur; là, de petites dominations toutes guerrières, et s'appuyant sur la force; là, de petites cours élégantes, voluptueuses, hospices ouverts aux savants, aux poëtes.

Dans les républiques, dans la portion sérieuse et agitée de l'Italie, on écrivait moins qu'à Naples, sous la protection de ce bon roi Robert, qui n'avait souci que des lettres et des plaisirs. Cependant Florence eut le privilége de produire tous les hommes de génie de cette époque; mais ce n'est pas à Florence qu'ils passèrent leur vie. Dante était banni; Pétrarque, fils d'un banni; Boccace, Florentin par son père, était né à Paris, et n'habita que peu de temps sa patrie, bien qu'il y ait rempli les dignités civiles, auxquelles nul homme célèbre n'échappait dans ces petites républiques. Boccace est à nos yeux un écrivain du royaume de Naples, où il passa ses plus belles années; il exprime par la mollesse de ses écrits cette civilisation voluptueuse des cours d'Italie.

Là nous rencontrons une des physionomies les plus

originales du moyen âge; elle se trouve incidemment mêlée à nos récits : c'est Jeanne de Naples. Vous croyez peut-être, après avoir lu l'histoire et le roman, que le personnage de Marie Stuart est unique dans le monde; que cette beauté, cet esprit, ces malheurs, cette facilité d'être coupable, ce don d'être séduisante, ce mélange de coquetterie et de raison, de frivolité et de force d'âme, que tout cela, dans un tel degré, ne s'est vu qu'une fois, et qu'il n'y a qu'une Marie Stuart? Eh bien, il y en a deux. Dès le XIVe siècle, non pas dans la sauvage Écosse, mais sous le ciel de Naples, il était né une femme qui, comme Marie Stuart, fut reine, charmante, coupable et malheureuse; qui, folle de plaisirs et de fêtes, se jouait avec grâce, au milieu des factions, et qui, suspecte d'avoir fait mourir un époux indigne d'elle, périt elle-même par la main qui lui disputait le trône. Jamais deux médailles n'ont mérité d'être autant rapprochées; jamais deux figures originales ne furent plus semblables.

Nous avons parlé de ce bon roi Robert, qui faisait lui-même des *Examens littéraires*, et se montrait protecteur si généreux de tous les hommes célèbres de l'Italie. Jeanne de Naples était sa petite-fille; elle était née de son fils, qui mourut jeune et ne monta jamais sur le trône. Le roi Robert vieillissant, inquiet sur l'avenir de sa couronne, voulut à tout prix assurer l'héritage de sa petite-fille; il la maria presque enfant à André de Hongrie, qui, descendant de la maison d'Anjou, avait des droits au royaume de Naples. Cet étranger, avec ses ha-

bitudes du Nord, et le cortége d'une chevalerie barbare, arrivant au milieu des fêtes ingénieuses de la cour napolitaine, fut mal accueilli. Bientôt il devint odieux à la jeune princesse, qui passait son temps à faire des lectures, à écouter, à chanter des vers, et s'entourait de poëtes, inconnus aujourd'hui, parmi lesquels était un homme d'immortelle renommée, Boccace. Il composait des romans pour cette cour; il y faisait librement figurer la famille du roi, surtout une fille naturelle de ce prince, dont il était aimé, et qu'il a célébrée sous le nom de *Fiammetta*.

Après la mort du roi Robert, le mariage de Jeanne fut troublé plus violemment par des jalousies et des haines. André mourut assassiné, presque sous les yeux de la jeune reine, et sans doute de son aveu. André, quoique haï, fut vengé. Naples se souleva contre les meurtriers, Jeanne en livra quelques-uns pour victimes; et l'année suivante, elle épousa le plus coupable, Louis de Tarente, son cousin. Mais bientôt la vengeance vint du Nord. André de Hongrie avait un frère, vaillant capitaine, qui saisit avidement une occasion de ravager l'Italie. On vit paraître aux portes de Naples les lances hongroises, précédées d'un grand étendard noir, sur lequel était peint fort grossièrement le meurtre d'André. La reine s'enfuit par mer, et passa dans ses États de Provence. Perdu dans ce désastre de la cour galante de Naples, Boccace fit une églogue latine sur les maux du peuple vaincu et l'exil de la reine. La peste vint aider les Napolitains; et cette

armée d'hommes du Nord, sans combattre, dépérissait sous le ciel d'Italie. Le vengeur d'André s'éloigna chargé de dépouilles. La jeune reine reparut avec sa cour. A peine eut-elle rétabli le luxe des fêtes, que le terrible vengeur revient de Hongrie avec dix mille cavaliers. Nouvelle fuite de la reine de Naples et de ses poëtes; nouvelle églogue de Boccace.

Jeanne, pendant son premier exil, avait cédé au pape le territoire d'Avignon, où résidait la cour pontificale. Elle se soumit alors à sa sentence, et offrit de répondre devant lui, sur la mort de son époux. Voilà sans doute un exemple éclatant de cette haute juridiction religieuse du moyen âge, tant regrettée par quelques publicistes modernes. Ce spectacle est grand : une reine, accusée du meurtre de son mari, arrête la guerre déchaînée contre ses peuples, en se rendant au tribunal du pape. Elle est jugée, non pas comme le sera Marie Stuart, par des ennemis, au gré d'une Élisabeth, plus occupée de se défaire d'une rivale que de punir une coupable : libre et reine, elle se présente, dans Avignon, aux commissaires du pape. Une longue instruction commence; Jeanne de Naples parla plusieurs fois devant ses juges; Pétrarque écrivit pour sa défense. La jeune reine avouait qu'elle avait eu pour son époux une insurmontable aversion; mais elle attribuait ce sentiment, qui avait encouragé les meurtriers, à quelque maléfice jeté sur elle. Les cardinaux trouvèrent l'excuse suffisante; Jeanne fut acquittée.

Le frère et le vengeur du roi mort, ayant appris la sentence pontificale, sans objection, sans plainte, retira ses troupes, et refusa même une riche amende que les juges avaient imposée à la reine. Cette fois, par l'autorité du pape, une sentence fut mise à la place d'une guerre; et les peuples durent bénir la puissance protectrice qui terminait leurs maux et jugeait les différends des rois.

Avec l'absolution pontificale, Jeanne remonta paisiblement sur son trône. Je ne voulais que faire connaître cette cour voluptueuse et sanglante, où s'était formé le génie de Boccace. Je ne suivrai pas davantage la vie de cette reine, qui, perdant l'époux qu'elle s'était donné par un crime, en choisit un troisième, guerrier aventureux, dont l'ambition remuante harassa les faibles Napolitains. Délivrée de ce maître impérieux, elle s'unit à un quatrième époux; et enfin, comme la Providence est plus sévère que le pape, elle périt, belle encore et puissante de séductions, par l'impitoyable barbarie de Charles de Durazzo, l'héritier de son choix, qui la fit étrangler en prison.

J'ai dit, Messieurs, que cette cour de Naples fut l'école où se forma Boccace. Son père, adonné au commerce, avait voulu l'élever pour sa profession; mais l'esprit de Boccace, libre, insouciant, ami des plaisirs, ne pouvait s'y plier : il fut cependant quelques années à Paris, dans la boutique d'un marchand. Je ne sais s'il y lut nos vieux fabliaux, qu'on l'accuse d'avoir beaucoup imités. Nul doute au moins qu'il n'ait parfaitement su

la langue des *Trouvères*, et qu'il n'ait pu, dans la suite, facilement les étudier. Ils furent pour lui ce que les *Troubadours* avaient été pour Pétrarque, des modèles infiniment surpassés. Boccace garda toujours souvenir de Paris, et il y fait de fréquentes allusions dans ses récits. Mais Paris, sale, mal bâti, ne pouvait l'inspirer, comme cette cour de Naples, dont il a retracé les délices dans ses romans, du reste assez médiocres, de *Filocopo* et de *Fiammetta*, et même dans son poëme de la *Théséide*.

C'est à la cour de Naples qu'il faut imputer la liberté excessive du *Décaméron*. C'est aussi là qu'on doit trouver l'explication d'une chose qui m'a toujours choqué dans ce livre original, le plus ancien chef-d'œuvre de la prose moderne. Je veux parler de ce bizarre contraste entre le prologue et le sujet, ou plutôt de cette insouciance immorale qui place tant d'histoires frivoles et licencieuses, au milieu du tableau d'une peste Thucydide, retraçant un fléau semblable, est partout austère et triste, et ne badine pas avec les vices et la corruption des mœurs, qu'il montre gravement comme une des suites de ce fléau. Mais Boccace, à côté de cette horrible contagion qu'il décrit avec tant de force, place une petite société qui, dans la plus charmante retraite, s'égaie à des récits d'amour.

Je reconnais là cette vie de Naples. Boccace est insouciant, comme les maîtres qu'il avait servis. Il avait vu cette cour de Jeanne, où les crimes se mêlaient aux fêtes, ces spectacles de sang et de supplices qui n'interrom-

paient pas les danses du palais ; il avait vu cette reine intrépidement frivole à l'approche d'une invasion de Barbares, abandonnant ses États à leur vengeance, et ramenant bientôt sa cour brillante dans Naples saccagée, fuyant et revenant encore. Cette persévérance dans les plaisirs, au milieu des périls et des malheurs d'un peuple, lui servit de modèle : c'est l'inspiration qui a dicté le singulier plan du *Décaméron*.

Un savant littérateur a nié le défaut que j'accuse ; il dit que les récits du *Décaméron* ne forment pas toujours un si étrange contraste avec le terrible début de l'ouvrage ; qu'il y a des histoires tragiques, des histoires touchantes et pures, comme celle de Grisélidis. N'importe : la licence occupe tant de place dans ce livre, que l'excuse me paraît faible. Seulement Jeanne de Naples et sa cour m'expliquent ce désordre et cet égoïsme de gaîté, au milieu de la peste.

Mais cela ne fit pas la perfection originale du *Décaméron*. Boccace est de l'école de Dante et de Pétrarque, école qui nous rappelle ce que nous oublions trop, combien l'étude de l'antiquité a été salutaire, combien elle le sera toujours. On semble croire que les anciens retrouvés ont pu nuire au génie moderne ; qu'ils nous ont embarrassés de leur présence, et nous ont empêchés d'être aussi originaux que nous l'aurions été sans eux ; et qu'en les mettant aujourd'hui de côté, on reprendrait cette originalité qu'on a manquée longtemps, par leur faute. Rien de plus douteux. Je vois dans le moyen

âge des génies qui se développent sans les anciens, et d'autres qui ont reçu leur secours : la grandeur originale appartient à ces derniers. Quel troubadour ou quel trouvère peut se comparer à Dante et à Pétrarque? C'est qu'en effet cette contemplation inspirante de la littérature antique ne pouvait pas détruire l'originalité native. Elle était ce que l'éducation est, à toutes les époques, pour les esprits vigoureux, une force et un moyen, bien plus qu'un obstacle ; elle ne les submergeait pas dans de vieux souvenirs, toujours moins puissants sur l'imagination que les choses présentes; mais elle préparait leur esprit et leur âme à sentir plus vivement, à rendre avec plus de force ce qu'ils voyaient autour d'eux.

Cette heureuse influence se montrait surtout lorsqu'ils parlaient en langue vulgaire, et sur des sujets modernes. Pétrarque n'égale Virgile que dans les sonnets italiens. Boccace n'a point de génie lorsqu'il écrit, même en langue vulgaire, son poëme grec de la *Théséide*. Son érudition latine, sa demi-connaissance du grec, son savant traité *De la Généalogie des Dieux,* tout cela, fort admiré de son temps, serait ignoré du nôtre. Mais Boccace n'avait pas impunément étudié Cicéron, Virgile, Horace, Térence, et presque tous les grands écrivains de l'antiquité, qu'il recherchait, transcrivait avec un soin merveilleux. Il puisa dans cette étude un goût exquis d'élégance et de naturel, un art fin et délicat; et, cet art se mêlant aux premières et vives allures d'un idiome naissant, que l'au-

teur n'avait pas besoin de forcer, pour le rendre original, de là vint le style le plus savant, le plus naïf, le plus gracieux que l'on eût encore vu dans nos langues modernes. Savez-vous qu'il y a du Cicéron dans Boccace? — Quoi! le style du grand orateur dans les pages d'un faiseur de contes? — Oui; ces formes périodiques, ces phrases si habilement prolongées, cet art de réunir et de grouper une foule d'idées accessoires, ces liaisons savantes du style, cette élégance, cette harmonie se retrouvent dans les descriptions et les récits de Boccace. C'est son langage naturel, toutes les fois qu'il n'est pas licencieux ou comique. Les vengeances de l'amour, les combats de l'amitié, la résignation de la vertu lui ont inspiré cette éloquence. Je ne puis pas parler du reste.

Au XIVe siècle, les contes manuscrits de Boccace étaient lus en Italie de tous ceux qui savaient lire. Pétrarque, grave, sévère, religieux même dans ses faiblesses, traita le *Décaméron* avec indulgence. Après l'avoir loué sur le commencement et sur la fin, la description de la peste et la touchante histoire de Grisélidis : « Si j'ai rencontré, écrivait-il à son ami, quelque trace de licence, vous étiez excusé par votre âge, à l'époque où vous avez écrit cet ouvrage, par le style et la langue, par la frivolité des sujets et des lecteurs [1]. » Singulière excuse, il faut

[1] Delectatus sum in ipso transitu; et si quid lasciviæ liberioris occurreret', excusabat ætas tunc tua, dum id scriberes, stylus, idioma, ipsa quoque rerum levitas et eorum qui talia lecturi videbantur.

l'avouer, que donne le bon Pétrarque ! Dans un écrit dangereux pour les mœurs, il semble que l'emploi de la langue vulgaire n'était qu'un tort de plus.

Aussi, quand l'imprimerie commença, et que les éditions de Boccace se multiplièrent, on devint plus rigoureux. La cour de Rome, en particulier, fut très-blessée du livre ; elle y blâmait surtout la liberté de certains traits contre le clergé. Choisissons un exemple.

Boccace raconte qu'il y avait à Paris un marchand juif, fort honnête homme, quoique juif, et qui avait un ami fort bon chrétien. Le chrétien voulait toujours convertir le juif; celui-ci se défendit longtemps; mais enfin il annonce à son ami le dessein d'aller à Rome.

Rome est le siége de la chrétienté, la source de la religion elle-même; si je ne me convertis pas à Rome, où me convertirai-je?

L'ami s'effraie de ce projet : aller à Rome, et voir ce qui s'y passe, lui paraît un grand moyen de ne pas se convertir. Le juif part, observe tout dans Rome, et revient. L'ami chrétien, fort inquiet, vient savoir le succès du voyage. Le juif lui dit :

J'ai vu qu'il n'y avait à Rome aucune piété, aucune dévotion, aucune bonne œuvre dans aucun prêtre ; que l'avarice, la gourmandise, la fraude, l'envie, la débauche, l'orgueil et des choses pires encore, s'il se peut, étaient toutes en faveur, et que c'était plutôt l'officine du diable que le temple de Dieu. Il m'a semblé que le souverain pasteur et ceux qui l'entouraient faisaient tout

pour détruire le christianisme. Cependant je vois que le christianisme prospère et s'agrandit; qu'il s'élève chaque jour. J'en ai conclu que votre religion était vraie, puisque la cour de Rome et les cardinaux ne pouvaient pas la détruire. J'en ai conclu qu'à défaut de ces hommes qui devraient en être les appuis, et qui en sont les fléaux, il faut que ce soit l'Esprit saint lui-même, la main de Dieu qui soutienne le christianisme. Ainsi, allons à l'église ; et là, selon les usages de votre sainte foi, faites-moi vite baptiser.

Quelle profondeur de malice dans cette histoire!

Ce qui avait librement circulé avant la découverte de l'imprimerie excita les graves et tardives inquiétudes de la cour de Rome, au XVI[e] siècle. Le livre fut censuré, prohibé, frappé d'anathème. Alors une grande négociation s'établit entre un Médicis, souverain de Florence, et la cour de Rome. On envoya quatre ambassadeurs florentins, citoyens considérables ; et le pape nomma de son côté plusieurs commissaires. On passa deux ans à discuter le *Décaméron*, à retrancher des passages, à supprimer des histoires, à remplacer des mots, à couper la moitié d'un récit. Il en résulta une édition solennellement publiée, qu'on appela l'*édition des députés*, en mémoire des grands travaux et des immortelles conférences qui avaient présidé à cette œuvre. Aussitôt que cette édition officielle fut publiée, tout le monde acheta des contrefaçons, où l'ouvrage original était complet.

Pour nous, Messieurs, nous n'aurions pas même parlé de ce livre s'il n'avait pas fallu achever la compa-

raison entre les diverses littératures de l'Europe, au moment où elles commençaient à se caractériser. De plus, l'extrême popularité du *Décaméron*, l'influence qu'il eut dans le xve et le xvie siècle, est un trait de mœurs qui fait partie de l'histoire. Si l'on songe que plus tard des récits semblables se sont trouvés sous la plume et sous le nom d'une reine ; si l'on se souvient de la vie de cour que retrace Brantôme, et que laisse deviner Marguerite de Valois, on avouera que Boccace est le peintre le plus curieux et le plus vrai des mœurs que la rude corruption du moyen âge légua plus tard au xvie siècle.

Sous un autre rapport, on est surpris que, tant d'années avant le grand schisme de Luther, un Italien ait écrit si librement sur les saints et les miracles. C'est un supplément populaire à la hardiesse plus sérieuse de Dante ; c'est le second signe de la grande révolution qui déjà se préparait. Chez Boccace, cette audace est couverte par la licence des mœurs ; singularité commune dans le moyen âge. La liberté philosophique toute seule aurait fait brûler l'auteur ; elle prit pour manteau la licence des mœurs ; elle a passé sous cette sauvegarde. La morale n'admet point une telle excuse ; mais, à part ce qu'elle blâme dans Boccace, il reste une admirable peinture sociale. Quand on cherche les hommes qui ont eu du génie avant Molière, à la manière de Molière, il faut nommer Boccace. Quand on veut trouver des traits de comédie aussi bons que ceux du *Tartufe*, il faut les

chercher dans Boccace ; il faut relire l'histoire de cet hypocrite qui, après une vie désordonnée, s'avise de vouloir mourir saint homme, trompe un prêtre par une confession de novice, s'accuse presque d'avoir tué une puce avec trop de colère, ment jusqu'à l'agonie, est canonisé après sa mort, et « fait, dit Boccace, tout autant de miracles qu'un autre saint. »

Voilà comment Boccace est devenu l'écrivain le plus populaire de l'Italie ; voilà pourquoi nous n'essaierons pas de le traduire. Pour nous en détourner, le scrupule littéraire suffirait, même à défaut d'un autre ; car on ne saurait atteindre à ce style habile et moqueur, à cet art facile de conter. Naïf comme le vieux français, ce style a bien plus d'élégance ; la forme en est correcte, pure, classique ; malheureusement le fond ne l'est pas du tout. C'est un motif pour nous d'abréger. Cependant, si l'on s'étonnait de m'entendre ici parler de Boccace, je rappellerais qu'un respectable prélat italien, monsignor Bottari, a lu devant l'Académie de la Crusca plusieurs dissertations où il établit que les intentions de Boccace avaient toujours été parfaitement innocentes ; que ni la morale ni la religion ne pouvaient se plaindre de lui ; qu'il était de tout point irréprochable. Je ne pense pas comme le prélat ; aussi je ne cite pas Boccace. Mais si l'on me reprochait d'avoir nommé Boccace, même sans le citer, je citerais monsignor Bottari.

QUINZIÈME LEÇON.

Romanzo espagnol; comment dérivé du latin. — Longue influence de la langue latine en Espagne. — Vieux monuments de la poésie castillane. — Vers d'Alphonse le Sage. — Fragment d'un poëme du Cid. — *Romances* du Cid.

Messieurs,

Nous avons vu, des ruines fécondes de la civilisation romaine, sortir de nouveaux idiomes, de nouvelles littératures. Nous avons suivi cette grande révolution dans les Gaules du Nord et du Midi. Nous l'avons retrouvée dans l'Italie, dans ce chef-lieu de l'ancien monde, où les invasions barbares, tant de fois renouvelées, étaient aux prises avec tous les monuments et tous les souvenirs du génie romain, et où dès lors une langue nouvelle avait dû commencer plus tard et se perfectionner plus vite que partout ailleurs. Pour achever ce tableau et marquer l'espèce de synchronisme moral que nous avons annoncé, il faut nous occuper aussi d'un pays dont la langue n'est pas moins immédiatement dérivée du latin, qui, voisin de la France méridionale, en adopta longtemps l'idiome poétique, qui plus tard imita les Italiens,

et qui cependant conserve un génie propre et une physionomie puissamment originale. Ce pays, c'est l'Espagne.

Rien, Messieurs, n'est arbitraire dans le cercle d'études que nous avons tracé. Partout se montre l'étroite parenté des langues de l'Europe méridionale ; et mille rapprochements de mœurs et de génie se mêlent à cette première affinité, d'autant plus sensible qu'on la cherche dans un temps plus reculé.

Et d'abord, Messieurs, rappelons que, dans l'Espagne comme dans les Gaules, Rome avait mis la main partout ; que ses usages militaires et civils, ses lois, ses mœurs, sa langue avaient pris, à la longue, possession du pays. De retour en Espagne, après trente-cinq ans d'absence, Martial trouvait dans sa petite ville de Bilbilis des *puristes* envieux qui censuraient ses épigrammes latines, et à Cordoue un poëte qui les récitait sous son nom [1]. Sénèque, Lucain, Florus, toute une école d'écrivains, attestent avec quelle distinction les natifs ou les colons d'Espagne cultivèrent les lettres romaines. Là, comme ailleurs, la prédication chrétienne fortifia l'œuvre de la conquête ; et l'on compte beaucoup d'Espagnols parmi les écrivains de l'Église latine. Il semble cependant que le site de l'Espagne avait dû permettre qu'il se conservât quelques traces d'anciennes mœurs, à l'abri des montagnes et des rochers. Quoique la puissance romaine

[1] Dic, vestro, rogo, sit pudor poetæ,
Ne gratis recitet meos libellos.
(Lib. XII, epigr. 53.)

eût tout fait pour bannir d'Espagne le nom carthaginois, il était resté dans plusieurs cantons une tradition de l'idiome punique ; mais dans les villes, la langue latine avait prévalu.

Ainsi, Messieurs, aux derniers temps de l'empire, vers le VIe siècle, la langue et la civilisation romaines dominaient exclusivement sur la Péninsule. Là, comme dans la Gaule, se reproduisit cette double prise de possession, exercée par le pouvoir civil et par l'Église. Or, vous le savez, quand on cherche pourquoi le génie romain pénétra si profondément toutes les nations qui furent touchées par lui, on n'en trouve pas d'autre cause que ces deux envahissements successifs des légions et de l'Église. Aux IVe et Ve siècles, vous voyez l'Espagne chrétienne jeter un grand éclat. Elle eut de nombreux docteurs, des poëtes, des hérétiques. Elle fut le siége de plusieurs célèbres conciles. Ses évêques étaient renommés pour leur foi, et souvent loués par saint Augustin. Cette influence religieuse et savante que l'Espagne avait d'abord reçue de l'Italie, elle la recevait aussi de l'Afrique, dont les côtes septentrionales étaient alors un des pays les plus civilisés de la terre. Vous savez la gloire des églises d'Afrique, à cette époque, leurs débats, leurs cinq cents évêques, la splendeur de Carthage, ses temples, ses écoles, ses théâtres, où l'on représentait d'anciennes tragédies latines et des comédies de Plaute. De nos jours, un conquérant, pour injurier l'Espagne qu'il n'avait pu soumettre, disait d'elle : « N'y pensons plus,

l'Espagne est en Afrique. » Par une singulière vicissitude, au ve siècle, ce voisinage de l'Afrique entretenait en Espagne la civilisation et la science. Cet état se prolongea jusqu'au temps des invasions qui, de toutes parts, entamèrent l'empire romain. Les plus humains et, pour ainsi dire, les plus dociles des Barbares échurent pour conquérants à l'Espagne; ce furent les Visigoths. Ils adoptèrent le christianisme, et prirent en même temps des principes de législation civile inconnus aux autres peuples. Aussi, dès le vi^e siècle, vous voyez tout un système de justice sociale s'élever en Espagne, et succéder à l'administration romaine, abolie par la conquête barbare. L'Espagne vécut plusieurs siècles sous ces maîtres nouveaux, qui reçurent sa religion.

Est-ce à l'époque de cet établissement des Goths qu'il faut reporter l'origine de la langue espagnole? Doit-on supposer encore, avec un savant célèbre, que cette langue dérive d'une *langue romane, uniformément parlée dans l'Europe du Midi?* ou ne faut-il pas croire plutôt qu'elle naquit de la lutte et du mélange de la langue latine, anciennement naturalisée en Espagne, avec quelques restes d'anciens idiomes, et avec la langue des nouveaux envahisseurs? Cette seconde hypothèse est, je crois, la seule vraisemblable, du moins pour les parties de l'Espagne qui ne touchent pas au midi de la France. Il est visible que, les éléments barbares qui se mêlaient à la langue romaine étant divers, l'altération ne devait pas être uniforme. Une cause particulière voulait, je

crois, qu'en Espagne le type romain se défendît longtemps, et laissât de très-fortes empreintes dans la langue nouvelle. Encore aujourd'hui, en espagnol comme en italien, on peut écrire plusieurs lignes qui appartiennent également à la langue latine et à la langue vulgaire. Si la langue espagnole a conservé fréquemment les mots et les désinences sonores du latin, il ne faut pas s'en étonner; quelque chose a dû rendre le latin plus puissant et plus durable en Espagne que partout ailleurs : c'est le pouvoir et l'action législative des évêques.

Dès le VIe siècle, vous voyez régulièrement établies en Espagne des assemblées épiscopales, où se discutaient les lois civiles. Ces conciles politiques parlaient latin, beaucoup mieux sans doute que les barons et les grands vassaux de Charlemagne : le latin était la langue unique de l'Église. Or, plus l'homme qui parlait latin avait d'influence, plus les formes du latin se perpétuaient dans la nation. Ainsi je n'hésite pas à dire que ces nombreuses assemblées d'évêques, qui remplissent toute l'histoire d'Espagne, depuis le Ve jusqu'au VIIIe siècle, furent une cause permanente de domination pour le latin, et qu'enfin, lorsque cette langue s'altéra, ses types durent laisser une trace profonde dans la langue nouvelle. Un monument remarquable de cette intervention épiscopale, c'est le recueil de lois promulgué dans le seizième concile de Tolède. Écrit en latin vers la fin du VIIe siècle, sous le titre de *Forum judicum*, ce recueil ne fut traduit en langue castillane que longtemps après,

d'abord sous le roi Ferdinand III, puis sous le règne et par les soins d'Alphonse, dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Jusque-là, sans doute, il était, dans sa forme latine, suffisamment intelligible pour les juges et le plus grand nombre des habitants. La conquête arabe même ne paraît pas avoir détruit cet état de choses. En refoulant les peuples vaincus autour de leurs églises et de leurs prêtres, elle dut même les rattacher, dans quelques provinces, à la langue latine, comme à une langue sacrée, dans laquelle les vaincus pouvaient plus librement invoquer leur Dieu et maudire leurs ennemis. Il est certain du moins que les rois maures d'Espagne, au VIIIe siècle, empruntèrent souvent la langue latine dans les ordonnances et les actes publics qui s'adressaient à leurs sujets chrétiens.

Ce que Bossuet a dit de la France, avec une espèce de joie, qu'elle était une monarchie fondée par des évêques, serait bien plus vrai de l'Espagne; mais, chose singulière ! cette influence prédominante du corps épiscopal y fondait, non pas la monarchie absolue, comme le voulait Bossuet, mais une monarchie libre et tempérée. C'est le caractère qui règne dans le *Forum judicum*. Cette loi est très-supérieure aux autres lois des peuples barbares, presque toujours fondées sur le droit du plus fort, entre le maître et l'esclave, et sur le droit de représailles entre les égaux. Au contraire, la vieille loi espagnole suppose une justice antérieure et générale, qui seule peut rendre le pouvoir légitime. Les évêques élisaient

les rois, et les rois devaient gouverner selon les lois. Tel fut le régime sous lequel vécut l'Espagne jusqu'à l'invasion des Mores, au commencement du VIIIe siècle.

Cette côte d'Afrique, où étaient nés tant d'hommes célèbres dont l'éloquence avait agité les églises chrétiennes, envoyait maintenant à l'Europe un peuple nouveau, armé tout à la fois du fanatisme et de la science : les Arabes, déjà maîtres de l'Asie. Alors plusieurs civilisations, ou, si vous voulez, plusieurs barbaries, tantôt luttant, tantôt confondues, couvrirent à la fois le sol de l'Espagne. Quelle langue prédominait dans ce chaos ? Un auteur du Xe siècle, Liutprand nous dit que, « vers l'année 728, il y avait dix langues en Espagne : 1° le vieil espagnol ; 2° le cantabre ; 3° le grec ; 4° le latin ; 5° l'arabe ; 6° le chaldéen ; 7° l'hébreu ; 8° le celtibérien ; 9° le valencien ; 10° le catalan. »

Cette énumération est curieuse et semble vraie. Le vieil espagnol et le cantabre sont en partie les idiomes indigènes du pays, qui nécessairement s'étaient maintenus dans les cantons les plus inaccessibles à la conquête. Aujourd'hui même nous en conservons quelques débris empruntés à des chants populaires sur le passage d'Annibal et la prise de Sagonte. La langue grecque avait pénétré par le commerce dans cette Ibérie fréquentée par les navigateurs phocéens, et où ils avaient même jeté le long des côtes, sous la même latitude que Marseille, une colonie moins célèbre et moins durable. Quant au latin, on ne peut douter qu'il ne fût, depuis la conquête

romaine, la langue prédominante en Espagne. L'usage du chaldéen et de l'hébreu s'explique par le grand nombre de juifs que l'Espagne attira dès les premiers siècles du christianisme, et par la protection qu'ils y trouvèrent dans un temps où le reste du monde romain les persécutait. La langue arabe enfin était celle de la nouvelle conquête que subissait l'Espagne; elle s'y propageait d'autant plus vite, que, liée à la civilisation des Arabes, supérieurs alors aux Occidentaux, elle avait pour elle à la fois la force et la science. Aussi, dès le IXe siècle, un écrivain de Cordoue se plaint que les chrétiens de son temps ne savent plus leur *loi*[1], et qu'ils l'abandonnent pour étudier et transcrire les livres arabes. Restaient cependant à côté de cette nouvelle influence les langues valencienne et catalane, en partie dégénérées de l'ancienne langue latine, et évidemment très-rapprochées de notre idiome provençal par une ressemblance de formes qu'avaient favorisée le commerce des populations et le voisinage des lieux.

Mais que cette langue ait été commune à toutes les parties de l'Espagne, au IXe siècle, voilà ce que nous ne pouvons croire, malgré l'autorité d'un savant célèbre. Seulement tous les dialectes romans de cette époque, étant fort voisins de la souche primitive, se touchaient, se confondaient en beaucoup de points. Ainsi vous trouvez dans le vieil espagnol des lignes entières qui sont

[1] Sanchez, t. I, p. 48.

provençales ou limosines ; par exemple, dans un poëme d'Alexandre, au XII[e] siècle, vous lisez :

> Era esta Corinta una nobla ciudad,
> Sobre todas las otras avia grant bontad[1]....

Et ailleurs :

> Udieron una voz de grand tribulacion ;
> Fo perturbada toda la procession.

Tout cela, vous le voyez, n'est que du latin plus ou moins altéré :

Aussi, M. Raynouard, dans un admirable travail philologique, dans sa *Grammaire comparée des langues du Midi*, a ramené sous un petit nombre de règles faciles et claires les diverses altérations de la langue latine dans les différents idiomes. C'est une clef pour ouvrir ces belles littératures du Midi, trop négligées de nos jours. Avec cette ingénieuse méthode, une étude de quelques mois suffit à donner l'intelligence de ces langues, dans leurs monuments les plus anciens.

La langue catalane ou provençale était parlée dans la Catalogne, dans la Navarre, dans une partie de l'Aragon, à Valence. Un autre *roman*, devenu le fond de l'espagnol moderne, était usité dans la Castille. La Galice et le Portugal avaient un dialecte particulier, comme ils l'ont encore aujourd'hui.

Quand vit-on enfin l'idiome castillan sortir de la cor-

[1] Poëme d'Alexandre, v. 175 et 177.

ruption du latin, et pousser, comme un jeune rameau, sur cette souche antique? Quand cette nouvelle langue eut-elle une poésie distincte de celle des Catalans, qui se confond elle-même avec le provençal, ou plutôt le limosin? Certes, si la grandeur romanesque des événements, l'ardeur patriotique et religieuse, les guerres étrangères et civiles, doivent agiter, enhardir l'imagination, rien de tout cela ne manquait à la Castille. Cependant le premier réveil de la poésie populaire y paraît assez tardif. Non-seulement la poétique Provence, mais notre Picardie, notre Normandie, semblent avoir produit des romans et des poëmes avant cette Espagne, où le climat devait éveiller le génie. On peut croire que l'influence arabe, dominant à la fois par les armes et par le savoir, arrêta, dans une grande partie de l'Espagne, l'originalité native des esprits. On s'étudiait à parler et à écrire la langue des vainqueurs. Encore aujourd'hui la bibliothèque de l'Escurial renferme beaucoup de livres arabes, composés dans le XIIe siècle, par des Espagnols chrétiens. Ces hommes, qui ne s'étaient pas convertis à l'Alcoran, se convertissaient, pour ainsi dire, à la science et à la poésie orientales. Ils avaient pour la langue arabe cet attrait curieux qu'inspire la supériorité des connaissances. Il paraît même que l'arabe était la belle langue à la cour de plusieurs de ces petits rois de Castille, qui, tour à tour, luttaient contre les Maures et s'unissaient à eux. Le castillan ne se conservait plus que chez les chrétiens des montagnes.

Ainsi l'invasion arabe avait accompli un des plus grands effets de la conquête : elle avait, en partie, arraché au peuple vaincu son idiome national. Si la conversion religieuse avait suivi, l'Espagne devenait entièrement arabe; car voici la règle historique : tout peuple conquérant qui impose sa religion impose aussi sa langue, et absorbe dans son unité la nation qu'il a soumise; mais si le peuple conquérant n'impose que sa langue, tôt ou tard le peuple vaincu reparaîtra.

Quoi qu'il en soit, l'époque où l'idiome national, qui semblait submergé sous la conquête arabe, prit un caractère, ne remonte pas au delà du XIe siècle. C'est alors que vous voyez les souverainetés chrétiennes se dégager du milieu des Mores, s'élever, se fortifier; c'est alors que paraît ce grand Cid, dont le nom remplit toute l'histoire d'Espagne, en fait longtemps tout le merveilleux et toute la poésie : cependant il ne semble pas qu'il se soit conservé de monuments, en langue vulgaire, tout à fait contemporains du Cid. Le poëme du Cid, qui, par la simplicité du récit et la barbarie gothique du langage, paraît plus ancien que toutes les *romances* espagnoles, n'est peut-être que du XIIIe siècle. C'est vers ce temps que la monarchie castillane s'affermit. Alphonse le Sage, ou plutôt le Savant, qui monta sur le trône en 1252, protége et cultive les sciences, au milieu d'un règne agité.

Ce prince est un des hommes extraordinaires du moyen âge; il eut plus d'une fois à combattre ses sujets

et ses enfants ; lié souvent par des traités avec les rois mores d'Espagne, et occupé d'études supérieures et suspectes à son temps, il fut accusé d'indifférence et d'impiété. Le premier des princes espagnols, il se fit nommer empereur d'Allemagne. Pour acheter cette dignité, il appauvrit, il épuisa ses sujets par des impôts, tout en se vantant d'avoir trouvé par sa science la pierre philosophale. Cette découverte eût été bien belle pour un roi, et aurait facilité son gouvernement ! il aurait fait tout seul son budget, sans consulter les Cortès ! Mais il paraît que cette ressource prétendue était vaine ; car les peuples mécontents se soulevèrent contre Alphonse, qu'ils accusèrent d'avoir falsifié les monnaies : c'était là sans doute tout son secret pour faire de l'or. Quoi qu'il en soit, le roi, pour se justifier, a consigné dans un poëme sa mystérieuse science. Il y raconte qu'ayant appris qu'il vivait en la terre d'Égypte un sage versé dans la connaissance de l'avenir, il l'a consulté par ses messagers ; qu'il lui a même envoyé jusqu'au port d'Alexandrie le meilleur de ses vaisseaux ; que le savant astrologue s'y est embarqué, et est venu avec empressement à sa cour. « Il savait faire, ajoute-t-il, la *pierre* qu'on nomme *philosophale,* et il m'a enseigné cet art. Nous l'avons faite ensemble ; depuis, je l'ai faite seul, et bien souvent mon trésor s'en est accru. » Alphonse ajoute que son âme anticipe sur l'avenir, et le pronostique d'après le mouvement des astres ; mais il est surtout flatté de posséder un secret qui rendra celui auquel il voudra le

révéler plus riche que ne le fut le roi Midas. Malheureusement il exprime cette merveilleuse recette par des hiéroglyphes et des lignes que personne n'a jamais su déchiffrer.

Quoi qu'il en soit, c'est de ce prince et de son règne que datent les progrès de la langue espagnole vulgaire, du *roman* espagnol ; car, remarquez-le bien, cette expression de *roman,* qui n'indique pas l'unité de formes, mais l'unité d'origine, s'applique à toutes les langues du Midi. En 1220, Jacques I[er], roi d'Aragon, avait défendu à ses sujets la lecture des livres saints en langue romane, *ne quis libros Veteris vel Novi Testamenti in* romancio *habeat.*

Alphonse le Savant, au contraire, fit traduire la Bible en langue romane, c'est-à-dire en castillan ; car le même mot indique ici deux dialectes fort différents. Ce règne fut marqué par un autre travail mémorable qui, de bonne heure, dut fortifier et mûrir l'idiome espagnol. Déjà l'ancienne loi des Visigoths, cette loi humaine et sage rédigée en latin par les évêques, avait été traduite en langue vulgaire sous le titre de *Fuero juzgo.* Alphonse, la réunissant à d'autres dispositions politiques et civiles, en forma les *Siete Partidas,* recueil singulier et peut-être unique dans les origines des nations modernes. La gravité naturelle du langage espagnol, dégagée là de toute pompe, se montre seulement par une noble précision de termes, image de la justesse qui règne dans les pensées. « La loi, y est-il dit, est donnée aux

hommes comme aux femmes, aux grands comme aux petits, aux savants comme aux ignorants, aux nobles comme aux vilains : elle brille comme le soleil en protégeant tout le monde. »

Cette législation, précisément par l'impartiale unité qu'elle annonçait, dut rencontrer une opiniâtre résistance dans les coutumes locales, les anciennes concessions, les franchises qui, sous le nom commun de *fueros*, appartenaient, avec des différences plus ou moins grandes, aux villes et aux provinces d'Espagne. Le code des *Siete Partidas* ne put prévaloir sur une foule d'usages souvent cruels ou bizarres. Mais ce qui ne devint pas une loi puissante et obéie est demeuré un monument intellectuel qui doit faire date dans l'histoire du génie espagnol. La tentative d'Alphonse pour ramener sous une règle uniforme les diverses provinces de la monarchie et les diverses classes de son peuple, ne réussit pas. Son recueil de lois ne fut qu'un livre ; mais ce livre donnait à la langue espagnole, dès le XIIIe siècle, un caractère de force et de pureté vraiment admirable.

L'Espagne n'avait pas encore de poésie. Le *Romancero*, cette espèce d'*Iliade* populaire que le goût de notre siècle admire avec raison, appartient à une époque plus récente, au moins dans sa forme actuelle ; les pièces éparses qui le composent ont été retouchées et refaites, peut-être dans le XVe siècle. On y trouve des allusions mythologiques peu conformes à la simplicité chevaleresque et chrétienne des premiers temps ; mais il n'est pas moins

vrai de dire que ces chants populaires sont un des monuments les plus originaux du génie moderne dans le moyen âge. Difficilement on trouverait une poésie qui, sous la négligence du mètre et du langage, eût plus de vivacité ; et, malgré quelques traces d'affectation et quelques jeux de mots dont nous ignorons la date, nulle part la simplicité des mœurs primitives, ce mélange de générosité et de férocité, n'est plus remarquable et plus intéressant par le contraste.

Ces romances, nous l'avons dit, sont loin d'être le premier témoignage qui nous reste du Cid ; peut-être ne sont-elles, en grande partie, que des fragments altérés de quelque grand poëme perdu. Les exploits du Cid avaient été racontés par les Mores, comme par les chrétiens; on dit même que ce héros, qui, dans les vicissitudes de sa vie, tira plus d'une fois l'épée pour les ennemis de sa foi, avait près de lui deux écuyers musulmans qui furent les premiers historiens de sa vie. Ces récits furent répétés et traduits. Telle est l'origine vraisemblable d'un fragment sur le Cid, fort antérieur aux *romances,* si on en juge par la rudesse de la versification et du langage. Un savant littérateur a déjà fait connaître quelques passages de ce poëme, qui ne se rapporte qu'à la vieillesse du Cid. Nous essaierons de revenir après lui sur ce sujet, en choisissant de préférence ce qu'il a négligé de traduire. Il ne s'agit pas là du premier coup d'épée de don Rodrigue ; ce n'est pas le Cid de Corneille, le jeune amant de Chimène, avec son duel et son amour.

Le chroniqueur espagnol raconte le dernier exil du Cid, qui, à l'âge de soixante-quatre ans, est banni par le roi Alphonse VI, et se sépare de sa femme et de ses filles :

Pleurant de ses yeux, avec force il tournait la tête et tenait sa vue attentive. Il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas; les perches de la fauconnerie vides, sans toiles, sans faucons et sans autours ayant fait la mue. Mon Cid soupira; car il eut de très-grands soucis. Mon Cid parla bien, et d'une voix très-calme : « Grâce à toi, Seigneur Père, qui es dans les cieux : mes ennemis méchants m'ont enlevé cela. » Là-dessus ils vont à leur gré et lâchent les rênes. A la sortie de Bivar, ils eurent la corneille à droite ; et à l'entrée de Burgos, ils l'eurent à gauche. Mon Cid plia les épaules et se couvrit la tête : « Bonnes étrennes, Alvar Fanez ; car nous sommes chassés du pays. » Mon Cid Ruy Diaz entra dans Burgos. Il avait à sa suite soixante

De los sos oios tan fuerte mientre lorando
Tornaba la cabeza, e estabalos catando :
Vio puertas abiertas e uzos sin cañados
Alcandaras vacias sin pielles e sin mantos,
E sin falcones e sin adtores mudados.
Sospiró mio Cid; ea mucho avie grandes cuidados :
Fablo mio Cid bien, e tan mesurado :
« Grado a ti Señor Padre que estás en alto :
Esto me han buelto mios enemigos malos. »
Alli piensan de aguijar, alli sueltan las riendas :
A la exida de Vivar ovieron la corneia diestra,
E entrando a Burgos ovieron la siniestra.
Mezió mio Cid los ombros, e engrameó la tiesta :
« Albricias, Alvar Fanez ! ca echados somos de tierra ! »
Mio Cid Ruy Diaz por Burgos entraba,

lances ornées de bannières. Femmes et hommes étaient sortis pour le voir; habitants et habitantes de Burgos sont placés aux fenêtres, pleurant de leurs yeux : tant ils avaient de douleurs! et ils disaient de leur bouche, pour toute parole : « Dieu, quel bon vassal, s'il avait eu un bon seigneur! » Mais personne n'osait l'inviter, tant le roi Alphonse avait une grande puissance! Car, avant la nuit, son ordre, écrit et scellé, était venu à Burgos avec un grand message annonçant que personne ne donnât logement à mon Cid, et que tout homme qui lui dirait une simple parole perdrait son bien et les yeux de la tête, et plus encore, le corps et l'âme. Le peuple chrétien avait un grand tourment; car il n'osait rien dire de mon Cid. Le Cid alla droit à son logement; il trouva la porte bien verrouillée par la ter-

En su compaña LX pendones lebaba,
Exienlo ver mugieres e varones,
Burgeses e Burgesas por las finiestras son puestas,
Plorando de los oios, tanto avien el dolor,
De las sus bocas todos dician una razon :
« Dios que buen vasalo, si oviese buen señor! »
Convidarle yen de grado, mas ninguno non osaba :
El rey don Alfonso tanto avie la grand' saña.
Antes de la noche en Burgos del entró su carta,
Con grand' recabdo e fuerte mientre sellada :
Que a mio Cid Ruy Diaz que nadi nol' diesen posada,
E aquel que gela diese sopiese vera palabra
Que perderie los averes e mas los oios de la cara,
E aun demas los cuerpos et las almas.
Grande duelo avien las yentes cristianas :
Ascondense de mio Cid ca nol' osan decir nada.
El campeador adelinó á su posada,
Asi como legó à la puerta falóla bien cerrada

reur du roi Alphonse, qui le voulait ainsi ; en sorte que si on ne les brisait par force, nulle ne s'ouvrait. Les gens de mon Cid appelaient à haute voix. Les gens de la maison ne voulaient pas répondre une parole.... Mon Cid s'approcha, tira son pied de l'étrier, et frappa un coup. La porte ne s'ouvrit pas ; car elle était bien fermée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet : « Ça, brave champion, puissiez-vous ceindre l'épée dans une heure favorable! Maintenant le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit, son ordre est venu avec un grand message, et fortement scellé. Nous n'oserions vous ouvrir, ni vous recueillir pour rien. Sinon, nous perdrions notre avoir et nos maisons, et de plus, les yeux de la tête. Cid, vous ne gagneriez aucune chose à notre mal. Mais que le Créateur vous favorise de toutes ses bénédictions. » La petite fille dit cela, et tourna vers sa

Por miedo del rey Alfonso, que asi lo avie parado:
Que si non la quebrantas' por fuerza, que non gela abriese nadi.
Los de mio Cid á altas voces laman :
Los de dentro non les querien tornar palabra :
Aguiio mio Cid, á la puerta se legaba,
Sacó el pie del' estribera, una feridal' daba :
Non se abre la puerta, ca bien era cerrada.
Una niña de nuef años á oio se paraba :
« Ya campeador, en buen ora cinxiestes espada.
El rey lo ha vedado, á noch del entró su carta
Con grant recabdo é fuerte mientre sellada :
Non vos osariemos abrir nin coger por nada,
Si non, perderiemos los averes é las casas,
E demas los oios de las caras.
Cid en el nuestro mal vos non ganades nada :
Mas el Criador vos vala con todas sus virtudes sanctas. »
Esto la niña dixo, é tornos' pora su casa.

maison. Le Cid alors vit qu'il n'avait pas la bonne grâce du roi. S'étant retiré de la porte, il traversa Burgos.

> Ya lo vee el Cid que del rey non avie gracia,
> Partios' de la puerta por Burgos aguijaba.

Tout cela ne ressemble guère sans doute à nos idées romanesques sur la gloire du Cid : mais je ne sais s'il est possible de mieux exprimer le délaissement de ce grand capitaine. Cette ville inhospitalière, ces maisons fermées, cette petite fille de neuf ans qui seule ose parler au proscrit, l'obéissance résignée du Cid qui s'éloigne, tout cela forme, dans la rude négligence du chroniqueur, une peinture parfaitement originale.

Le Cid emprunte 500 marcs d'argent à deux juifs, rassemble quelques centaines de cavaliers, et va combattre les Mores. Après de grands exploits, dont il fait hommage à l'injuste Alphonse, le Cid s'empare de Valence, où il fait venir sa femme et ses filles. Assiégé dans sa conquête par l'empereur de Maroc, il remporte une grande victoire; il se promet d'y trouver le trousseau de ses filles, que, pour plaire au roi Alphonse, il donne en mariage aux *infants* de Carion. Je ne repro duirai pas la partie de cet épisode habilement rendu par M. de Sismondi; les filles du Cid, livrées à leurs indignes époux, sont maltraitées par eux, et laissées pour mortes dans les bois de *Corpès*. Ramenées à leur père, leur vue excite sa vengeance; il réclame justice auprès du roi Alphonse. Les cortès sont assemblés à Tolède :

« On y voit, dit le chroniqueur, les hommes les plus sages et les meilleurs de toute la Castille. »

Le cinquième jour, arriva mon Cid le Batailleur. Il envoya devant Alvar Fanez, pour baiser les mains du roi, son seigneur, bien qu'il sût qu'il arriverait la même nuit. Quand le roi l'apprit, il fut touché. Il monta à cheval avec des grands, et alla recevoir celui qui était né dans une heure prospère. Le Cid vint en bel appareil, avec les siens, compagnies vaillantes qui ont un seigneur semblable à elles. Quand le bon roi Alphonse le vit, le Cid le Batailleur se jeta à terre. Il voulait s'abaisser, et honorer son seigneur. Quand le roi l'entendit, il ne tarda pas un moment. « Par saint Isidore, en vérité, cela ne sera pas aujourd'hui. A cheval, Cid ; sinon je ne serais pas content. Nous vous saluons d'âme et de cœur ; mon cœur est affligé de ce qui vous pèse. Dieu veut que votre présence honore aujourd'hui la cour. — *Amen,* » dit mon Cid le Batailleur.

Il baisa la main du roi, et il salua : « Grâces soient rendues à Dieu, quand je vous vois ! Je me soumets à vous et au comte don Raymond, au comte don Henrique, et à tous ceux qui sont ici. Dieu sauve nos amis, et vous surtout, seigneur ! Mon épouse doña Ximena est une dame d'honneur ; elle vous baise les mains, et mes deux filles aussi, parce que ce qui nous afflige vous pèse, seigneur. » Le roi répondit : « Comme je le fais ainsi, Dieu me sauve ! »

Le roi retourna vers Tolède. Cette nuit, mon Cid ne voulut point passer le Tage. « Grâces soient rendues au roi, et que le Créateur vous favorise ! Rentrez dans la ville, seigneur. Moi, avec les miens, je m'arrêterai à Saint-Servan. Mes compagnies resteront là cette nuit ; je ferai la veille dans ce saint lieu. Demain matin, j'entrerai dans la ville, et j'irai à la cour, avant

de déjeuner. » — Le roi dit : « Il me plaît. » Et il entra dans Tolède. Mon Cid Ruy Diaz était demeuré à Saint-Servan. Il ordonna d'allumer des cierges et de les poser sur l'autel. Il eut le désir de veiller dans le sanctuaire même, en priant le Créateur. Ils dirent les matines au point du jour; la messe fut achevée avant le lever du soleil; l'offrande du Cid fut bonne et complète.

Le poëte chroniqueur continue son récit avec la même exactitude minutieuse :

Mon Cid partit de Saint-Servan pour la cour. A la porte du dehors, il descendit de cheval, à son gré. Il entre prudemment avec tous les siens. Il marche entouré d'eux, au nombre de cent. Quand on vit entrer celui qui était né dans une heure prospère, le roi don Alphonse, le comte don Henrique et le comte don Raymond se levèrent, et après eux tous les autres, et ils reçurent le Cid avec grand honneur. Le roi dit au Cid : « Ça, venez, sire Batailleur, sur ce siége que je vous dois; bien qu'il déplaise à quelques-uns, vous serez assis mieux que nous. » Alors celui qui avait conquis Valence fit beaucoup de remercîments : « Siégez sur votre banc, dit-il, comme roi et seigneur. Je m'asseoirai là avec les miens. »

Le roi approuva du cœur ce que disait le Cid, et mon Cid se plaça sur un banc. Les cent hommes qui le gardaient se mirent à l'entour. Tout ce qu'il y a de gens à la cour regardaient mon Cid et sa barbe longue et liée par un cordon. Dans ses mouvements, il semblait bien un homme. Les *infants* de Carion, accablés de honte, ne pouvaient le regarder. Alors se lève debout le bon roi don Alphonse : « Écoutez, hommes d'armes, et que le Créateur vous favorise. Depuis que je suis roi, je n'ai pas fait

plus de deux assemblées de Cortès : la premiere fut à Burgos, et l'autre à Carion. Je tiens cette troisième à Tolède aujourd'hui, pour l'amour de mon Cid, né dans une heure prospère, afin qu'il ait justice des *infants* de Carion. Ils lui ont fait un grand tort, nous le savons tous. Soient juges le comte don Henrique, le comte don Raymond, et vous autres comtes qui n'êtes d'aucun parti, avec sagesse et prudence, parce que vous êtes juges pour préférer la justice. De part et d'autre, soyons en paix aujourd'hui. Je jure par saint Isidore, celui qui engagera mes cortès à me quitter perdra mon affection. Maintenant, mon Cid, fais ta demande; nous saurons ce que répondent les *infants* de Carion. »

Mon Cid baisa la main du roi, et se levant : « Je vous remercie beaucoup, comme roi et seigneur, de ce que vous tenez cette assemblée par amour de moi. Voici ce que je demande aux *infants* de Carion. Pour mes filles qu'ils ont délaissées, je ne sens pas de déshonneur, car vous les aviez mariées, roi. Mais quand ils emmenèrent mes filles de Valence la grande, bien que je les aimasse d'âme et de cœur, je leur donnai deux épées, *Colada* et *Tison*. Je les avais gagnées à la manière d'un baron, pour me faire honneur avec elles et vous servir. Quand ils abandonnèrent mes filles dans le bois de Corpès, ils ne voulurent plus avoir rien de commun avec moi; et ils perdirent mon affection. Qu'ils me donnent mes épées, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les juges dirent : « C'est raison. » Le comte de Garcia dit : « Nous discuterons cela. » Alors les *infants* de Carion se retirèrent à part avec tous leurs parents et le parti qu'ils ont là. Ils traitèrent vite la chose, et l'accordèrent. « Le Cid Batailleur nous fait grande amitié de ne nous rien demander aujourd'hui

pour l'honneur de ses filles : nous aurions traité avec le roi don Alphonse. Donnons-lui ces épées, puisque telle est sa demande; et quand il les aura reçues, la cour peut se séparer : le Cid Batailleur n'aura plus d'autre satisfaction de nous. »

Ayant ainsi parlé, ils revinrent à la cour : « Merci, roi don Alphonse; vous êtes notre seigneur. Nous ne le pouvons nier, il nous a donné deux épées; puisqu'il les demande, et qu'il en a envie, nous voulons les rendre, devant vous. » Ils découvrirent les épées, *Colada* et *Tison,* et les posèrent dans la main du roi leur seigneur. Il tira les épées, et illumina toute l'assemblée. Les poignées et les garnitures sont tout en or. Tous les vaillants hommes de la cour en furent émerveillés.

Le Cid reçut les épées, baisa les mains du roi, et retourna au banc d'où il s'était levé; il les tient dans ses mains, et les regarde de plus en plus. On n'avait pu les changer, car le Cid les connaît bien. Il tressaillit de joie dans tout son corps, et sourit. Il leva la main et se prit la barbe : « Par cette barbe que personne n'a arrachée, qu'elles aillent venger doña Elvire et doña Sol ! » Et il appelle son neveu, tend vers lui le bras, et lui donne *Tison.* « Prends-la, neveu ; elle devient meilleure par son maître. » Il tend le bras à Martin Antolinez de Burgos, et lui donne *Colada.* « Martin Antolinez, preux vassal, prenez *Colada ;* je l'ai gagnée sur un bon seigneur, le comte don Raymond Bérenger de Barcelone ; je vous la donne pour que vous en ayez grand soin. S'il vous arrive de combattre avec elle, vous gagnerez grand prix et grande estime. » Antolinez lui baisa la main, il prit et reçut l'épée. Aussitôt mon Cid le Batailleur se lève : « Grâces soient rendues au Créateur et à vous, roi seigneur ! Je suis payé maintenant de mes épées *Colada* et *Tison.* J'ai autre chose à redemander aux *infants* de Carion. Quand ils

emmenèrent de Valence mes deux filles, je leur donnai trois mille marcs en or et en argent. Moi faisant cela, ils ont agi comme vous le savez : qu'ils me donnent mon avoir, puisqu'ils ne sont plus mes gendres. »

Les infants, accablés, cèdent encore à cette juste demande, qu'ils croient la dernière. Alors le Cid éclate en reproches plus violents ; il réclame, non plus des restitutions, mais la vengeance de l'outrage de ses filles ; et il presse la cour de lui accorder le combat contre ces traîtres. Tout cela, sans doute, malgré la rude négligence du langage, nous paraît éclatant et poétique. Cette ruse du Cid, pour reprendre d'abord à ses ennemis ses propres bienfaits ; ces deux épées remises aux deux champions que le Cid se destine, et qu'il charge tout à coup de venger sa cause, voilà un grand spectacle d'imagination ou d'histoire. Nous croirions le fait historique : tant le poëte paraît peu capable d'inventer avec génie ; mais peut-être n'a-t-il fait que copier une tradition populaire.

Après un débat sur la dernière demande du Cid, les infants sont assignés à paraître en champ clos, dans un délai de trois semaines. Le roi don Alphonse et toute sa cour viennent assister à ce combat, où les infants de Carion tombent vaincus par les champions du Cid. Enfin, pour achever la vengeance et la gloire du héros, ses deux filles outragées sont demandées en mariage par les infants de Navarre et d'Aragon.

Roman de chevalerie, pour ainsi dire historique, ce

poëme du Cid est un des monuments les plus curieux du moyen âge. La langue dans laquelle il est écrit, facilement intelligible, touche encore, de toutes parts, au latin. Les mots d'origine arabe y sont fort rares. On n'y trouve pas, comme dans les *romances*, quelques-uns de ces traits laborieux et recherchés qui décèlent une époque plus récente. Tout y est simple et grossier; mais il y règne une véritable originalité de mœurs et de langage.

D'une antiquité moins authentique, le recueil des *Romances du Cid* doit exciter cependant un vif intérêt. Il abonde en traits poétiques. Souvent on y retrouve aussi les traces de cette nature inculte qui éclate dans le poëme du Cid, et qu'a défigurée plus tard la galanterie chevaleresque. Je le dirai cependant, ce *Romancero*, formé de chants accidentels, recueillis et remaniés à diverses époques, me paraît un des arguments que l'on peut opposer à ceux qui donnent à l'*Iliade* une origine semblable, et en font l'œuvre collective et populaire d'un siècle. Vous ne trouverez dans le *Romancero* du Cid rien de cette belle ordonnance, de cette unité, de cet intérêt progressif qu'on admire dans l'épopée homérique. On a beau dire, le hasard ne peut pas simuler le génie.

Mais, si quelques-unes de ces romances sont froides et communes, on trouve dans les autres des scènes d'une admirable naïveté, une vive expression de mœurs, des mots sortis du cœur. Le caractère de don Diègue,

tel que l'a tracé Corneille, aurait pu s'emprunter à ces romances. Ce désespoir de l'honneur outragé, cette douleur de la vieillesse qui ne peut se venger, cet honneur espagnol enfin, sont rendus avec une force admirable dans les premières romances. Corneille ne paraît en avoir connu que deux, et même sous une forme assez inexacte. Son génie a deviné et remplacé le reste. Cependant, ne nous y trompons pas, si Corneille emprunte à ces romances la tradition si poétique des amours de Chimène, il l'a bien embellie par son langage.

Nous parlerons avec détail de ce recueil, Messieurs. On l'a souvent défiguré, même en l'admirant. L'écrivain étranger qui, par ses éloges et ses traductions, a jeté le plus d'éclat sur ces romances, Herder, en détruit tout à fait la simplicité par son faux coloris germanique. On a plus d'une fois loué ces romances d'après sa version, qui ne leur ressemble pas. Ainsi, dans la première, il supprime l'épreuve toute matérielle que don Diègue essaie sur les poignets et les bras de ses fils, pour chercher un vengeur. A cette torture, Corneille avait substitué un admirable dialogue : Herder est moins heureux. Voici la traduction fidèle de l'original espagnol :

Diego Lainez songeait avec souci à la tache de sa maison, noble, riche et antique, plus que celle d'Inigo et d'Abarca ; et voyant que les forces lui manquent pour la vengeance, et que ses longs jours ne lui permettent pas de la prendre par lui-même, il ne peut plus dormir de nuit, ni goûter des aliments,

ni lever les yeux de terre ; il n'ose sortir de sa demeure, ni causer avec ses amis : il craint que le souffle de son infamie ne les blesse. En lutte avec ces honorables angoisses, pour user d'une épreuve qui ne tournât point à mal, il fit appeler ses fils, et, sans leur dire une seule parole, il alla leur prenant, l'une après l'autre, leurs jeunes mains fidèles, non pour y chercher les lignes de la chiromancie, car cette mauvaise pratique n'était pas encore née en Espagne ; mais, malgré l'âge et ses cheveux blancs, l'honneur donnant des forces à son sang glacé, à ses veines, à ses nerfs et à ses froides artères, il serra leurs mains de telle sorte, que les jeunes hommes dirent : « Seigneur, assez ; qu'essaies-tu ? que veux-tu ? Lâche-nous, car tu nous fais mourir. » Mais, quand il en vint à Rodrigue, l'espérance du secours qu'il cherchait étant comme morte, puisqu'il ne se trouve pas dans les deux premiers, celui-ci, les yeux enflammés tel que le tigre sauvage d'Hyrcanie avec le même aspect et la même fureur, tirant son pied gauche en arrière, dégage sa main droite, et dit au vieux père qui le regardait immobile : « Lâchez, mon père ; ou malheur à vous ! Lâchez ; car si vous n'étiez mon père, je n'aurais de ceci satisfaction en paroles. Mais, avec ma main même, je vous arracherais les entrailles, mon doigt se faisant passage en place de dague ou de poignard. » Le vieillard, pleurant de joie, dit : « Fils de mon âme, ton courroux me soulage, et ton indignation me plaît. Ces bras, mon Rodrigue, montre-les pour la vengeance de mon honneur, qui était perdu, s'il n'est reconquis et gagné par toi. » Il lui conta son injure, et lui donna sa bénédiction, et l'épée avec laquelle Rodrigue donna la mort au comte, et commencement à ses exploits.

Je ne prolongerai pas aujourd'hui cet examen du

Romancero. J'ai mieux aimé traduire que raisonner. Je reviendrai sur ce sujet, et je tâcherai de faire connaître quelques fragments curieux de cette vieille littérature espagnole, où l'on trouve de si belles choses anonymes, et tant de poésie, sans un grand poëte.



SEIZIÈME LEÇON.

Caractère surtout historique de la vieille poésie castillane. — *Romance du roi Rodrigue.* — Nouvelles observations sur le *Romancero* du Cid. — Poésies morales. — Rabbi don Santo de Carrion. — L'esprit religieux de l'Espagne au moyen âge, moins intolérant que dans la suite. — Légendes versifiées. — Prose castillane. — Don Juan Manoël. — Le chroniqueur Ayala.

Messieurs,

Je réunirai, dans cette séance, des souvenirs fort divers, toujours sur un même sujet, la vieille littérature castillane.

Lorsque la critique est moins une leçon de goût qu'une recherche d'érudition, lorsque, au lieu d'analyser des chefs-d'œuvre, elle s'attache à découvrir quelques singularités inédites, quelques rares échantillons d'une barbarie plus ou moins originale, l'intérêt doit quelquefois languir. Si pourtant cela nous arrive, Messieurs, la faute semble en être à moi. Est-il, au premier abord, une étude plus faite pour exciter l'intérêt et ranimer l'imagination, que cette histoire toute poétique de l'Espagne, ce mélange de religion, de guerre,

d'amour, comme dans le reste du moyen âge, mais avec des nuances orientales et plus fortes? D'où vient cependant que les monuments de cette époque ne répondront pas à toute l'attente éveillée dans l'imagination par le nom de cette époque même? C'est que, pour les contemporains, la réalité n'avait pas tout le charme de grandeur et de poésie que nous y supposons vaguement. Aujourd'hui, paisibles rêveurs, évoquez, dans les palais de Grenade, dans les tours de l'Alhambra, les souvenirs de l'amour et de l'honneur, vous croirez, au loin, entrevoir mille fantômes poétiques. Il vous semblera que l'Espagne était, au moyen âge, un pays d'enthousiasme et de génie. Mais il n'en va pas ainsi. La Castille est moins féconde, moins variée dans ses vieux monuments littéraires, que ne le fut la Champagne ou la Picardie, par exemple. Oui, feuilletez les romans des *trouvères*, au XIII[e] siècle; une foule d'inventions heureuses, une abondance inépuisable d'imagination caractérisent ces provinces, dont le nom, à force d'être national, est devenu bourgeois et vulgaire à nos yeux. Au contraire, l'esprit tout échauffé d'une vague admiration, cherchez-vous ce que la longue lutte de deux religions, le génie des Mores et celui des chrétiens ont dû produire de neuf et de hardi dans les arts, hormis les belles romances du Cid, la moisson ne sera pas abondante.

Cependant, quelques traits distinctifs marqueront la poésie espagnole à sa naissance. Le premier, c'est un amour de la patrie, plus animé que chez les autres

peuples du même temps. Ce besoin qu'avait l'Espagnol de regagner pied à pied sa terre natale, cette présence assidue de l'ennemi, cette croisade permanente pendant cinq siècles, c'étaient là des aiguillons qui devaient exciter l'amour du pays jusqu'au fanatisme.

Aussi, dans cette littérature plus riche de l'Italie, de l'Angleterre, de la France, au moyen âge, vous ne trouverez pas, comme en Espagne, une suite de chants tout à fait nationaux; vous n'y trouverez pas, sur chaque événement, sur chaque grand homme du pays, une romance populaire. C'est donc là le premier caractère de cette littérature du moyen âge en Espagne : moins variée, plus pauvre que celle des autres pays de l'Europe, elle est plus indigène, plus locale, plus historique.

L'imagination poétique de ce peuple semble avoir été, pendant plusieurs siècles, absorbée par cet unique soin de lui-même. Vous trouverez chez les Espagnols, beaucoup moins que chez les autres nations romanes, les longs poëmes, les longs récits chevaleresques et les fabliaux. Ce n'est qu'au sortir du moyen âge, quand l'Espagne eut changé son patriotisme, multiple, divisé comme son territoire, contre la grande monarchie de Charles-Quint, que sa littérature devient si féconde et si puissante à la fois.

Cependant, après avoir fait prédominer, dans les origines de la littérature castillane, cette forme historique de la romance populaire, nous rappellerons quelques

essais d'un autre genre, quelques imitations de nos romans de chevalerie, et surtout quelques poëmes mystiques naturels au génie espagnol, mais qui, sans doute, inspirés dans la monotonie du cloître, n'ont rien de la verve poétique des *romances*. Enfin, pour compléter cette revue de toutes les formes que la pensée recevait, à la même époque, dans les diverses contrées de l'Europe latine, nous opposerons à Villani et à Froissard les premiers essais des chroniqueurs espagnols en langue vulgaire.

Le plus ancien monument de cette poésie espagnole, que j'appelle une suite d'annales retenues par l'imagination populaire, c'est la *Romance du roi Rodrigue*. Je la traduis avec une rigoureuse exactitude; je tâche d'en conserver les expressions; et, dans quelques idiotismes, vous reconnaîtrez plus d'une trace de la première et étroite affinité entre les dialectes romans.

Les troupes de don Rodrigue perdaient courage et fuyaient, tandis que, dans un huitième combat, ses ennemis étaient vainqueurs.

Rodrigue s'éloigne de son pays et de son camp royal. Il va seul, le malheureux; nul compagnon ne lui restait.

Son cheval, tout épuisé de fatigue qu'il est, ne pouvant être changé, chemine à son gré, sans être dérangé de sa voie.

Le roi marche si accablé, qu'il ne sent plus; il est mort de soif et de faim, tellement que c'était pitié de le voir. Il est si couvert de sang, qu'il paraissait rouge comme la flamme.

Il portait ses armes bosselées, ruisselantes de sang; il portait

une épée dentelée comme une scie par les coups qu'elle a reçus. Son casque faussé s'enfonçait sur sa tête ; son visage était gonflé par la souffrance.

Il monte sur la cime d'un coteau, le plus élevé qu'il aperçoit. De là, il regarde son armée, comme elle est vaincue. Il regarde ses bannières et les étendards qu'il avait, comme ils sont tous foulés aux pieds et couverts de poudre.

Il cherche des yeux ses capitaines, et aucun ne paraissait. Il regarde la plaine teinte d'un sang qui coule en ruisseaux ; et, triste de ce spectacle, il sentait en lui une grande pitié.

Pleurant de ses yeux, il parlait ainsi :

« Hier j'étais roi de l'Espagne ; aujourd'hui je ne le suis pas d'un seul village

« Hier j'avais des villes et des châteaux ; aujourd'hui je n'ai rien.

« Hier j'avais des créatures et un peuple qui me servait ; aujourd'hui je n'ai pas un créneau que je puisse dire à moi.

« Malheureuse fut l'heure, malheureux fut le jour où je naquis et où j'héritai d'une si grande seigneurie, puisque j'avais à la perdre tout entière en un seul jour !

« O mort ! que ne viens-tu ! que n'enlèves-tu mon âme de ce corps misérable, puisqu'on t'en rendrait grâces ! »

La monarchie des Goths est tombée. Voilà le génie espagnol qui commence sous la servitude, et qui va grandir dans ce pénible apprentissage. Une résistance et un progrès continués pendant six siècles, jusqu'au moment où les bannières espagnoles viendront assiéger Grenade, et où l'on chantera les adieux du roi Boabdil, cette lente éducation d'un peuple, commencée par la défaite, ache-

vée par la victoire, tout cela est marqué par autant de poésies, dont la simplicité fait la grandeur, où le poëte n'est rien, où l'événement est tout.

Parmi les héros divers de ces *chants*, il en est un qui éclate par-dessus tous les autres, le Cid. Son histoire est à la fois authentique et romanesque. Ailleurs, dans la France si guerrière, la chronique et le roman sont deux choses distinctes. A l'exception de Charlemagne et de sa cour, dont l'histoire se perdait dans un passé déjà lointain, nos héros véritables ne servaient pas aux récits de nos *trouvères*. Les personnages de tous ces romans, dont s'est amusé si longtemps l'esprit de l'Europe, et qui n'ont pu être tués que par l'imagination plus forte et la raison moqueuse de Cervantes, ces personnages, Cléomadès, Tristan de Léonois, etc., sont étrangers au monde réel. Mais le Cid est un héros intermédiaire entre la fable et l'histoire. Ses grands exploits, ses conquêtes, sa fière indépendance de la suzeraineté de Castille, tout cela est historique ; et en même temps le *Romancero* fait du grand capitaine un chevalier errant qui sauve l'honneur des femmes et punit la déloyauté. La grandeur historique et l'idéal du roman chevaleresque, voilà le Cid dans le *Romancero*.

Un jeune écrivain de talent et de goût prépare une traduction complète de ce recueil. Je désire beaucoup que son élégant travail soit bientôt publié. Mais je n'essaierai pas de détacher quelque chose des cahiers qu'il a bien voulu me confier : voulant toujours lier quelques

idées aux exemples que je rapporte, il faut bien que je traduise moi-même ces exemples, de peur que, sous une autre main, ils ne contredisent mes idées. Je vais donc vous citer encore les romances du Cid dans ma traduction, choisissant ce qui peut faire ressortir les diverses nuances de grandeur historique et de beauté poétique. Je ne discute pas la question d'ancienneté. Nul doute, je le répète, que ces poésies longtemps traditionnelles n'aient subi bien des variantes, par lesquelles chaque génération s'appropriait cette œuvre nationale. Cela même prouve combien elles sont indigènes. Elles se sont perpétuées en se modifiant, toujours sous l'empreinte du caractère espagnol.

Oui, sans esprit de système, sans admiration paradoxale, il est impossible de ne pas goûter vivement ces chants.

Je regrette que notre grand Corneille les ait à peine connus, et que, hormis deux romances, dont l'une est incomplète, il n'ait eu qu'un reflet de cette poésie primitive à travers des tragédies espagnoles du XVIe siècle. Plus on admire la passion, la poésie qui éclatent dans le *Cid* de Corneille, cet amour de Chimène, si pur et si abandonné, ces caractères de don Diègue et de Rodrigue, plus on sentira vivement les romances espagnoles.

Les romances esquissent rapidement ce que le poëte français développe selon le génie de notre théâtre. Tout y est plus simple et plus rude. Je ne rappelle pas les vers de Corneille ; mais que chacun se les récite à soi-même.

Prenons le moment où le père envoie son fils à la vengeance, et où le fils hésite entre son amour et son honneur. Voici maintenant la romance :

Le Cid restait pensif, se voyant jeune d'âge pour venger son père, en tuant le comte de Lozano. Il regardait la bande redoutable du puissant ennemi, qui avait, dans les montagnes, mille Asturiens, ses partisans; il considérait comment, dans les cortès du roi de Léon, Fernand, le vote du comte était le premier, et son bras le meilleur dans les guerres. Tout cela lui paraissait peu devant une telle injure, la première qui se fût faite au sang de Lain Calvo. Au ciel il demandait justice; à la terre, un champ clos; à son vieux père, liberté de combattre; à l'honneur, du courage et un bras. Il ne s'inquiète pas de sa jeunesse, parce que, dès la naissance, le vaillant hidalgo est destiné à mourir pour les occasions d'honneur. Il découvrit une vieille épée de Mudarra le Castillan, qui restait là vieille et rouillée, par la mort de son maître; et songeant qu'elle seule suffisait pour la décharge de son devoir, avant de la ceindre, il lui parla ainsi, tout agité : « Tiens compte, vaillante épée, que mon bras est celui de Mudarra, et qu'il va combattre lui-même avec ce bras, parce que l'offense est sienne. Je sais bien que tu auras honte de te voir ainsi dans ma main; mais tu ne pourras avoir la honte de reculer d'un pas : tu me verras sur le champ de bataille aussi brave que tu es de bonne trempe. Tu as recouvré un second maître, aussi bon que le premier; et si quelqu'un pouvait te vaincre, indigné d'un tel opprobre, je t'enfoncerais jusqu'à la garde dans ma poitrine.

« Allons, allons, au combat, parce que c'est l'heure de donner au comte Lozano le châtiment que méritent sa langue si infâme

et sa main. » Déterminé, le Cid va; et il va si déterminé que, dans l'espace d'une heure, il demande vengeance au comte.

Le défi de Rodrigue au comte, la douleur et la joie du vieux don Diègue, tout cela n'est pas moins énergiquement rendu que dans Corneille. Rodrigue apporte à son père la tête sanglante du comte; puis commence ce drame de Chimène poursuivant la mort de Rodrigue. Mais la Chimène des romances espagnoles n'est pas combattue par l'amour. Un mot seul du roi donne l'idée que cet amour pourra naître. L'art du moyen âge n'avait pas imaginé ces contrastes passionnés, où triomphe la tragédie moderne. Écoutez le chanteur espagnol :

Le seigneur roi était assis dans son fauteuil à dos, jugeant les discordes de sa nation mal réglée : libéral et justicier, il récompense le bon et punit le méchant, parce que les châtiments et les récompenses font la sécurité des vassaux. Traînant de longs habits de deuil, entrèrent trente hidalgos, écuyers de Chimène, fille du comte Lozano. Elle demanda aux huissiers envoyés vers elle la suspension des jugements. En ce moment, le roi envoya à la chambre de doña Uraca un message; et Chimène commença ainsi ses plaintes, à genoux sur l'estrade : « Seigneur, il y a six mois aujourd'hui que mon père est mort sous les mains d'un jeune homme, que les tiennes ont élevé pour être meurtrier. Quatre fois je suis venue à tes pieds, et quatre fois ma poursuite a obtenu des promesses, et justice, jamais. Don Rodrigue de Bivar, jeune homme orgueilleux et vain, profane tes justes lois : et tu favorises ce profanateur; tu le caches, tu le couvres; et puis, l'ayant mis en sûreté, tu gourmandes tes juges, parce qu'ils ne peuvent

le prendre. Si les bons rois représentent l'image de Dieu et son office sur la terre envers les humbles humains, il ne doit pas être roi bien craint et bien aimé, celui qui manque à la justice et encourage les méchants. Tu vois cela, tu en juges mal; pardonne, si je te parle mal; l'injustice change, dans une femme, le respect en colère. — Gentille donzelle, répondit le roi Fernand, il n'est pas que vos plaintes ne puissent adoucir un cœur d'acier et de marbre. Si je garde don Rodrigue, pour votre bien je le garde : un jour viendra que par lui tu changeras en joie tes pleurs. »

Cette prédiction est le nœud du poëme. Bientôt Chimène, qui réclamait la punition de Rodrigue, voyant sa valeur et sa gloire, le demande pour mari.

Grande était la renommée de Rodrigue de Bivar; il avait vaincu cinq rois mores du pays des Mores. Il les délivra de la prison où il les avait mis; ils se rendirent ses vassaux et lui promirent tributs. Le roi, qui s'appelait Fernand, était à Burgos : Chimène Gomez parut devant le bon roi; elle se tenait humble devant lui, et exposa ses raisons. « Je suis fille de don Gomez, comte de Gormaz; don Rodrigue de Bivar l'a tué avec valeur. Je suis la plus jeune de trois filles qu'avait le comte. Je viens demander que vous me fassiez une grâce en ce jour; et ce que je vous demande, c'est Rodrigue pour mari. Je me tiendrai pour bien mariée, parce que je suis certaine que ses exploits iront en croissant, et qu'il sera le plus grand, pour le rang, qu'il y ait dans votre terre. Vous m'accorderez un grand bienfait de lui faire grâce de bon cœur, parce que c'est le service de Dieu; moi-même je lui pardonnerai la mort qu'il a donnée à mon père, s'il consent à cela. » Le roi trouva bien ce que Chimène deman-

dait ; il écrivit au Cid ses lettres, lui disant qu'il vînt à Valence, où il était, pour une chose qui le comblerait de joie. Rodrigue, qui vit les lettres que le roi Fernand lui envoyait, monta sur Babieça.

C'est partout la même naïveté, la même rudesse de mœurs. Les principaux incidents de la glorieuse vie du Cid sont ainsi consignés dans une suite de chants populaires. Sa fidélité pour le roi don Sanche ; la mort de ce roi, assassiné sous les murs de Zamora ; l'avénement du frère de don Sanche, don Alphonse ; le refus altier du Cid de lui prêter serment, tant que ce roi n'aura pas déclaré qu'il est étranger à la mort du frère dont il prend la couronne ; la docilité du roi, obligé d'obéir à un sujet si puissant, et de jurer peut-être un mensonge pour obtenir en revanche le serment du Cid ; les persécutions suscitées à ce héros ; son exil, ses victoires ; sa retraite chez les Mores ; son mariage avec une seconde Chimène ; ses nouveaux exploits ; le mariage et l'affront de ses filles ; sa vengeance ; la gloire de sa vieillesse ; les rois de l'Orient qui lui envoient des ambassadeurs et des présents ; sa mort ; son corps placé tout armé sur son fameux cheval Babieça, et ce corps inanimé qui gagne une dernière victoire et met en fuite les ennemis : voilà l'épopée du Cid.

On doit regretter que le célèbre Herder, dans sa traduction traduite par M. de Sismondi, ait souvent altéré la simplicité rude de ces chants. Sans doute, il ne faut pas, dans notre littérature savante, habile, toujours un

peu systématique, contrefaire la simplicité gothique ; il ne faut pas, dans une composition moderne, écrire en langue du moyen âge ; mais une plus grande faute, c'est, quand on traduit, de substituer notre siècle au temps passé.

Vieillir nos inventions, en les fardant d'une fausse simplicité ; rajeunir les vieilles et rudes inventions du moyen âge, en les animant d'un coloris sentimental, à la moderne, double mensonge que le goût doit également repousser ! Traduisez le moyen âge, et ne le refaites pas.

Il ne faut pas mêler une élégance germanique du XVIIIe siècle, un tour factice d'imagination, à l'âpreté de ces vieilles poésies, à leurs répétitions, à leur négligence parfois prosaïque ; car, dans l'original, jamais l'expression n'a coûté d'efforts ; quand elle arrive toute poétique, l'auteur s'y plaît et la redit souvent ; et quand elle manque, les faits parlent.

Lisez-vous, par exemple, dans une version française faite sur la traduction de Herder, la romance où le Cid est présenté dans sa vieillesse, entouré de ses filles, et recevant un message et des présents du roi de Perse : tout est changé, tout embelli, tout gâté. Le poëte représente le Cid endormi dans son fauteuil, et Chimène du doigt faisant signe à ses filles de ne pas troubler le doux sommeil de leur père. Voilà bien les petits soins de sensibilité bourgeoise, que les poëtes allemands aiment à retracer. Mais cela ne va point à l'ardente activité

du Cid. Ce grand capitaine ne dormait pas de jour. Rien de pareil dans l'original espagnol. Voici la vaie *Romance* toute simple :

La renommée du Cid arriva jusqu'aux frontières de la Perse; car elle allait par tout le monde, disant ce qu'il était. Et comme le soudan l'apprit, et qu'il sut bien la vérité des actions du vaillant Cid, il lui prépara un présent. Il chargea plusieurs chameaux de pourpre et de soie, d'or, d'argent, d'encens et de myrrhe, et de beaucoup d'autres richesses. Et avec un de ses parents, de sa maison et de sa table, il envoya ce présent au Cid, en ajoutant ces mots : « Tu diras à Ruy Diaz le Cid que le soudan se recommande à lui, parce que j'ai grand désir d'ap-

Llegé la fama del Cid
A los confines de Persia,
Cuando andaba por el mundo,
Dando razon de quien era;
Y como lo oyó el soldan,
Y supo bien la certeza
De los fechos del buen Cid,
Un gran presente apareja.
Cargó copia de camellos
De grana púrpura y sedas,
Oro, plata, encencio y mirra
Con otras muchas riquezas;
Y con un pariente suyo
De los de su casa, y mesa
Le envia al Cid el presente,
Diciendo desta manera :
Diras al Cid Ruy Dias,
Que el soldan se le encomienda,

prendre de ses nouvelles. Et par la vie de Mahomet, et par ma tète royale, je lui donnerais ma couronne, seulement pour le voir dans mon pays. Qu'il reçoive de ma grandeur ces faibles dons, en signe que je suis son ami, et le serai jusqu'à sa mort. »

Le More se mit en route, et en peu de temps parvint jusqu'à Valence, où il demanda permission au Cid de lui parler en face. Le Cid sortit pour le recevoir ; et quand le More le vit, il trembla d'être en sa présence. Et comme il hésitait dans son trouble à faire son message, le Cid lui prit la main, et lui dit :

« Tu es bienvenu, More, tu es bienvenu dans ma ville de Valence. Si ton roi était chrétien, j'irais pour le voir dans son pays. »

Avec ces discours et d'autres semblables, ils allèrent tous deux à la ville, où les habitants firent une grande fête. Le Cid lui montra sa maison, ses filles et Chimène : de quoi le More était ébloui, voyant une si grande richesse. Le More y resta quelques jours à se reposer, jusqu'à ce qu'il voulut s'en aller, et qu'il demanda permission de partir. Et en retour du présent qu'il recevait du soudan, Rodrigue lui renvoya d'autres choses qu'il n'avait pas. Le More congédié, Rodrigue resta, avec sa Chimène et ses deux filles, rendant de grandes grâces à Dieu.

Que de sus nuevas oír
Le tengo grande querencia;
Y por vida de Mahoma,
Y de mi real cabeza,
Que le diera mi corona,
Por solo velle en mi tierra;
Y que aquese don pequeño
Reciba de mi grandeza,
En señal que soy su amigo,
Y lo seré hasta que muera, etc., etc.

Ce n'est pas là le Cid assis dans un fauteuil, sans pouvoir remuer. Il montre sa femme et ses filles, comme un meuble : c'est la rudesse du moyen âge.

Je ne veux pas multiplier sans fin ces citations. Qu'il me suffise d'avoir caractérisé la vraie simplicité de ces œuvres primitives, simplicité admirable et historique, qu'on doit fidèlement traduire, mais qu'il ne faut pas simuler dans une œuvre moderne, car alors elle perdrait son premier mérite, la vérité.

Tandis que dans les Asturies, dans la Castille, dans le royaume de Valence, l'imagination populaire chantait les exploits du Cid, et que les poëtes sans nom faisaient ces immortelles romances, une poésie plus savante et moins durable florissait dans la Catalogne et l'Aragon. C'est un fait curieux que les efforts, les libéralités, la protection politique employés à cet usage. Rien ne prouvera mieux d'ailleurs à quel point la poésie provençale était devenue classique, pour une partie de l'Europe. Voici comment s'exprime Zurita, dans ses *Annales d'Aragon,* sous la date de 1398 :

Aux armes et aux exercices de guerre, qui étaient les passetemps ordinaires des anciens princes, succédèrent les inventions et la poésie vulgaire, et cet art qu'on appelle la *gaye science*. On commença d'en établir des écoles publiques. Et ce qui, dans les temps passés avait été un honnête exercice, et un délassement des travaux de la guerre, par lequel s'étaient signalés en langue *limosine* beaucoup de nobles esprits de la Catalogne et du Roussillon, s'avilit tellement que tous semblaient des jon-

gleurs. Pour attester ce fait, il suffira de rappeler ce que dit le fameux cavalier don Henrique de Villena : « Que pour fonder dans le royaume une grande école de la *gaye science*, à l'imitation des Provençaux, et pour attirer les plus excellents maîtres de cet art, une ambassade solennelle fut envoyée au roi de France. »

Ainsi voilà, dans le XIVe siècle, en Espagne, au milieu des guerres civiles, le goût de la poésie poussé jusqu'à la science et à l'abus. L'imitation de la Provence était complète, à la cour des princes d'Aragon, des comtes de Barcelone. Cette influence avait commencé au règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, vers la fin du XIIe siècle : elle se soutint longtemps; elle survécut à la décadence même de la poésie provençale sur son propre territoire. Mais les troubadours catalans se perdent, pour ainsi dire, dans le grand nombre des troubadours, et ne font pas une gloire particulière pour l'Espagne. La poésie catalane s'est effacée devant l'idiome et la poésie castillane, cultivés d'abord avec moins d'étude et d'éclat, et qui, plus tard, ont exclusivement prévalu.

Pendant ce règne de la poésie provençale au delà des Pyrénées, la Castille, la Galice et le Portugal avaient toujours gardé leurs dialectes particuliers, immédiatement issus du latin. C'est dans le castillan du XIIIe et du XIVe siècle que sont écrites les *Romances du Cid*. C'est dans cet idiome que nous trouverons encore quelques compositions étrangères au reste de l'Europe, ou du moins plus spécialement marquées du caractère mys-

tique de l'Espagne. Ce ne sont pas des fabliaux pieux et moqueurs, comme ceux qu'on faisait à Paris à la même époque; ce ne sont pas des légendes insipidement fabuleuses, comme quelques-unes d'Italie; ce sont des légendes mélancoliques et passionnées; quelquefois même ce sont des espèces de drames. Peut-être, sous ce rapport, l'Espagne a-t-elle devancé les autres nations. Il est un de ces drames dont je dois dire quelques mots.

L'auteur, d'abord, est un personnage singulier du XIVe siècle. Il était Juif, nourri dans la science des Arabes. Cependant, au milieu de cette Espagne renommée pour l'intolérance, il parvint aux emplois, aux honneurs; il fut protégé par plusieurs rois; il excita la jalousie des évêques, et se soutint par son talent. Il s'appela Rabi don Santo de Carrion.

Don Santo fut poëte en langue vulgaire. On cite des fragments d'une allégorie morale et dramatique qu'il a composée sous ce titre : *La danse générale*. Elle est écrite dans un vieux castillan, rapproché du latin, et facilement intelligible. Qu'est-ce que cette *danse?* direz-vous. — Un drame, dont les personnages sont : la Mort, un prédicateur, et des personnes de toute condition, hommes, femmes, jeunes filles.

La Mort ouvrait la scène :

Je suis, disait-elle, la Mort inévitable pour toutes les créatures qui sont et seront dans le monde. J'appelle chacun et je dis : « Hélas! pourquoi t'inquiètes-tu de cette vie si courte, qui passe en un moment, puisqu'il n'est pas de géant si fort qui puisse se

préserver de cet arc? Il convient que tu meures, quand je te frapperai de ma flèche cruelle. »

A ce *protagoniste* succède un prédicateur qui, dans un long sermon, conseille de faire de bonnes œuvres, et de se tenir prêt pour la danse générale de la Mort:

Après lui, la Mort reprend, et dit :

Tout ce qui naît dans ce monde, en quelque condition que ce soit, vient à la danse mortelle. Celui qui ne voudra pas, je suis prête à l'y faire venir, de force ou de gré. Puisque le frère vous a prêché que vous ayez tous à faire pénitence, quiconque ne voudra pas y mettre ses soins est désormais désespéré.

La ronde va recommencer. La Mort, promenant ses regards sur toute cette foule, s'écrie :

J'appelle d'abord à ma danse ces deux jeunes filles que tu vois là si belles : elles sont venues à mauvaises intention, pour entendre mes chansons qui sont tristes; mais ni les fleurs, ni les roses, ni les parures qu'elles ont coutume de porter ne les défendent. Si elles le pouvaient, elles voudraient bien se séparer de moi; mais cela ne se peut, car elles sont mes fiancées.

Il y a, dans le poëte anglais Young, une imagination semblable, la Mort qui, parée de diamants, vient au bal. Ce thème mélancolique avait couru le moyen âge. Le célèbre peintre Holbein, au XVI[e] siècle, ne faisait que recueillir cette vieille tadition peinte sur les murs d'un cimetière de Bâle; on ne s'étonnera pas de la retrouver sous le pinceau de Rabi : elle convenait à la gravité na-

turelle, à la tristesse religieuse du caractère espagnol. L'identité nationale de chaque peuple se marque surtout dans sa littérature. Dès l'origine et dans la rudesse de notre vieille langue, vous trouvez déjà le badinage, le tour léger, l'enjouement de l'esprit français. L'idiome italien est élégant et gracieux, dès la fin du XIIIe siècle. La sévérité du génie espagnol est déjà tout empreinte dans les poésies castillanes de la même époque.

S'il en est ainsi, ce que doit surtout nous offrir la vieille littérature espagnole, ce sont des poésies pieuses. N'est-ce pas l'Espagne, en effet, qui reste la dernière sous le poids de ces habitudes monacales du moyen âge, renversées, dans l'Europe, par le schisme du XVIe siècle et la philosophie du XVIIIe, et affaiblies, même en Italie, par l'élégance sociale et l'esprit littéraire? Rien de tout cela n'a pénétré l'Espagne, malgré la double invasion des doctrines et des armes de la France. Les idées nouvelles y ont agité quelques esprits; mais elles n'ont remué que lentement ces masses profondes, qui demeuraient dans l'admiration et l'obéissance pour les moines. On doit croire que c'est de bien loin que datait un pareil pouvoir. On se tromperait.

Dans les XIIIe et XIVe siècles, il y avait une sorte de liberté d'esprit chez les Espagnols. C'était leur bon temps; c'était leur siècle d'indépendance religieuse. Malgré l'esprit austère et passionné du peuple, cette présence d'un si grand nombre de musulmans au milieu des chrétiens, ce long partage du même territoire, ce commerce habi-

tuel, cette richesse, ce génie industrieux des Mores, tout cela avait adouci l'âpreté de la haine religieuse. De là, dans les rois chrétiens d'Espagne, au moyen âge, une disposition à l'indépendance civile contre la cour de Rome; de là, chez le peuple espagnol, plus de liberté en matière religieuse que dans tout autre pays de l'Europe. C'est ainsi que l'Espagne chrétienne défendit les Albigeois, et qu'elle ne laissa point déposer ses rois par les excommunications du Vatican.

Les évêques d'Espagne, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, interviennent dans les affaires civiles, en hommes d'État. Ce privilége qu'ils avaient eu, avant la conquête arabe, de concourir à l'élection des rois, les avertit de respecter un titre qu'ils peuvent donner eux-mêmes. On ne les voit point lutter par des anathèmes contre la puissance civile : ils aiment mieux la soutenir et la partager. Que leur nation soit victorieuse ou vaincue, on les voit, par politique, favoriser les traités qui, dans une ville, assurent aux chrétiens des églises, et aux Mores des mosquées. On les voit admettre même des distinctions tolérantes entre les chrétiens qui ont été quelque temps sujets des Mores, et les chrétiens qui n'ont jamais subi ce joug : ils exigent moins des premiers. Voilà le spectacle qu'offraient, au XIV[e] siècle, un grand nombre de villes d'Espagne reprises par les Castillans sur les Mores.

Ainsi, à cette époque, rien de ce que vous voyez au XVI[e] siècle, lorsque le farouche, l'impitoyable Philippe II brise les libertés de la nation espagnole, et abat le cou-

rage, la hardiesse d'esprit, par l'établissement de l'inquisition. Au XIV[e] siècle, rien de ces hymnes barbares, de ces exhortations au meurtre pour la foi, qui remplissent les pièces de Lope de Vega et de Calderon. La vieille poésie espagnole n'est pas impitoyable dans sa superstition. Parlant de quelques guerriers ennemis, elle dit qu'ils sont « *Hidalgos,* quoique Mores. » Certes, pour l'orgueilleuse et nobiliaire Espagne, n'était-ce pas une grande marque de tolérance, d'admettre qu'un mécréant, qu'un More fût gentilhomme?

Les légendes chrétiennes n'en étaient pas moins fort populaires. Après les romances historiques, la poésie mystique est ce qu'il y a de mieux dans la vieille Espagne. La piété était, en Espagne, indigène comme la valeur. On compte parmi les monuments de la langue castillane, au XIII[e] et au XIV[e] siècle, beaucoup de légendes versifiées. C'était le *Romancero* de l'Église; il se compose de vies de saints, ou de gloses poétiques de l'Évangile. Ce sont des vers rudes, sans éclat dans le style, mais avec une sorte d'invention dans les faits, un tour d'esprit hardi : nulle trace de cette pompe, de ce faste de langage qui remonte à Lucain et à Sénèque; l'hyperbole est dans la fable, et non dans le langage grossier, mais naturel. Le cadre de ces légendes est parfois très-poétique. Je ne sais si notre critique moderne, subtile par satiété, n'a pas une admiration trop complaisante pour quelques vieux monuments du moyen âge, qui n'ont d'autre mérite qu'une extrême différence avec tout ce que nous

voyons. Ce qui était commun dans le moyen âge, nous paraissant singulier dans le nôtre, finit même par nous sembler original. Je ne sais si je tombe dans ce défaut; mais voici le début d'un poëme mystique espagnol qui m'a frappé. L'auteur veut raconter les douleurs de Marie pendant la *Passion*[1] :

Au nom précieux de la sainte reine, de qui est né salut et soulagement pour le monde, si elle me guide par la grâce divine, je voudrais composer un poëme sur ses douleurs, les douleurs qu'elle souffrit pour son divin fils, en qui le péché n'eut jamais entrée, qui ne fit aucun mal et fut très-mal jugé. Saint Bernard, un bon moine, fort ami de Dieu, voulut savoir l'excès de la douleur que je vous raconte; mais il ne put trouver une autre voie que de s'adresser à celle à qui Gabriel dit : « Dieu soit avec vous. » Plusieurs fois, l'homme pieux, versant de vives larmes de son cœur affermi, fit à la glorieuse Vierge la demande qu'elle lui envoyât cette consolation. L'homme de bien disait de toute son âme : « Reine des cieux, avec qui le Messie a partagé tout son pouvoir, ne perds pas l'apanage de ta pitié. Toute la sainte Église y gagnera beaucoup, et aura plus de gloire devant toi. On saura de plus grandes nouvelles à ta louange que n'en publient tous les docteurs de France. » Le moine appuya si bien ses raisons, que sa voix monta jusqu'aux cieux. La sainte Marie dit : « Songeons à nous rendre là; ce moine ne veut pas nous laisser de loisir. » La Vierge glorieuse

[1] *El Duelo de la Vírgen* (*los dolores de nuestra señora*), par don Gonzalo de Berceo :

En el nome precioso de la santa reyna.

descendit, vint à la demeure où le moine priait, le capuchon baissé : « Dieu te sauve, lui dit-elle. Mon âme déchirée me porte à te donner secours et consolation.—Dame, dit le moine, si tu es Marie, qui de tes mamelles a nourri le Messie, je voulais savoir de toi ce que tu as souffert. Je m'occupais de cela; car en toi est toute mon espérance. — Frère, dit la dame, ne doute pas de la chose; je suis dame Marie, épouse de Joseph. Ce que tu me demandes me rend curieuse et pensive. Je veux que moi et toi nous composions un récit. — Señora, dit le moine, je sais bien que la tristesse ni la douleur ne te peuvent toucher; car tu es dans la gloire de Dieu notre Seigneur. Mais je cherche conseil; fais-moi cette grâce, je te prie, de me dire d'abord : Quand le Christ fut saisi, étais-tu avec lui? comment l'observais-tu? avec qui l'écoutais-tu? Je te prie de m'en parler quelques moments. — Frère, dit la dame, c'est chose pesante de renouveler mes afflictions; car je suis glorifiée. Mais je n'ai pas oublié la flèche qui m'a blessée; je la sens là dans mon cœur. »

La Vierge alors commence son récit : c'est la *Passion* racontée, non plus par un disciple, mais par une mère. Le poëme est terminé par une apparition de Jésus-Christ, qui descend près de sa mère, dans la cellule du saint homme. Cela est bien supérieur aux représentations à demi-bouffonnes du XVI[e] siècle. Tout est grave et pathétique dans la légende espagnole, avec une extrême simplicité de langage.

Vous remarquez, par le choix que le poëte a fait de saint Bernard, à quel point les grands noms de France étaient alors célèbres. Il est visible qu'à cette époque

c'était de la France que les idées religieuses, poétiques, se répandaient dans l'Europe. Plus tard, ce fut l'Italie que l'on imita; puis l'Espagne, au XVIe siècle, quand elle eut l'Amérique et Charles-Quint.

Aujourd'hui, nous n'en sommes qu'à l'époque où l'Espagne, dans sa littérature encore peu féconde, inventait surtout de pieuses légendes et des romances populaires. S'il existe en effet, en langue castillane, de plus longs poëmes écrits au XIVe siècle, ce sont des traductions de nos romans versifiés du XIIIe siècle, du *Roman d'Alexandre,* du *Vœu du Paon,* et de quelques autres. L'*Amadis* seul vient du Portugal. On trouve dans ces ouvrages la même ignorance, le même anachronisme de mœurs, qui caractérisent nos romans, et nulle poésie véritable. Les beaux romans de chevalerie espagnols sont du siècle suivant. Mais ce qui appartient à l'Espagne du XIVe siècle, ce qui commence à marquer le progrès de la langue et des esprits, ce sont quelques écrits solides et sérieux en prose castillane. On y reconnaît l'influence arabe; car les conquérants de l'Espagne étaient ses instituteurs.

Un de ces écrits se compose de leçons allégoriques et de sentences, comme les aime l'imagination d'Orient. c'est, avec d'autres circonstances, la même forme que le *Dolopathos,* une suite de récits divers, pour éclairer l'esprit d'un prince. C'est un ministre qui joue là le rôle de sage, et n'emploie d'autre intrigue, à chaque occasion difficile, que de conter une histoire. Ce recueil, intitulé *le Comte Lucanor,* est l'ouvrage du prince don Juan

Manoël, qui, allié à la famille royale de Castille, occupa de grands emplois et servit avec gloire contre les Mores, dans le milieu du XIVe siècle. Son livre est un monument curieux de la gravité espagnole et de l'esprit allégorique des Arabes.

Mais un monument plus important de la prose castillanne, une antiquité bien autrement nationale, c'est la chronique d'Ayala. Un peuple n'a fait un grand progrès de civilisation que lorsqu'il possède sa propre histoire dans sa langue vulgaire. Joinville et Froissard ont marqué cette époque pour la France; les Villani, pour l'Italie. Ayala montre combien, sous l'apparente uniformité de ses vieilles mœurs chrétiennes et chevaleresques, l'Espagne avait changé, pour être parvenue de ses traditions chantées à des récits graves, impartiaux, politiques. Les temps qu'il décrit ont d'ailleurs toute la grandeur de l'histoire. C'est l'époque de Pierre le Grand, roi de Castille, et de son homonyme le roi d'Aragon, auquel les peuples avaient donné le même surnom de Cruel. La Castille, que se disputaient Pierre le Cruel et Henri de Transtamare, est un champ de bataille où se rencontrent le Prince Noir et Bertrand du Guesclin. La politique étrangère se mêle aux guerres civiles.

Un sujet semblable était ce qui convient le mieux à l'histoire, vaste dans son unité. Tout préparait Ayala pour la tâche d'historien : il avait été officier général, gouverneur de provinces frontières, chancelier du roi. Ainsi que Comines, avec lequel il a plus d'un rapport, il

avait abandonné le prince qu'il servait, pour passer à la cour d'un plus heureux et d'un plus habile ; mais ce double rôle, cette sorte de trahison, lui donnait de grandes lumières sur les événements. Rien de plus satisfaisant par la clarté, rien de plus net et de plus ferme que ses récits; on peut les opposer aux chroniques de Villani, et à la partie la plus sérieuse des chroniques de Froissard, incomparable comme historien amusant. Ayala est un narrateur correct, expressif, nourri de faits et de détails ; chez lui, la beauté du récit consiste dans une simplicité qui ne permet aucun ornement ni aucune altération.

Êtes-vous curieux de savoir quelles étaient au XIVe siècle les cortès de Castille? Sans réflexion, une anecdote contée par Ayala nous dit comment le roi savait éluder déjà et réduire à un cérémonial le droit des députés des villes :

Un jour, le roi don Pèdre était assis dans les cortès qu'il tenait à Valladolid, et les députés du royaume avaient à lui répondre ; et il y eut un grand débat entre les députés de Tolède et ceux de Burgos, pour savoir qui d'eux répondraient les premiers à ce que le roi avait dit... Don Juan Lunez de Lara, seigneur de Biscaye, soutenait le parti de Burgos; parce qu'elle est capitale de la Castille; et don Juan, fils de l'infant don Manuel, le parti de Tolède, disant qu'elle avait été capitale de l'Espagne : et, par cette raison, tous les grands qui étaient là se divisèrent en deux partis. Le roi dit alors ces paroles que son père avait dites, dans une semblable occasion, aux cortès d'Alcala : « Ceux de Tolède feront tout ce que j'ai recommandé, et ainsi j'ai parlé

pour elle; par conséquent c'est à Burgos à répondre. » Et il se fit ainsi; et les deux partis se tinrent pour satisfaits.

Mais ce qui frappe surtout dans Ayala, c'est l'impassible fermeté avec laquelle il retrace les cruautés et les souffrances de ses personnages. Nulle part, la férocité du moyen âge n'est plus fortement rendue. L'historien fait comprendre par lui-même ses héros : sa pitié les accuserait trop et les ferait croire des monstres, tandis qu'ils n'étaient que des hommes passionnés, dans un temps encore barbare. Cette insensibilité du récit tient à ces fibres grossières du moyen âge, qui n'étaient pas plus remuées dans celui qui racontait les crimes que dans celui qui les avait faits. Cependant le récit même d'Ayala, sans exprimer l'émotion de l'écrivain, montre avec une admirable force le progrès de la cruauté, le goût croissant du meurtre dans ce don Pèdre, qui tue ses cinq frères, sa femme, ses ennemis, ses courtisans, et meurt poignardé.

On le devine tout entier dans les détails de sa première cruauté, la mort de Garci Laso, ennemi du gouverneur de don Pèdre.

Ce même jour[1], aussitôt, le samedi soir, après que le roi était à Burgos, la reine dona Maria, sa mère, envoya un écuyer à Garsi Laso, qui lui dit que, pour rien au monde, il ne vînt au palais le lendemain dimanche : et Garsi Laso ne le voulut pas croire. Mais le lendemain dimanche, de grand matin, il fut au

[1] *Cronica del rey don Pedro*, p. 40.

palais, et les portes étaient bien gardées; et Garci Laso entra, et avec lui Ruiz Gonzalez de Castaneda, et Pero Ruiz Carrillo, ses beaux-frères, mariés à ses sœurs, et Gomez Carrillo, fils de Pero Ruiz Carrillo, et d'autres chevaliers et écuyers. Et dès qu'ils furent entrés où étaient le roi, la reine s'en fut dans une autre chambre, et avec elle était don Vasco, évêque de Palencia, son grand chancelier. Et aussitôt que la reine fut partie de là, on prit trois hommes de la cité de Burgos, qui s'appelaient, l'un Pero Ferrandez de Medina, l'autre Alfonso Ferrandez, greffier, et l'autre Alfonso Garcia de Camargo, et par surnom le *Gaucher*. Et après que ces hommes de la cité eurent été pris et tirés à part, don Juan Alfonso de Albuquerque dit à un alcade royal qui était là, et que l'on nommait Domingo Juan de Salamanza : « Alcade, savez-vous ce que vous avez à faire? » Et l'alcade alors alla vers le roi, et lui dit tout bas, don Juan Alfonso l'entendant : « Seigneur, vous ordonnez cela; car je n'ose dire ce que c'est. » Et alors le roi dit très-bas, parce que ceux qui étaient là l'écoutaient : « Huissiers, saisissez Garci Laso. » Et don Juan Alfonso avait là, ce même jour, trois écuyers, ses créatures, auxquels il se fiait, avec d'autres hommes à lui, qui étaient debout, prêts et armés, et tenaient des épées et des poignards; et on les nommait Alfonso Ferrandez de Vargas, Ruy Ferrandez de Escobar et Ferrand Garcia Medina. Et quand le roi eut donné cet ordre de prendre Garci Laso, ces trois écuyers de don Juan Alfonso aussitôt saisirent Garci Laso très-hardiment; et alors Garci Laso dit au roi : « Seigneur, que ce soit votre merci de me faire donner un prêtre pour me confesser. » Et il dit à Ruy Ferrandez de Escobar : « Ruy Ferrandez, mon ami, je vous prie d'aller à dona Éléonore, ma femme, et de m'apporter un billet d'absolution du pape, qu'elle a. » Et Ruy

Ferrandez s'en excusa, disant qu'il ne le pouvait faire; et alors ils lui donnèrent un prêtre qu'ils trouvèrent par aventure. Et Garci Laso se retira vers un petit portail, qui était, dans la maison, sur la rue, et là commença à parler avec lui de pénitence. Et le prêtre disait depuis, qu'à l'instant où Garci Laso commençait à parler de pénitence, il l'observait pour voir s'il avait quelque couteau, et qu'il ne lui en trouva pas. A cette heure que Garci Laso fut pris, Ruy Gonzalez de Castaneda, et Pero Ruiz Carrillo, et Gomez Carrillo, son fils, et ceux qui tenaient le parti de Garci Laso se retirèrent dans un endroit du palais, et restèrent tous ensemble. Et don Juan Alfonso de Albuquerque dit au roi : « Seigneur, ordonnez ce qu'il y a à faire. » Et alors le roi chargea Vasco Alfonso de Portugal, et Alvar Gonzalez Moran, deux cavaliers de la garde d'Albuquerque, de dire aux huissiers qui tenaient Garci Laso de le tuer. Et ils furent au portail où était Garci Laso, et ils ordonnèrent cela aux huissiers. Et ceux-ci n'osaient le faire. Et ces huissiers s'appelaient, l'un Juan Ferrandez Chamorro, un autre Rodrigo Alfonso de Salamanca, un autre Juan Ruiz de Ona; et ce Juan Ruiz courut au roi, et dit : « Seigneur, qu'ordonnez-vous de faire de Garci Laso? Et le roi dit : « Je vous ordonne de le tuer. » Et alors l'huissier revint, et lui donna d'une massue sur la tête; et Juan Ferrandez Chamorro lui donna d'un poignard[1]. Et ils le frappèrent de beaucoup de blessures, jusqu'à

[1] Diole con una porra.... diole con una broncha.

Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.

CORNEILLE.

On a conservé, en traduisant, ces idiotismes qui marquent l'affinité des deux langues.

ce qu'il mourût. Et le roi ordonna qu'ils le jetassent dans la rue; et cela se fit. Et ce même jour de dimanche, pour ce que le roi venait d'entrer dans la cité de Burgos, il y avait une course de taureaux sur la place, devant le palais de l'évêque, au lieu où gisait Garci Laso. Et on ne l'enleva point de là; et le roi vit comme le corps de Garci Laso était couché par terre, et comme les taureaux passaient sur lui. Et il ordonna de le mettre sur un banc; et ainsi tout ce jour il resta là[1].

Le seul remords de don Pèdre, son seul acte d'humanité est de faire ôter un cadavre de dessous les pieds des taureaux. Du reste, comme ce court récit est complet dans son horreur! Cette absolution du pape gardée en portefeuille, ce meurtre dans un palais, le combat de taureaux : en une page, vous avez toute l'Espagne, sa politique, sa religion, ses crimes et ses fêtes.

D'autres faits caractéristiques sortent du récit d'Ayala. Ainsi vous disserteriez beaucoup pour savoir quelle était la civilisation des Arabes, comparée à celle des Espagnols, de quel côté était la supériorité. Un fait va vous le dire.

Cet abominable Pierre le Cruel est vainqueur, avec l'assistance du Prince Noir. Il a tué impunément ses cinq frères et repoussé du Guesclin. Que fait-il alors? Il écrit à un sage docteur arabe, pour lui demander des avis. Il semble qu'il veuille devenir honnête homme, autant

[1] Un homme de talent, M. Chasles, avait déjà traduit ce morceau, dans une dissertation piquante sur Ayala. Je n'ai pas adopté sa version, qui m'a paru s'éloigner quelquefois du texte.

qu'il le peut. Le docteur arabe lui répond une lettre empreinte de l'imagination et de la gravité orientales, pleine, au fond, de la philosophie la plus humaine et la plus sage. Il examine ce qu'a fait don Pèdre. Il lui dit : « Vous avez été tenté ; » et sur chaque crime il lui donne un conseil.

Après ce récit, l'historien continue à raconter toutes les cruautés de don Pèdre. Il dit seulement que cette lettre l'avait touché, mais qu'il n'en tint compte. Ainsi il semble que, dans cette épopée historique, si simplement racontée, vous avez une vision de sagesse, qui s'est montrée à Pierre le Cruel, l'a averti vainement et se retire.

C'est un guerrier généreux, c'est du Guesclin qui est l'instrument à demi volontaire de la trahison par laquelle tant de crimes sont vengés. La guerre a recommencé. Du Guesclin délivré a réduit aux abois le parti de don Pèdre. Il tient ce roi assiégé dans le château de Montiel. Don Pèdre, sans espoir, et trompé par de faux serments, vient une nuit à la tente de du Guesclin, et se met en son pouvoir.

Il s'aventura une nuit[1], et s'en vint à la demeure de messire Bertrand, et se mit en son pouvoir, armée d'une épée et sur son cheval. Et comme il était là, descendu de cheval, sur lequel il était venu à la demeure de messire Bertrand, il dit à Bertrand :

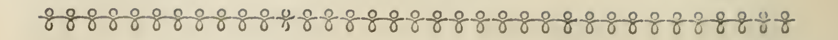
[1] *Cronica del rey don Pedro*, p. 554.

Aventurose una noche, e vinose para la possada de mosen Beltran, etc.

« Monte à cheval. Il est temps que nous allions... » Personne ne lui répondit, parce qu'ils avaient fait savoir au roi Henrique comment le roi don Pèdre était dans la demeure de messire Bertrand. Quand le roi don Pèdre vit cela, il pensa que la chose allait mal, et voulut monter sur le cheval sur lequel il était venu; et un de ceux qui étaient avec messire Bertrand se mit à la traverse, et dit : « Attendez un peu; » et il lui montra qu'il ne le laissait pas partir. Et cette même nuit vinrent avec le roi don Fernando de Castro, et Diego Gonzalez d'Oviedo, fils du maître d'Alcantara, et Rodriguez de Senabria, et d'autres. Et lorsque le roi don Pèdre fut venu là, et lorsqu'il fut entré dans la demeure de messire Bertrand, comme nous l'avons dit, le roi don Henrique le sut, parce qu'il était déjà là, averti et armé de toutes ses armes, et le bassinet en tête, attendant ce fait. Et il vint là armé, et il entra dans la demeure de messire Bertrand. Et comme le roi don Henrique vint, il se mit à la traverse du roi don Pèdre; et il ne le connaissait pas, car il y avait un long temps qu'il ne l'avait vu. Et on raconte qu'un cavalier de ceux de messire Bertrand dit : « Prenez garde, voici votre ennemi; » et le roi don Henrique doutait encore si c'était lui. Et on raconte que le roi don Pèdre dit deux fois : « Je le suis, je le suis. » Et alors le roi don Henrique le reconnut, et le frappa avec une dague au visage; et on dit que le roi don Pèdre et le roi don Henrique tombèrent à terre, et que le roi don Henrique le frappa, étant à terre, d'autres blessures.

Quelle était l'émotion de l'historien dans ce récit terrible? Il continue par ces mots : « Et là mourut le roi don Pèdre, le 23 mars de ladite année; et il fait tranquillement un portrait de sa personne. Seulement

un mot échappe et révèle le sentiment de l'historien. « Il avait, dit-il, tué beaucoup d'hommes dans son royaume, par quoi lui arriva tout ce malheur. » Voilà toute la morale de cette terrible histoire, et le génie du moyen âge.



DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Situation de la France au XIVe siècle. — Progrès politique des esprits; importance nouvelle du *tiers état*. — Poésie satirique; le *Roman de la Rose*. — Influence des événements sur le talent historique. — Froissard; ses premières occupations, sa vie errante; détails tirés de ses poésies. — Composition de ses chroniques. — En quoi plus vrai que les historiens de l'antiquité. — Sa manière de peindre.

MESSIEURS,

Le talent historique, en langue vulgaire, qui signale au XIVe siècle l'Italie et l'Espagne, se retrouve sous la même date en France, avec non moins de bon sens et plus de charme. Ce synchronisme entre les littératures *romanes* serait complet, si nous pouvions y comprendre une province d'Espagne qui eut sa couronne et son idiome à part, le Portugal; mais le Portugal, qui devança l'Espagne dans la carrière des découvertes aventureuses, eut plus tard qu'elle des chroniqueurs et des historiens. Ce n'est qu'au milieu du XVe siècle que la langue et l'esprit de la nation sont assez fixés pour que l'histoire soit écrite avec une supériorité digne des événements.

Il est à cette époque, un chroniqueur portugais qui eut à raconter cette tragédie si touchante d'Inès de Castro, et à peindre cet implacable amour de don Pèdre. C'est Bertram Lopes, gardien des archives du Portugal déposées dans la *Tour du Tombeau*, historiographe, et pourtant narrateur sincère et pathétique. Mais, fidèle à la chronologie, non moins importante pour les idées que pour les faits, nous ne voulons pas antidater un examen des éloquentes chroniques de Lopes. Nous en parlerons ailleurs. Aujourd'hui, nous sommes au XIVe siècle et en France.

Combien l'Italie était déjà brillante et cultivée! quel beau réveil de l'esprit humain que cette poésie sublime, cette élévation métaphysique, cet art délicat et passionné! Pourquoi la France en était-elle si loin, elle dont la langue, dont la poésie semblaient d'abord plus hâtives que la langue et la poésie italiennes? Nous retrouvons ici la nécessaire alliance de l'histoire et de la littérature, nous sommes obligés de demander aux événements la cause de cette inégalité dans le progrès des nations vers les arts.

La France, au XIVe siècle, fut livrée à l'anarchie, à la guerre civile, aux invasions étrangères. Quand on voit les règnes malheureux de Philippe de Valois et de Jean, cette captivité du roi, cette prise de possession de la France par les Anglais, la folie de Charles VI et les crimes d'Isabeau de Bavière, on explique comment deux siècles ont séparé l'époque littéraire de la France et celle de l'Italie.

Gardons-nous de penser toutefois que, dans cette infériorité où elle était retenue par ses malheurs, la France n'ait pas montré plusieurs signes de progrès social. Un premier fait l'atteste : je parle de l'assemblée des *états* sous le roi Jean. Jusqu'à présent, nous nous sommes avancés dans l'histoire littéraire du moyen âge, sans trouver encore ce grand symptôme du développement d'un peuple, la puissance politique de la parole, le talent appliqué à autre chose que la distraction des esprits, et servant à gouverner les peuples.

Les silencieuses *cortès* de Castille ne nous ont rien offert : un court passage d'Ayala a pu faire présumer que leur liberté était presque un cérémonial. Nul monument d'éloquence républicaine dans les républiques d'Italie. L'Angleterre, nommée ici par anticipation, l'Angleterre, dans les luttes de ses barons contre Jean sans Terre, agit beaucoup plus qu'elle ne parla ; ou du moins, s'il est vraisemblable que, dès cette époque, la forme du gouvernement y produisit l'éloquence, les documents mutilés ne permettent pas de juger quels furent alors chez les Anglais le caractère et l'effet de cette puissance nouvelle.

Il semble qu'en France, au milieu du XIVe siècle, de plus grands périls, de plus grandes épreuves pour le patriotisme devaient animer les assemblées alors si fréquentes. Jean II, menacé d'une nouvelle guerre contre les Anglais, convoque les *états* en 1355. Les députés de la noblesse, du clergé et des bonnes villes sont réunis

dans les salles du parlement de Paris. Le chancelier ouvre les *états* par un discours, où il déclare, entre autres promesses, que le roi n'altérera point les monnaies : c'était alors la ressource la plus habituelle des rois, et l'abus qui excitait davantage l'inquiétude et la révolte des esprits. Puis le chancelier demande des troupes et de l'argent. Les trois ordres répondirent, chacun par l'organe d'un seul orateur, qu'ils étaient *appareillés de vivre et de mourir avec le roi;* mais ils décrétèrent que l'unanimité des trois ordres était nécessaire pour toute proposition.

Ainsi, Messieurs, sous l'immobilité apparente de la société française, un grand progrès s'était accompli. Le tiers état, si longtemps inférieur et opprimé, était devenu l'égal des deux autres ordres.

Maintenant (le croiriez-vous?), dans les historiens du temps, dans le plus ingénieux de tous, cette déclaration si importante est à peine indiquée. Froissard, avec sa légèreté de troubadour, se borne à dire que les états mirent « corps et avoir au service du roi; » et il calcule le nombre des hommes d'armes et l'argent de l'impôt. Le grand événement qui se passait dans ces *états* est comme indifférent à l'imagination de l'historien; il disparaît, à ses yeux, devant le bruit militaire, l'esprit de chevalerie et la domination royale. Ce n'est pas tout cependant. Le roi déclara, par une ordonnance, que les fonds alloués pour la guerre seraient levés par des commissaires, et surveillés par des intendants que nommeraient les *états;* que nulle somme ne serait distraite de

cet usage; et que, si on tentait de le faire, les députés étaient tenus, sous la foi du serment, de résister à cette violence. Il renonça désormais à toutes les vexations qui faisaient le privilége de sa maison et de sa cour, au droit de prendre sur les gens du peuple, *blé, vin, vivres, charrettes, chevaux,* et soumit ses officiers au paiement et à la poursuite, pour les choses qu'on leur aurait fournies. Il s'engagea, pour lui-même et pour toute sa maison, à ne jamais exiger de prêts par force; il interdit aux créanciers la faculté de transférer leurs droits à des personnes privilégiées. Il promit que nul sujet du royaume ne serait plus enlevé à ses juges ordinaires, etc., etc. Voilà quelques-unes des nombreuses réformes et des garanties de justice que renfermait cette ordonnance, espèce de charte, presque semblable à celle que les barons anglais venaient d'imposer à Jean sans Terre.

La captivité du roi de France et la nouvelle convocation des états par le jeune dauphin accrurent encore cet esprit de liberté. Les débats de cette époque orageuse, s'ils s'étaient fidèlement conservés, offriraient sans doute un curieux monument du génie français; on y verrait combien le tiers état s'était élevé depuis deux siècles, pour être entré en partage avec les deux ordres qui avaient eu si longtemps le privilége de la guerre et de la science. Nous aurions vu là ce qu'il est difficile de trouver ailleurs, une expression vive de l'esprit du *tiers état*, une éloquence sérieuse, et pourtant populaire.

Les livres de cette époque, excepté les fabliaux, sont

toujours de la littérature ecclésiastique ou chevaleresque ; ce sont toujours des raisonnements théologiques, ou des descriptions de beaux faits d'armes, de tournois et de fêtes seigneuriales. La part du peuple, bien moins grande dans la littérature qu'elle ne dut l'être dans les assemblées des *états,* se bornait à des vers malins, où l'on satirisait plutôt les vices du clergé que l'insolence et la tyrannie des nobles. Le monument le plus curieux de cette libre poésie, c'est le *Roman de la Rose,* commencé dans le XIII[e] siècle par Jean de Meung, achevé dans le XIV[e] par Guillaume de Lorris. Un défaut du *Roman de la Rose,* c'est qu'il est difficile de le lire, et peu séant quelquefois d'en parler. C'est un ouvrage singulier, spirituel et docte pour le temps. Il n'appartient plus à cette littérature naïve qui ne se souciait pas de l'antiquité, et qui, dans son style gaulois, dérivait de la langue latine sans le savoir.

Remarquez-le, Messieurs, lorsque, dans nos projets d'innovations, nous accusons les deux derniers siècles d'avoir intercepté la poésie nationale des siècles antérieurs, et d'avoir, en se faisant Grecs et Romains, supprimé cet esprit indigène, ces croyances naïves de notre vieille France, nous nous méprenons sur un fait. Cette littérature née du sol, cette fleur des champs, n'a guère existé ; toujours quelque germe étranger était là.

Dès le milieu du XIII[e] siècle, vous voyez l'antiquité surgir de toutes parts et pénétrer en tous sens cette littérature qu'à sa rudesse on serait tenté de croire instinctive

et originale. Le *Roman de la Rose,* par exemple, est surchargé de souvenirs antiques ; c'est la glose de l'*Art d'aimer* d'Ovide, avec un mélange d'abstractions, d'allégories, de subtilités scolastiques. Dans ce cadre, que l'esprit galant et chevaleresque du siècle avait choisi, le poëte a jeté mille traits malicieux. Il en est quelques-uns qui expliquent comment La Fontaine aimait si fort le *Roman de la Rose.* La Fontaine le lisait patiemment, curieusement; ce vieux style le faisait travailler. Il arrivait à quelques traits piquants contre les moines, contre le clergé; cela soutenait son attention. Un peu à la gêne dans la gravité de son siècle, il était reconnaissant de trouver dans un vieil auteur ce qu'il aurait bien voulu dire, ce qu'il laisse quelquefois deviner dans ses fables. Cela lui inspirait trop de faveur pour cette poésie, dont il aimait les malices bien plus que les négligences. Je suis sûr que le jour où, lisant le *Roman de la Rose,* il a trouvé ce petit passage :

> Le dieu d'amour, cil qui départ
> Amourettes à sa devise,
> C'est cil qui les amans attise,
> Cil qui abat l'orgueil des braves ;
> Cil fait les grands seigneurs esclaves,
> Et fait servir royne et princesse,
> Et repentir none et abesse,

La Fontaine a été fort satisfait.

Voilà les beautés du *Roman de la Rose.*

Maintenant essayerai-je une analyse? dirai-je que dans

ce poème le principal personnage, en quête pour obtenir le but de ses vœux, est traversé par *Male-Bouche* et *Dangier,* et autres acteurs allégoriques; qu'il est rassuré par *Bel-Accueil*; qu'il s'entretient avec des amis, discute avec des dames; qu'une foule d'histoires sont racontées; qu'on trouve là, je ne sais pourquoi, les cruautés de Néron, la mort de Sénèque, ailleurs celle de Lucrèce, un morceau sur l'alchimie, des digressions sur Boëce et son livre, des épisodes de chevalerie, un éloge de saint Augustin? C'est une bibliothèque mal rangée. Il y règne quelque chose de cette singulière variété de souvenirs qui préoccupait Dante, lorsque, libre, à la faveur de son cadre immense, il mêlait Saladin et Virgile, Tristan et Charlemagne, tout enfin. C'était le caractère du temps. L'homme de génie savait tirer de cette confusion un effet sublime : le conteur agréable, comme Guillaume de Lorris ou Jean de Meung, en profitait pour débiter, à tort et à travers, tout ce qu'il avait appris.

Sur ce point, les deux auteurs du *Roman de la Rose* n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre. Du reste, ce qui est rare, le continuateur paraît avoir plus de talent que l'inventeur. Jean de Meung écrit avec diffusion, mais beaucoup d'esprit; ses satires devaient singulièrement amuser ses contemporains; il a quelques traits de cette moquerie dont Rabelais fut un si grand maître. On raconte de lui que, voulant obtenir les honneurs d'une belle sépulture ecclésiastique, il avait légué au couvent des cordeliers deux coffres pesants et qui semblaient

remplis de choses précieuses. Après toutes les cérémonies faites en grande pompe, quand on ouvrit les coffres, on n'y trouva que des ardoises chargées de figures et de signes géométriques. Les moines trompés voulaient reprendre à Jean de Meung ce qu'ils lui avaient donné, la sépulture; mais un arrêt du parlement, dit-on, prévint ce scandale. Que l'anecdote soit plus ou moins douteuse, Jean de Meung, s'il n'a pas attrapé les moines après sa mort, s'en est du moins fort moqué de son vivant. Nulle part l'oisiveté, le luxe, l'avarice que l'on reprochait aux gens d'église, ne sont attaqués plus vivement. Ces épigrammes, fussent-elles injustes parfois, sont historiques; elles montrent surtout que la lutte contre l'Église était, au moyen âge, beaucoup plus tolérée qu'on ne le croirait; qu'il y avait même dès lors ce que l'on vit éclater en Allemagne au XVIe siècle, un secret accord entre les princes et les libres esprits; que les princes, fatigués des menaces et des extorsions de la cour de Rome, ménageaient la hardiesse de quelques trouvères et de quelques savants, comme une arme à opposer à cette puissance. La société moderne a offert, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XVIIe, ces alliances accidentelles du pouvoir avec l'esprit, ces tentatives du libre examen, tacitement protégées.

Mais le *Roman de la Rose* et la *Bible Guyot,* cette autre satire grossière et fidèle des mœurs du temps, tout cela ne peut se comparer à l'éclat poétique de l'Italie. Le premier écrivain de la France, alors, ce fut un chroniqueur. On peut le remarquer : tout siècle de révolutions déve-

loppe le talent historique. Voyez notre époque : ce n'est pas simplement par l'étude, c'est, pour ainsi dire, par le contre-coup des faits que les esprits sont portés aujourd'hui vers l'histoire. Dans les derniers siècles de grands talents écrivirent l'histoire; mais le spectacle de grands événements leur manquait. La supériorité même de leur esprit, en les rendant juges sévères du passé, satiriques ingénieux, ne les rendait pas peintres expressifs et naturels d'événements qu'ils n'avaient pas vus, et dont rien ne leur donnait l'idée, dans l'élégance sociale et la douce tranquillité de leur temps. Au XIVe siècle, époque d'ignorance, où les arts se développèrent peu dans la France agitée de révolutions et de guerres, il était naturel, au contraire, que le talent d'écrire l'histoire naquît des événements. Ainsi, tandis que vous voyez les Villani s'élever en Italie, Ayala porter dans les chroniques espagnoles un naturel âpre, une éloquence nue et simple, en France, la vivacité du coloris, l'enjouement de l'imagination anime le récit historique : Froissard a commencé d'écrire.

Quel était Froissard? un homme d'église, un bon chanoine, qui même avait été quelque temps curé ; et cependant son histoire et ses poésies ne sont, comme il le dit, que récits de guerre et d'amour. Il faut prendre le XIVe siècle comme il a été; il ne faut pas s'effaroucher de voir un clerc tonsuré faire un volume de poésies galantes, ne rester en place nulle part, être toujours à la suite des fêtes et des noces, mener joyeuse vie, laisser

son argent chez les taverniers, par exemple, cinq cents écus chez les taverniers de Lestines, village où il était curé. Tout cela était fort simple. Deux choses manquaient alors, le sentiment de la décence et celui de l'humanité.

Né à Valenciennes dans le Hainaut, vers l'an 1337, Froissard était fils d'un peintre d'armoiries. Il étudia pour devenir prêtre, bien qu'il parût avoir peu de vocation; car il nous dit lui-même que dès douze ans, il n'aimait que :

.... Véoir danses et carolles,
Oïr ménestrels et parolles
Qui s'apertiennent à déduit.

Ses goûts allèrent se fortifiant avec l'âge.

Au boire je prens grant plaisir :
Aussi fai-je en beaus draps vestir.
En viande fresche et nouvelle,
Quant à table m'en voy servir,
Mon esperit se renouvelle.
Violettes en leurs saisons,
Et roses blanches et vermeilles
Voy volentiers; car c'est raisons;
Et chambres plainnes de candeilles,
Jus et danses, et longes veilles,
Et beaus lis pour li rafreschir,
Et au couchier pour mieulx dormir,
Espices, clairet et rocelle :
En toutes ces choses véir
Mon esperit se renouvelle.

Avec ces inclinations, aussitôt qu'il eut pris les ordres sacrés, il s'attacha d'abord à la maison de sire Robert de Namur, seigneur de Montfort. Ce seigneur, qui remarquait en lui une curiosité naturelle, une perpétuelle attention à s'enquérir des faits d'armes, l'engagea, fort jeune encore, à composer la chronique des guerres du temps. Froissard se fit *historien :* c'est le titre qu'il se donnait lui-même. Je suis un historien, disait-il en se présentant; et il faisait des questions sur toutes choses. Être un historien à cette époque n'était pas condition facile. Que raconter? le passé, on l'ignorait faute de livres; le présent? mais nulle communication régulière entre les peuples; du secret autour des princes (car plusieurs étaient absolus déjà); peu de liberté; les troubadours avaient péri, depuis la croisade sanglante des Albigeois. Pour savoir, il fallait courir les aventures, être un historien errant, comme il y avait des chevaliers errants. Il fallait aller de ville en ville, de château en château, et voir sur les lieux, apprendre des personnages mêmes tout ce qu'on voulait dire. Cette ambulante étude convenait à l'humeur libre et hardie de Froissard ; et, s'il voyagea pour écrire l'histoire, je crois qu'il se fit historien pour voyager. Il se mit à l'œuvre dès l'âge de vingt ans ; mais il eut quelques distractions qu'il nous raconte :

. . . . Sus l'eure de prime,
S'esbatoit une damoiselle
A lire un rommant; moi, vers elle

M'en vinc, et li dis doucement
Par son nom : « Ce rommant, comment
L'appellés-vous, ma belle et douce ? »
Elle cloï atant la bouche ;
Sa main dessus le livre adoise.
Lors respondi, comme courtoise,
Et me dit : « De Cléomadés
Est appellés ; il fu bien fés,
Et dittés amoureusement.
Vous l'orés ; si dirés comment
Vous plaira dessus vostre avis. »

Froissard consentit sans peine à dire son avis. La dame à son tour demanda des livres.

... Jones homs, je vous prie
Qu'un rommanc me prestés pour lire.
Bien véés, ne vous le fault dire,
Que je m'i esbas volentiers ;
Car lires est un douls mestiers.

Froissard, en prêtant ses livres, y joignit des vers ; il allait au bal et dans les compagnies. Tout à coup il apprit que la jeune demoiselle, qui était riche et de noble maison, allait se marier. Il en fut malade de chagrin trois mois durant, fit des vers bien tristes, et enfin il lui prit envie d'aller outre-mer, hors du pays, pour se remettre un peu en santé. Il partit pour l'Angleterre, où il fut très-bien accueilli par les seigneurs, les dames et demoiselles. La reine, Philippe de Hainaut, le protégeait beaucoup. Il faisait des vers ; et, malgré la

mélancolie qu'il avait apportée de France, il passait assez bien son temps. Il s'ennuyait toutefois. La reine, qui en devina le motif, lui dit :

D'or en avant congié vous donne,
Mais je le voeil et si l'ordonne
Qu'encor vous revenez vers nous.

Puis, elle lui fit présent de chevaux, argent et joyaux. Il partit, retrouva en France tous ses chagrins, et résolut de s'éloigner encore. Il revint en Angleterre, auprès de la reine, qui le reçut mieux que jamais, et le fit son *clerc*. En cette qualité, il faisait des poésies d'amour. Mais il s'occupait toujours de sa grande chronique, et il profitait de la faveur des princes pour voyager et s'instruire. Il alla visiter l'Écosse, alors pays perdu. Il approcha familièrement du prince de Galles, le grand homme de ce siècle. Il suivit à Milan le duc de Clarence, qui allait épouser la fille de Galéas II. Des fêtes, voilà ce qu'il fallait à Froissard! Celles de Milan eurent quelque chose de plus remarquable que les tournois et les parures . c'était la présence des trois esprits les plus agréables du temps, Froissard, Boccace et Chaucer. Il paraît que Froissard se mêla beaucoup des préparatifs du bal, et qu'on y dansa même un *virelai* dont il était l'auteur, et qui fut très-applaudi. En rappelant ces succès et ces plaisirs de cour, Froissard n'oublie pas les florins d'or et les ducats que lui donnèrent gracieusement le comte de Savoie et le roi de Chypre.

Froissard avait bien envie de retourner en Angleterre et d'y retrouver la protection de cette bonne reine Philippe ; mais il apprit sa mort. Désolé, il revint à son pays et on lui donna la cure de Lestines, dans le diocèse de Cambrai. Il la garda peu de temps, et reprit la vie plus agréable des cours. Il alla près de Wenceslas, duc de Brabant, prince généreux et qui faisait des vers. Froissard lui servit de secrétaire et de poëte ; il retouchait les vers du duc, et y mêlait les siens. Il réunit le tout dans un roman de *Méliador,* ou du *Chevalier au soleil d'or*. Wenceslas mourut : Froissard chercha une autre cour et un autre maître. Il passa au service du comte de Blois, qui le fit clerc de sa chapelle, et il composa pour sa cour des pastourelles et des épithalames. De là, il eut envie d'aller voir la cour de Gaston Phœbus, comte de Foix. Il se mit en route sur un bon cheval, avec une lettre du comte de Blois, et menant en laisse quatre lévriers. En cet équipage, il arrive à la cour de Béarn et y reçoit le plus gracieux accueil. Il assistait tous les soirs au souper du comte :

Là, toutes les nuis je lisoie
Devant lui, et le solaçoie
D'un livre de Mélyador,
Le chevalier au soleil d'or,
Lequel il ooit volentiers;
Et me dist : « C'est un beaus mestiers,
Beaus maistres, de faire tels choses. »
Dedens ce romanc sont encloses

Toutes les chançons que jadis
Féit le bon duc de Braibant,
Dont l'âme soit en paradys!

Le comte de Foix aimait les vers; il passait pour le prince le plus vaillant, le plus aimable et le plus généreux de son temps. On vantait sa courtoisie et sa magnificence. Enfin, on ne pouvait lui reprocher qu'une seule action : il avait tué son fils. Il n'y a pas, Messieurs, dans ce langage une surprise préméditée, mais une expression des mœurs du temps. Il est vrai, ce crime épouvantable, qui ajoute tant à l'infamie de Philippe II, et qui souille toute la renommée de Pierre le Grand, le comte de Foix l'avait commis; et telle était encore la barbarie des mœurs au XVI[e] siècle, que l'horreur naturellement attachée à un tel forfait disparaissait presque dans les qualités chevaleresques du prince, et que Froissard vous raconte cela sans indignation, sans effroi. Froissard avait été trois mois de l'*hostel* du comte; il avait admiré sa bonne mine, son humeur libérale, sa sagesse, sa piété même; du reste, nul souci.

En quittant cet *excellent prince*, Froissard partit à la suite de la comtesse de Boulogne, qui allait épouser le duc de Berri. Il fut encore là de toutes les fêtes, et fit une pastourelle pour le lendemain des noces.

Il obtint, vers ce temps, le *canonicat de Chimay*; puis il se remit à voyager plus que jamais, pour la composition de son histoire. Il allait de la Hollande en Picardie,

de Paris à Valenciennes, se trouvait aux conférences de Lollinghen, à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, à l'entrevue du pape et de Charles VI dans Avignon, au serment de Gaston de Foix dans Toulouse, regardant, écoutant, questionnant.

Il lui restait quelque chose à dire sur les guerres d'Espagne, et il lui manquait pour cela le témoignage des Portugais. On l'avait assuré que plusieurs chevaliers de cette nation se trouvaient à Bruges. Il part pour Bruges; il apprend là qu'un autre chevalier portugais, vaillant et sage, était en Zélande; et le voilà qui se met en route, pour aller en Zélande savoir des nouvelles du Portugal. Il y trouve son homme, *gracieux et accointable*, et le tient six jours de suite, lui faisant raconter des histoires et anecdotes, qu'il couche par écrit. Après avoir épuisé la mémoire de ce chevalier, il part pour une autre recherche. Il vieillissait; et son ardeur de savoir et de courir n'en était que plus vive. Il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre. Il a conté lui-même sa réception à la cour, et comment il présenta au roi Richard II son roman de *Méliador* :

Si le vit en sa chambre, dit-il, car tout pourveu je l'avoie, et luy mis sur son lict; et lors l'ouvrit et regarda dedans, et luy plut très-grandement; et plaire bien luy devoit; car il estoit enluminé, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux à dix cloux d'argent dorez d'or, et rose d'or au milieu, à deux gros fermaux dorez, et richement ouvrez, au milieu rosiers d'or, Adonc demanda le roy de quoy il traitoit, et je luy dy : D'amour.

De ceste response fut tout resjouy; et regarda dedans le livre en plusieurs lieux, et y lisit, car moult bien parloit et lisoit françois; et puis le fit prendre par un sien chevalier qui se nommoit messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, dont il me fit bonne chère.

N'est-il pas édifiant, Messieurs, d'entendre un poëte dire que son livre a dû plaire, à cause de la reliure, et parce qu'il était enluminé et *historié?* C'est une joie d'auteur bien modeste. Mais à cette époque la beauté du manuscrit avait grande part dans le mérite de l'ouvrage.

C'est au petit lever du roi d'Angleterre que ce livre avait été présenté, et tout le monde entourait Froissard. Un écuyer du roi, imaginant alors que ce poëte était de plus un historien, s'approche et lui dit : « Messire Jehan, n'avez-vous pas trouvé quelqu'un qui vous ait parlé du voyage que le roi a fait en Irlande? — Nenni, » répond Froissard. Et voilà ce personnage qui lui raconte tout ce qui s'est fait en Irlande; et Froissard le met dans sa chronique.

Ainsi figurez-vous ce poëte de cour, et ce chroniqueur ambulant, toujours en quête d'événements, qu'il recueille tantôt par hasard, tantôt avec beaucoup de peine. Je ne sais s'il portait avec lui des livres, ni où ni comment il travaillait; mais, à force de voyager, d'allées et de venues, cette grande chronique se trouva faite, au milieu de la vie la plus remuante qui fut jamais. Seulement vous me demanderez ce que devenait, pendant ce temps, son canonicat de Chimay. Ce canonicat, il n'y allait ja-

mais, excepté dans les deux ou trois dernières années de sa vie, quand il ne fut plus homme des fêtes et de plaisirs. Ce fut sans doute dans cette retraite qu'il écrivit la dernière copie de ses chroniques, on ne sait pas vers quelle année.

On a soupçonné Froissard d'avoir fait des variantes dans ses récits. On a dit que, changeant de maîtres, allant d'une cour à l'autre, il altérait parfois les manuscrits de son histoire, selon les lieux et les temps. Aucuns ont prétendu que, lorsqu'il passait le détroit et visitait la cour de Richard, la chronique avait quelques pages de plus, où les Anglais étaient toujours vainqueurs et fort aimés dans les provinces conquises; puis, de retour en France, il abrégeait, changeait, ajoutait, dit-on. Le reproche nous paraît peu fondé. Froissard travailla partout à son histoire; mais ce qu'il lisait à la cour des princes, c'était surtout romans et vers d'amour. Quoi qu'il en soit, la chronique de Froissard, dans l'état où elle nous a été rendue par un habile éditeur, offre une assez grande impartialité. Il y a sans doute peu d'indignation pour les pillages et les cruautés des Anglais; mais ce n'est point par une traîtresse complaisance pour le plus fort, ce n'est point par une lâche désertion du vaincu : c'est qu'un certain sens moral, une certaine chaleur d'humanité, manquait à l'historien comme à ses personnages. Les faits hideux de vengeance, de perfidie qui nous révoltent, excitaient alors assez peu d'étonnement: et l'historien serait infidèle à son temps s'il avait marqué pour son

compte plus d'émotion et de colère. Il aime les Anglais, cela est vrai; mais il aime aussi la bravoure des Français. Il est pour le Prince Noir. Il est aussi pour Bertrand du Guesclin ; et quand du Guesclin, avec ses compagnies franches et ses habitudes d'homme de guerre, fait de mauvaises actions, ce qui lui arrive parfois, quand ce rude chevalier laisse assassiner don Pèdre dans sa tente, Froissard jette le manteau là-dessus; cela ne l'indigne pas; il est tout aussi indulgent pour du Guesclin qu'il peut l'être même pour un roi d'Angleterre.

Nous avons indiqué, bien ou mal, comment l'homme a vécu, et comment il a fait son livre; comment ses distractions furent son travail, son étude; comment c'est sur les grands chemins et dans les cours, dans les fêtes, qu'il a recueilli les documents de son ouvrage.

Maintenant, ce livre, que nous paraît-il? une histoire presque universelle des états de l'Europe, depuis l'année 1322 jusqu'à la fin du XIVe siècle. Je dis presque universelle; car, dans la pensée de l'auteur, ce qui prédomine c'est l'Angleterre et la France : l'Angleterre, avec ses victoires, son invasion; la France, avec la défaite de son roi Jean, les victoires et la sagesse de Charles V, les malheurs et l'égarement de Charles VI. Autour de ce centre de récit, premier objet de l'historien, venaient se réunir des histoires tout entières, amenées là comme par épisode. Du Guesclin et le Prince Noir, après s'être heurtés en France, se rencontrent en Espagne. Froissard suit ses héros. L'Espagne le fait penser au Portugal. Ainsi, nulle

distribution savante et systématique, la préoccupation de l'historien devenant la règle de son récit. Quelquefois d'heureux contrastes, d'adroites transitions, l'historien mis en scène, ses aventures mêlées aux faits de l'histoire. Par exemple, dans ce voyage qu'il fit pour conduire quatre lévriers à Gaston de Foix, il rencontra sur la route un chevalier, nommé messire d'Espaing du Lyon, homme habile dans les négociations et dans les guerres. Il l'accoste, et, tout en chevauchant de concert, il l'interroge. Il rencontre une ville fortifiée, un château fort : il questionne le chevalier, qui raconte à Froissard que cette ville a été emportée d'assaut, que ce château fort a été pris par ruse; enfin, tout ce qui s'est passé. Froissard met cela dans son récit, avec tout le dialogue. Quand on lit Hérodote, on aime qu'il vous parle de son voyage en Égypte, de ses questions aux prêtres des dieux et de leurs réponses. Froissard, qui n'avait pas lu Hérodote, fait comme lui; il intercale dans ses *chroniques* son voyage de Blois à Orthez, et tous les récits que lui fait le chevalier :

En chevauchant, le gentilhomme et beau chevalier, dès qu'il avoit dit au matin les oraisons, devisoit tout le jour avec moi; demandant nouvelle, et aussi quand je lui en demandois, il m'en répondoit....

Après disner, le chevalier me dit : « Chevauchons ensemble tout souef, nous n'avons que deux lieues de ce pays, qui valent bien trois de France, jusques à notre gîte. Je répondis : « Je le vueil. »

Et ailleurs :

Messire Espaing du Lion me dit : « Messire Jean, allons voir la ville. — Sire, dis-je, je le vueil. » Nous passâmes au long de la ville et vînmes à une porte qui sied devers Palamininch, et passâmes, et outre, vînmes sur les fossés. Le chevalier me montra un pan de mur de la ville, et me dit : « Véez-vous ce mur illec? — Oïl, sire, dis-je; pourquoi le dites-vous? — Je le dis pour tant, dit le chevalier, vous véez bien que il est plus neuf que les autres. — C'est vérité, répondis-je. — Or, dit-il, je vous le conterai, par quelle incidence ce fut, et quelle chose, il y a environ dix ans, il en advint. Autrefois vous avez bien ouï parler, etc.... »

Cette forme est employée tout un demi-volume ; et bien qu'elle soit accidentelle, l'art n'aurait pas mieux imaginé. C'est un passage de la narration générale à une foule de petits détails, qu'il eût été difficile de semer dans cette narration. Les pauvres historiens modernes sont accablés sous le nombre des faits et des circonstances ; ils sont obligés de les exposer dans un récit bien long, ou de les résumer en réflexions abstraites. Froissard ne suspend jamais le récit ; mais il change le narrateur : tantôt c'est lui, tantôt un personnage. Il se réserve les grands événements, les batailles, les fêtes ; il les raconte comme s'il en avait été spectateur. Puis cette foule de menus faits et d'anecdotes qui gêneraient sa marche, il en charge parfois un interlocuteur ; et la vivacité de l'entretien ajoute une nuance au récit et pique l'attention du lec-

teur. Conter est tout le génie de Froissard ; mais il conte admirablement.

Nous avons noté dans Villani les recherches instructives, la précision des détails, le soin de la vérité, non-seulement dans la peinture, mais dans l'explication des événements. Rien de tel dans Froissard ; il ne s'inquiète pas des causes et des moyens. Son livre en ressemble d'autant plus aux romans de chevalerie, où l'on ne dit jamais les détails prosaïques de la vie. Vous ne trouverez rien d'exact, dans Froissard, sur les impôts, le commerce, les provisions de guerre ; mais il décrit parfaitement les drapeaux, les devises, les champs de bataille et les cours, tout ce qui frappait l'imagination et les yeux. Il ne donne pas la statistique du camp, mais il donne le tableau des tournois. Quant à la peinture des hommes, elle est admirable. Édouard III, le Prince Noir, le roi Jean, Charles V, le connétable de Clisson, Bertrand du Guesclin, Gaston, toutes ces physionomies sont là : vous entendez les discours de ces hommes, soit que l'historien les répète littéralement, ou qu'il les invente, dans un parfait rapport avec leurs caractères et avec leur temps, qui est le sien. Le dirai-je? à cet égard, il me paraît avoir un avantage sur les anciens. Dans les discours qui parsèment leur histoire, vous reconnaissez l'écrivain plus que le personnage. L'élégance de Tite-Live, la précision ornée et brillante de Tacite ont empreint d'un caractère à peu près semblable tous les discours qu'ils rapportent ; mais les paroles que Froissard met dans la bouche de Charles V,

au lit de mort, ont dû être prononcées; l'auteur n'y est pour rien. S'agit-il de personnages inférieurs, de bourgeois, pour lesquels Froissard n'a pas grand goût, l'historien conserve leur langage avec une parfaite simplicité, malgré sa préférence pour les tournois et le beau monde de la chevalerie.

Dans le dernier siècle, on a voulu mettre en scène le dévouement des six bourgeois de Calais. On a fait une tragédie qui est la chose du monde la plus fausse, bien qu'elle ait eu grand succès. Tous ces bourgeois sont plus que des chevaliers; ils paraissent uniformément guindés à un ton d'héroïsme. Lisez Froissard; tous les personnages y sont vrais. Le gouverneur de Calais aura son courage et sa fierté à lui; c'est un homme d'un autre ordre que les bourgeois; il parlera autrement. Les bourgeois, qui ne sont pas des citoyens d'Athènes ou de Rome, n'auront pas cette rage de mourir que leur a donnée Dubelloy : et c'est là le sublime de leur action, avec un cœur d'homme, un cœur de bourgeois, si vous voulez, avec peu d'envie d'être tués, ils se sont offerts pour leur pays. Ils craignent d'être pendus; et, malgré la peine que cela leur fait, ils vont chercher le roi, qui est bien capable de les faire pendre sur place. Quand ils arrivent devant le roi d'Angleterre, qui est fort irrité et veut qu'ils meurent, rien ne les défend, que la pitié de la reine; elle est là enceinte, et la vue de ces six hommes, *la hart au col,* lui fait mal; elle pleure, et demande si bien leur grâce, que le roi l'accorde, tout en grondant.

Il y a un fait que Froissard n'a pas dit : cette bonne reine d'Angleterre, tout en larmes à la vue de ces six hommes qu'on va pendre, quand le roi très-clément leur a pardonné et a seulement pris tous leurs biens, elle accepte une part de la confiscation, et garde à son profit la maison d'un de ces malheureux qu'elle a fait renvoyer la vie sauve.

Toujours ce même défaut de délicatesse morale dans le moyen âge. J'imagine que Froissard a négligé ce fait, parce qu'il n'a pas été blessé du contraste. On mettait les vaincus à rançon; ils n'étaient pas pendus; c'était bien assez pour eux : du reste, leurs maisons étaient bonnes à prendre.

Mais écoutons le récit de Froissard, admirable, à cette nuance près :

. . . . Lors messire Jean de Vienne vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens à la halle. Au son de la cloche, vinrent hommes et femmes; car moult désiroient à ouïr nouvelles. Quand il furent tous venus et assemblez en la halle, hommes et femmes, messire Jean de Vienne leur démontra moult doucement les paroles toutes telles que ci-devant sont récitées, et leur dit que aultrement ne pouvoient estre, et eussent sur ce avis et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et pleurer, et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler, et mesmement messire Jean de Vienne larmoyoit moult tendrement.

Une espace aprez se leva en pied le plus riche bourgeois de la

ville, qu'on appeloit sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainssi : « Seigneur, grand pitié et grand meschief seroit de laisser mourir un tel peuple que ici a, par famine ou aultrement, quand on y peut trouver aucun moyen.... J'ai si grand espérance d'avoir grâce et pardon envers Notre-Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier, et me mettrois volentiers en ma chemise, à nud chef, et la hart au col, en la mercy du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit ceste parolle, chacun l'alla adorer de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses piés, pleurans tendrement; et estoit grand pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très honneste bourgeois et de grand affaire, et qui avoit deux belles damoiselles à filles, se leva et dit tout ainssi qu'il feroit compaignie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre; et appelloit-on icelui sir Jean d'Air.

Aprez, se leva le tiers, qui s'appelloit sire Jacques de Vissant, qui estoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compaignie.

Ainsi fit sire Pierre de Vissant, son frère; et puis le cinquième, et puis le sixième, et se dévestirent là ces six bourgeois tous nus en leurs braies et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent hart en leur col, ainsi que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du chastel, chacun en tenoit une poignée....

Si s'en allèrent les six bourgeois en cest estat que je vous dis, avec messire Gautier de Manny, qui les amena tout bellement devers le palais du roy....

Le roy estoit à cette heure en sa chambre, à grand compaignie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux

de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordoné; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hostel; et tous ces seigneurs aprez lui, et encore grand foison qui y survinrent pour veoir ceux de Calais, ni comment ils finiroient, et mesmement la royne d'Angleterre, qui moult estoit enceinte, suivit le roy son seigneur. Si vint messire Gautier de Manny, et les bourgeois près lui qui le suivoient.... Le roy se tint tout coy, et les regarda moult cruellement; car moult haïssoit les habitans de Calais. Ces six bourgeois se mirent tantost à genoux par devant le roy, et dirent ainssi, en joignant leurs mains, « Gentil sire et gentil roy, véez-nous cy six qui avons esté d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du chastel.... Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse.... » Le roy les regarda très-ireusement : et, quand il parla, il commanda que on leur coupast tantost les testes.

Tous les barons et les chevaliers qui là estoient en pleurant prioient si acertes que faire pouvoient au roy qu'il en voulust avoir pitié et mercy; mais il n'y vouloit entendre. Grinça le roy les dents, et dit : « Qu'on fasse venir le coupeteste. »

Adonc fit la noble royne d'Angleterre grand humilité, qui estoit durement enceinte, et pleuroit si tendrement de pitié que elle ne se pouvoit soustenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, et dit ainssi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé; or, vous pris-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roy attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme, qui pleuroit à genoux moult tendrement; si lui amollit le cœur; car envis l'eust courroucée, au point où elle estoit; si dit : « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne le vous ose escondire; et combien que je le fasse avec peine, tenez, je les vous donne; si en faites vostre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grand mercy! » Lors se leva la royne, et fit lever les six bourgeois et leur oster les cordes d'entour leur col, et les emmena avec li en sa chambre, et les fit revestir et donner à disner tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost à sauveté.

Les peintures de la vie féodale tracées par Froissard présentent tous les contrastes de rudesse et de courtoisie chevaleresque, de barbarie et d'humanité. Une infinie variété naît de sa naïve exactitude. Son âme vive et mobile, enjouée plutôt que forte, est un miroir fidèle où se réflète tout le moyen âge. Vous a-t-il raconté quelque grand événement, a-t-il peint cet héroïsme des bourgeois de Calais, dont il ne paraît pas fort attendri pour son compte, mais qu'il a rendu si touchant par l'émotion des spectateurs, il vous dira d'aussi bonne foi un conte de fées. Oui, un conte de fées; le mot n'est pas exagéré. Pendant son séjour à Orthez, Froissard était étonné de voir à quel point le comte de Foix était promptement instruit de tout ce qui se passait en pays étranger. Il s'enquiert auprès d'un écuyer du comte, qui se prend à rire, et lui dit : « Voirement faut qu'il le sache par voie

de nécromancie. » A ce mot, l'historien ouvre les deux oreilles, et presse l'écuyer de s'expliquer, promettant bien de n'en dire mot, tant qu'il sera en ce pays. L'écuyer le tirant à part, dans un angle de la chapelle du châtel d'Orthez, commence son conte, dont Froissard n'a rien perdu. « Il y avait en ce pays un sire de Corasse, qui savait à point nommé tout ce qui se faisait en Angleterre, en Allemagne, en Hongrie, et le rapportait à notre bon seigneur Gaston de Foix. — Comment cela? — Il avait à ses ordres un esprit malin qui venait lui tout conter; cet esprit s'appelait Orton. » (Quand on sait le nom d'un génie, on est bien sûr de son existence.)

« Mais d'où venait ce génie? — Le sire de Corasse disputait quelques dîmes de son église à un clerc de Catalogne. Il fut condamné par le pape à Avignon. Le clerc vint avec la sentence pour se mettre en possession; mais le chevalier n'en tint compte, et renvoya le clerc avec menaces. Quelque temps après, une nuit qu'il dormait, il est réveillé par un bruit affreux dans son château; et le lendemain ses gens lui dirent que toute sa vaisselle était brisée. Même noise, même désordre la nuit d'après dans la chambre du chevalier. Il ne peut se tenir de crier : « Qu'est-ce? » et le tapageur invisible lui répond : « C'est le clerc de Catalogne qui m'envoie : tu lui fais grand tort, car tu lui ôtes les droits de son héritage; et je ne te lairray en paix que tu lui aies fait bon compte. — Ah! lui dit le sire de Corasse, le service d'un clerc ne vaut rien, laisse-le en paix et me sers. » Le malin esprit,

en effet, change de condition, et se donne au chevalier, qu'il venait visiter toutes les nuits, lui apportant nouvelles de tous les lieux du monde. Le sire de Corasse tenait au courant Gaston, qui approuvait fort l'emploi d'un émissaire aussi prompt, et surtout aussi peu dispendieux. Malheureusement, par le conseil de Gaston, le sire de Corasse voulut connaître la figure de son messager. (Nouvel incident conté longuement.) Orton se déguise en deux fétus de paille, puis apparaît sous la forme d'une truie maigre. Le sire de Corasse lâche sur elle ses chiens. Le malin esprit, indigné d'un tel procédé, ne revint plus faire de rapport au sire de Corasse, qui mourut l'année suivante. » Voilà ce que s'est laissé conter et ce que redit sérieusement le bon Froissard. Villani aurait su que Gaston de Foix entretenait des espions dans les cours d'Europe, et l'argent que cela lui coûtait. Froissard, endoctriné par le récit de l'écuyer, soupçonne seulement que le comte Gaston, depuis la mort du sire de Corasse, s'est procuré quelque autre messager diabolique.

Heureusement, de ces contes à dormir debout, Froissard passe à des récits de la plus expressive vérité.

J'ai cité la mort de Charles V; il y a beaucoup d'autres tableaux non moins grands. Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable. Vous vous souvenez de l'entrevue de Paul Émile et de Persée dans Tite Live. Paul Émile n'y paraît qu'un vainqueur dur et dédaigneux, auquel l'historien a prêté

quelques lieux communs de morale philosophique. Froissard est bien supérieur en étant plus simple.

Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe, son fils, à monseigneur Jacques de Bourbon, et à la plus grande partie des comtes et des barons de France qui prisonniers estoient. Et assist le prince le roy de France et son fils monseigneur Philippe, monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, etc., à une table moult haulte et bien couverte; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et servoit toujours le prince au devant de la table du roy, et par toutes les autres tables, si humblement comme il pouvoit. Ni oncques ne se voulut seoir à la table du roy, pour prière que le roy lui sçût faire; ainssi disoit toujours qu'il n'estoit mie encores si suffisant qu'il apparteinst de lui seoir à la table d'un si hault prince et de si vaillant homme que le corps de lui estoit, et que montré avoit la journée.

C'est que le prince de Galles, bien que vainqueur du roi Jean, se souvenait qu'il était son vassal. Ainsi, du milieu de cette féodalité si cruelle, si barbare, sortait une urbanité nouvelle. Le souvenir d'un certain devoir faisait que le vassal victorieux dans une bataille servait à table humblement son seigneur vaincu et prisonnier.

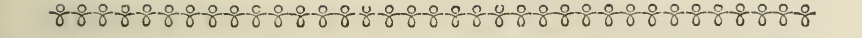
Et toujours s'agenouilloit par devant le roy, et disoit bien: « Cher sire, ne veuillez mie faire simple chère, pour tant si Dieu n'a voulu consentir huy votre vouloir; car certainement

monseigneur mon père vous fera tout l'honneur et amitié qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement que vous demeurerez bons amis ensemble à toujours. Et m'est avis que vous avez grand raison de vous réjouir, combien que la besoigne ne soit tournée à votre gré; car vous avez aujourd'hui conquis le hault nom de prouesse, et avez passé tous les mieux fesans de votre costé. Je ne le dis mie, cher sire, sachez, pour vous railler; car tous ceux de notre partie et qui ont vu les uns et les autres, se sont par pleine science à ce accordés, et vous en donnent le prix et le chappelet, si vous le voulez porter. »

A ce point commença chascun à murmurer, et disoient entre eux, François et Anglois, que noblement et à point le prince avoit parlé. Si le prisoient durement, et disoient communément que en lui avoient et auroient encore gentil seigneur, s'il pouvoit longuement durer et vivre, et en telle fortune persévérer.

Dans certains récits de bataille, dans le récit de la bataille de Crécy, Froissard est véritablement homérique. On ne saurait décrire avec plus de force le choc de ces deux masses d'hommes d'armes qui se heurtent. Arrivez-vous dans le château de Gaston de Foix, il est impossible de peindre avec plus de grâce la vie oiseuse, les délices, les fêtes de cette cour. Passez-vous en Espagne, la tyrannie de Pierre le Cruel, la hardiesse de Henri de Transtamare, le génie du Prince Noir, sont devant vous. Rentrez-vous en France, la sagesse de Charles V, son activité, son administration habile et réparatrice, sont décrites avec un soin et un sérieux que fait ressortir l'enjouement habituel de Froissard. Grands événements,

anecdotes familières, nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion; et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables, quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné.



DIX-HUITIÈME LEÇON.

Étude nécessairement simultanée de l'Angleterre et de la France au moyen âge. — Faible influence de la civilisation romaine sur l'Angleterre. — Race teutonique incessamment renouvelée. — Efforts de Guillaume le Conquérant pour faire prévaloir l'idiome français en Angleterre. — Résistance de la langue nationale. — Monument de cette langue au XIIe siècle. — Poésies des ménestrels. — Chants populaires. — Robin Hood. — Imitation de nos romans et de nos fabliaux. — Imitation de l'Italie. — Chaucer, de lui et de ses ouvrages.

MESSIEURS,

La France est trop mêlée à l'Angleterre dans le XIVe siècle, pour que nous puissions bien connaître la littérature de l'un de ces pays sans étudier celle de l'autre. Avant d'aller plus loin en France, nous sommes pressés de voir quels germes la conquête de Guillaume, c'est-à-dire l'invasion guerrière et politique du génie français, avait laissés en Angleterre, et quelle influence à son tour l'Angleterre, par ses victoires, exerça sur notre patrie.

Cette réciprocité d'invasions entre la France et l'An-

gleterre, ce contact perpétuel d'alliances ou d'hostilités pendant plusieurs siècles, est un des grands spectacles du moyen âge. De là vint qu'une nation du Nord, une race teutonique reçut de bonne heure une forte empreinte de la civilisation *romane*; de là cette singularité qui nous montre les inventions et les formes des troubadours et des trouvères dans l'idiome tout germanique de la vieille Angleterre. Ainsi se touchent et se réunissent les diverses parties du vaste sujet que nous avons essayé de parcourir.

En effet, Messieurs, vit-on jamais deux pays, se détestant davantage, plus intimement unis? La langue, les lois, les usages, les familles françaises occupent le sol anglais avec Guillaume; la nation anglo-normande possède à son tour une partie de la France, et voit son roi couronné dans Paris.

Durant ce long intervalle et cette lutte opiniâtre qui change de terrain, les langues indigènes des deux pays se sont mêlées; le français a d'abord prévalu comme langue du vainqueur et comme langue savante; puis le vieil idiome anglais a refleuri sur sa souche teutonique, d'abord tout ébranlée par le glaive des Angevins et des Poitevins qui suivaient Guillaume.

Mais avant de suivre les époques de cette révolution, il faut chercher quel était l'ancien dépôt de civilisation romaine laissé dans la Grande-Bretagne. Les Romains n'avaient jamais conquis et possédé ce pays au même point que les contrées méridionales de l'Europe. Ils y

avaient rencontré, dans les provinces du Nord, une invincible résistance, et partout une soumission incertaine et agitée. Ils n'avaient pu y faire dominer leurs mœurs; les Bretons rejetèrent longtemps l'idiome latin : *linguam romanam abnuebant;* et, bien que les nobles du pays eussent fini par l'apprendre, il n'y devint pas d'un usage fréquent et populaire. Aussi, à l'époque de l'affranchissement du monde par les barbares, lorsque le joug romain fut levé, nul peuple ne redressa la tête plus promptement que les Bretons. Il faut entendre là-dessus leurs vieilles chroniques.

Les Césariens, disent-elles (car les Romains ne furent jamais pour les Bretons qu'un poste de soldats étrangers), ayant opprimé l'île pendant quatre cents ans, et extorqué par an trois mille livres d'argent, repartirent pour la terre de Rome, afin de repousser l'invasion de la horde noire. Ils ne laissèrent, à leur départ, que des femmes et de petits enfants, qui tous devinrent Cambriens.

Ainsi la vieille race barbare et indigène reparaît en un moment sur le sol breton. Cet événement est accompli dès le ve siècle; et on pourrait supposer que toute trace de la langue et de la civilisation romaine disparut en même temps de la Grande-Bretagne. Mais depuis la première entrée des légions, une autre cause avait agi; si elle ne servit pas là comme ailleurs à compléter et à doubler, pour ainsi dire, la prise de possession des Romains, elle devait en maintenir du moins quelques restes.

Avec les proconsuls, les généraux, les soldats, les percepteurs d'impôts, étaient venus, dès le second siècle, les prêtres d'une religion nouvelle. Sous le César Constance, qui commandait l'armée romaine en Bretagne, ils eurent beaucoup de puissance; et la foi, secrètement protégée, fit de grands progrès. Cependant, leur action n'étant pas aidée par une entière soumission du pays aux usages de Rome, elle fut moins complète que dans les Gaules. Les églises chrétiennes qui se conservèrent dans la Grande-Bretagne firent des schismes à leur manière, et furent de bonne heure séparées de l'Église de Rome.

Vous le savez, le christianisme, presque à sa naissance, avait vu les hérésies se multiplier en Orient, parce que la culture des lettres, les prétentions orgueilleuses de l'esprit et le talent sophistique y faisaient naître les disputes. L'Occident, au contraire, moins savant, avait été moins divisé. La foi était aidée par l'ignorance des peuples et la difficulté qu'ils avaient à imaginer eux-mêmes une erreur. Ce que le savoir et la métaphysique faisaient en Grèce, l'indépendance d'esprit, la haine du joug et de l'idiome romains, l'attachement aux usages nationaux, le firent en Angleterre.

Ainsi, dès la première conquête, médiocre influence de l'esprit romain sur celui de la Grande-Bretagne, action du christianisme, tardive, inégale, indépendante de l'Église romaine : voilà ce qui doit expliquer comment ce pays, voisin de la Gaule, subjugué comme elle par les Romains, et depuis conquis par elle, a gardé

dans sa langue une nationalité si distincte et si fortement marquée.

Cette nationalité ne cessa de se fortifier par les invasions et les mélanges de peuples qui survinrent après l'éloignement des Romains. C'étaient comme autant de couches homogènes, malgré quelques variétés apparentes, qui s'amoncelaient sur le même sol. Ainsi les invasions saxonnes se mêlèrent à la race cambrienne, sans l'altérer; ainsi les Danois, qui succédèrent aux Saxons, n'étaient qu'une autre famille de la même race du Nord; ainsi les Normands, qui vinrent après les Saxons et les Danois, n'étaient eux-mêmes que des Danois adoucis par le ciel de France et recrutés par des Français. A ces révolutions se rattachent trois époques du langage parlé dans la Grande-Bretagne. Dans la première, qui dure trois cent trente ans, depuis l'invasion saxonne, ce langage est appelé *british-saxo*. Les Danois parurent ensuite : c'était une variante de la première conquête. Là commence la deuxième époque de la langue, le *danish-sho*, dans lequel furent écrits les ouvrages du roi Alfred. Puis vinrent les Normands transformés en Français, comme des voleurs qui auraient pris les habits de ceux qu'ils avaient tués. A leur suite ils amenaient des hommes de toutes les provinces de France, et se confondaient avec eux par la langue et les usages. De là date une troisième époque dans la langue de la Grande-Bretagne, le *normand-saxo*, principe de la langue actuelle.

Vous le voyez, l'Angleterre fut sans cesse ramenée à

son origine par les causes mêmes qui altèrent celle des autres peuples, par les invasions étrangères. Ces invasions lui amenaient autant de nuances de sa propre nature. Elle se retrouvait toujours, en s'alliant, même par force, à des parents un peu éloignés.

Voilà comment ce fond de nationalité anglaise, sans cesse surchargé par des éléments qui dans leur hostilité même avaient quelque chose de sympathique avec lui, a survécu à tout, et, à travers quelques influences véritablement étrangères, s'est maintenu toujours. Voilà, pour nous réduire à la question littéraire, comment la langue anglaise est encore aujourd'hui une langue tout à fait teutonique, malgré ce que la conquête devait y laisser de formes françaises.

Pendant les luttes des Saxons contre les Danois, l'Angleterre avait eu un grand homme; et soudain s'était opéré le mouvement que produira toujours un grand homme dans un siècle barbare. Plus savant que Charlemagne, Alfred avait lui-même cultivé les lettres, et traduit en langue vulgaire Paul Orose et Boëce, les deux auteurs favoris du moyen âge. Mais ces hommes que la nature jette par hasard au milieu d'un siècle qui n'est pas fait pour eux, obtiennent beaucoup de gloire et n'exercent qu'une influence peu durable. Cependant au nom d'Alfred viennent se lier les noms d'Alcuin et du vénérable Bède. Les lettres latines furent cultivées avec soin dans les monastères anglais; et la théologie servit à ranimer le goût de l'étude. C'est une réponse à l'opinion

de ceux qui ont regardé le règne de la théologie dans le moyen âge comme une époque perdue pour l'intelligence humaine. La théologie a été la forme que prenait alors la pensée. De même que, dans un autre temps, toutes les idées se traduiront en idées politiques, et s'appliqueront aux grands problèmes de la société; ainsi, dans le moyen âge, les esprits se faisant une occupation à la fois plus subtile et plus désintéressée, toutes les idées, toutes les forces du raisonnement s'appliquaient à la vie future. Mais par cela même que cette occupation toute métaphysique avait quelque chose de vague et d'incertain, elle avait aussi quelque chose de grand, de hardi, de singulièrement favorable à l'élévation et à l'originalité de la pensée. Ne vous étonnez donc pas que sous cet amas théologique on trouve parfois une étonnante sagacité, un grand esprit stérilement consumé. Le théologien d'une époque eût été le philosophe d'une autre. Les théologiens anglo-normands du XII[e] siècle nous offriraient plus d'une marque de cette vérité. Mais ils ont écrit en langue latine; et c'est surtout dans la langue vulgaire que nous cherchons à constater les travaux et les progrès de l'intelligence; c'est là qu'elle nous paraît indigène et moderne.

La langue vulgaire anglaise, telle que la conquête la trouve et la modifie, voilà notre étude.

Guillaume est arrivé; il a gagné la grande bataille d'Hastings; tout tombe devant lui; il fait périr plusieurs des grands d'origine saxonne qui ont échappé au champ

de bataille ; il dépouille les couvents, les églises ; il chasse les évêques ; il fait dresser un grand livre noir où sont inscrits les gens suspects , c'est-à-dire les nobles, les riches; il les dépouille, et met à leur place des Normands, des Français , des gens de la conquête. Tout cela, Messieurs, a été supérieurement retracé par un habile écrivain ; et je ne veux pas essayer une contrefaçon de ses vives peintures. Mais ce qu'il n'a pas décrit, ou du moins ce que l'on peut décrire avec plus de détails, c'est la révolution du langage après cette invasion. C'est là, sans doute , le plus faible, le plus imperceptible des intérêts dans l'histoire de la conquête ; cependant ce point de vue peut offrir aussi quelque importance historique.

Voulez-vous savoir jusqu'à quel point l'esprit des conquérants a transformé la nation conquise? regardez à l'idiome du pays. Dans un mélange de plusieurs peuples il y a, vous le savez, un singulier rapport entre la prédominance des mots et celle des races. Le sang anglais a prévalu, puisque aujourd'hui la langue anglaise est seule restée maîtresse. La grammaire ici nous apprend l'histoire. D'abord le conquérant, un des plus impérieux dominateurs qui aient jamais pesé sur le monde, en même temps qu'il s'emparait des couvents, des châteaux, des terres, de l'argent, des femmes du peuple vaincu ; en même temps qu'il s'ingérait dans tout, réglait tout, forçait ses nouveaux sujets d'éteindre leurs feux à six heures du soir, voulut aussi les dépouiller de leurs souvenirs et leur prendre leur idiome natal.

On vit là cette naturelle résistance de l'homme aux influences excessives, illimitées, que la force veut exercer sur lui. Malgré tous les efforts du vainqueur pour décréditer la langue anglaise, elle prévalut. Un évêque savant et pieux était chassé de son siége parce qu'il ne parlait point français. Des témoins déposaient-ils en anglais devant les tribunaux, c'était merveille si on les écoutait. Il ne s'agissait pas là d'interprètes jurés ; on mentait quand on ne parlait pas français. Aussi tous ceux qui voulaient avoir quelque faveur ou même quelque repos, les ambitieux, les gens paisibles parlaient français comme ils pouvaient. Les couvents, ou du moins tous les emplois supérieurs des couvents étaient donnés à des Français qui avaient importé leur langue, et exigeaient qu'on la parlât autour d'eux. Tant que la main de fer de Guillaume fut là, on prononça fort mal le français en Angleterre ; on y mêla beaucoup d'incorrections ; mais on le parla. Cela se soutint encore sous ses premiers successeurs. La vanité même finit par s'accommoder de ce qui d'abord semblait un joug onéreux. Beaucoup d'Anglais indigènes croyaient à ce prix se confondre avec la race des conquérants. « Les hommes de province, dit un chroniqueur, oublient leurs dialectes de Cornouailles, de Galles et de Devonshire, et s'étudient à parler français pour paraître nobles. » Le chef-lieu de ce français qu'on parlait en Angleterre, était Rouen. C'étaient de là que venaient incessamment à la cour de Londres des trouvères qui entretenaient le goût de la langue et de la poésie romane.

La conquête de la Normandie sous Philippe Auguste fut le premier coup porté à cette influence ; la communication des deux pays ne fut plus aussi fréquente ; le français d'Angleterre, séparé de sa souche continentale, fut moins jeune, moins vivant ; il eut bientôt quelque chose d'étrange et de suranné, dont en France on se moquait. Cependant la cour du roi d'Angleterre et la plupart des seigneurs maintenaient toujours l'usage exclusif du français, et, dans les écoles publiques, le français seul était enseigné et parlé. Voilà ce qui me paraît prouvé par un passage très-curieux d'un auteur anglais du XIV[e] siècle :

Les enfants à l'école, contre l'usage de toutes les autres nations, sont forcés d'abandonner leur propre langue, et de dire leurs leçons, et tout ce qui les occupe, en français : ainsi l'ont établi les Normands, depuis leur première venue en Angleterre. Des enfants de gentilshommes sont instruits à parler français, du jour où on les remue dans leur berceau, et où ils peuvent parler et jouer avec un hochet. Les gens du pays veulent ressembler aux gentilshommes, et se plaisent à parler français, pour être crus tels. Cette mode était fort usitée, depuis le premier temps ; elle commence à s'affaiblir un peu : car John de Cornouailles, un maître de grammaire, a changé la leçon dans son école, et l'étude du français en celle de l'anglais. Richard de Laincry et d'autres ont appris de lui cette manière d'enseigner ; de manière qu'aujourd'hui, l'an de N. S. 1385, et la neuvième année du roi Richard II, dans toutes les écoles d'Angleterre, les enfants abandonnent le français et apprennent l'anglais.

Ainsi, vous le voyez, c'est seulement trois siècles après la conquête que la loi tyrannique de Guillaume commence à fléchir, et que les enfants des Anglais peuvent apprendre à lire dans leur langue.

Il faut que l'instinct national soit bien fort pour que cette domination si longue d'un idiome étranger n'ait pas laissé dans la langue anglaise des traces plus nombreuses. Il est vrai, la langue nationale, chassée des écoles publiques, avait continué de lutter dans les familles contre l'idiome étranger des vainqueurs. Le maintien obstiné du langage et des mœurs faisait partie de la résistance du peuple. Nul doute que cette portion de l'Angleterre qui répugna si longtemps au pouvoir des Normands ne s'attachât à la vieille langue du pays, comme au symbole même de sa liberté et de sa défense. Il semble que ce puissant intérêt a dû produire quelques poésies, quelques chants populaires, où le vieil anglais, le *british-saxo,* se retrouverait d'autant plus pur, et préservé par une haine patriotique de la contagion de l'idiome normand. Toutefois il subsiste peu de ces monuments originaux, de ces protestations en langue nationale contre l'invasion étrangère; je n'en connais aucune qui date des premiers jours de la conquête. Les plus anciens essais de poésie anglaise qui nous aient été conservés offrent un tout autre caractère. En même temps que Guillaume le Conquérant employait la rigueur de ses édits pour proscrire l'idiome national, il faisait servir la langue anglaise même à sa politique. Voici comment.

Travaillait-il à dépouiller les riches monastères saxons, ou à les transférer à des hommes de race normande, il chargeait sans doute quelque ménestrel de faire en langue anglaise des vers moqueurs contre les moines, et préparait ainsi leur spoliation aux yeux du peuple. On est fort tenté d'admettre cette conjecture, lorsqu'en remuant les plus anciens débris de l'idiome anglais, on trouve, au lieu de chants populaires contre l'avarice et la tyrannie des vainqueurs, un conte satirique sur les moines, qui fut chanté dans un festin public, à la cour de Guillaume. Quoi qu'il en soit, la langue de ce conte est le *british-saxo*, légèrement modifié par la nouvelle conquête; on y reconnaît tous les types de l'anglais actuel, avec des variantes d'orthographe :

Au loin sur la mer, près l'Espagne occidentale, est une île de Cocagne : nulle terre sous le ciel n'abonde en autant de biens. Quoique le paradis soit joyeux et brillant, Cocagne est d'un plus bel aspect. Qu'y a-t-il dans le paradis, que verdures et fleurs? Malgré le plaisir qu'on y trouve, il n'y a pas de viande, mais seulement du fruit; il n'y a pas de salle à manger, mais beaucoup d'eau pour éteindre la soif.

Le poëte contait alors que dans cette île de Cocagne, symbole des couvents anglais, et supérieure au paradis, on trouvait de grands châteaux bâtis tout en pâtés de perdrix et en powdings, etc., etc. Voilà les plaisanteries satiriques d'un temps grossier; elles n'ont d'autre intérêt pour nous que d'avoir servi les progrès du conquérant.

Cet idiome anglais et cette poésie populaire, que les vainqueurs employaient contre les vaincus, devaient aussi donner aux vaincus plus d'une arme contre leurs maîtres. Si les Normands plaisantaient les riches abbés du pays pour les dépouiller, les Anglo-Saxons tâchaient de mettre leurs églises à couvert, en célébrant la gloire et les miracles des saints qu'elles avaient eus. De là, grand nombre de légendes versifiées au XII[e] siècle. Les saints de ces légendes étaient toujours de race saxonne, de bonne vieille race. L'imagination du pauvre peuple semblait les invoquer contre les Normands.

Aux faits merveilleux qui remplissent ces histoires il se mêle parfois de touchantes anecdotes. J'aime mieux les pieuses fictions des vaincus que les durs sarcasmes commandés par les vainqueurs. Il est, par exemple, une légende de Thomas Beckett, qui offre un début, sous la rudesse du vieux style anglo-normand, plein de charme et d'intérêt. Vous savez que Thomas Beckett, dont l'histoire a été de nos jours habilement restaurée par la vive imagination de M. Thierry, était un homme de race anglaise qui devint favori d'un roi normand, archevêque de Cantorbéry, lutta contre ceux qui l'avaient protégé, fut martyr de son courage, ou si l'on veut, de son ambition. La légende raconte la naissance de Thomas Beckett, et rapporte à ce sujet une anecdote gracieusement romanesque.

Le père de Thomas Beckett, Gilbert, anglais de race et homme assez obscur, était parti pour la croisade, dans

l'espérance d'acquérir quelque gloire sous la bannière normande. Il fut fait prisonnier, et retenu dans la maison d'un chef sarrasin. Il intéressa vivement la fille de son maître, et par le secours de cette jeune femme, qui d'abord sacrifia son amour à la liberté de celui qu'elle aimait, il s'échappa. Mais il laissait après lui de trop puissants souvenirs. La jeune fille, ennuyée de son absence, s'enfuit aussi pour le retrouver. Elle ne savait que deux mots d'anglais. *London* et *Gilbert,* le nom de son amant et le nom de la ville où il était né. Suivant la légende, elle s'embarque avec ce secours dans un port d'Asie, et répétant toujours *London* et *Gilbert,* elle arriva jusqu'à Londres. Perdue dans cette grande ville, et redisant ces deux mots, elle attire la foule autour d'elle. Les uns voulaient l'exorciser; d'autres cherchèrent Gilbert. Enfin, l'homme qui était appelé de si loin reconnut cette voix.

Les plus graves personnages de l'Église furent consultés sur cet événement, ce voyage extraordinaire, cette persévérance; ils déclarèrent tout d'une voix qu'il fallait baptiser la jeune fille et l'épouser. Et c'est de ce mariage que naquit le grand martyr Thomas Beckett. Voilà une histoire fort gracieuse, si elle n'est pas véridique. Il y a deux ballades populaires qui la racontent, et une vie des saints qui la consacre; ainsi n'en doutez pas.

Voilà quelques essais de l'imagination du peuple conquis. Longtemps les vainqueurs en firent peu d'estime. A la cour de Guillaume et de ses premiers successeurs,

on n'accueillait que la poésie française des trouvères, ou les chants méridionaux des troubadours.

Richard Cœur de Lion faisait, nous l'avons dit, des vers dans les deux dialectes *romans*. La pièce célèbre qui lui est attribuée se conserve sous les deux formes; et si Blondel, qui, suivant la chronique, découvrit par ses chants le roi prisonnier, était un trouvère, il est certain que Richard eut souvent à sa cour et dans son camp des troubadours, dont il était le protecteur et le rival, tandis qu'il paraissait, au contraire, négliger fort la langue et la poésie du peuple anglais. Cependant ce prince, qui dédaignait ses sujets, et qui, dans sa vie aventureuse, habita si peu l'Angleterre, fut l'homme dont les exploits remuèrent le plus fortement l'imagination des Normands et des Anglais. Il força deux peuples, divisés sur tant de choses, à s'accorder en un point, l'admiration pour le roi Richard.

Aussi c'est surtout à dater de son règne, et à l'occasion des souvenirs de sa vie, que se manifestent les premiers signes du talent poétique en langue anglaise. Au commencement du XII[e] siècle, lorsqu'on écrivait un roman de chevalerie en Angleterre, on l'écrivait en français, parce que ce n'était qu'un homme de race normande, ou un protégé des Normands à qui venait une telle idée. Depuis le roi Richard, je vois le goût de la chevalerie, l'imagination chevaleresque se répandre, s'étendre à toutes les classes du peuple, et les récits d'aventures, les romans, se multiplier dans la langue du

pays. Je vois alors un grand nombre de romans français traduits en anglais.

On avait en Angleterre ce roman d'Alexandre le Grand qui se retrouve dans tous les pays de l'Europe; on avait des romans d'Hector et d'Achille, de Jason et d'Hercule, de Charlemagne, de Roland, d'Olivier, des douze Pairs, des Chevaliers de la Table-Ronde, de l'enchanteur Merlin, de Lancelot du Lac, etc.; les uns, traditions défigurées de la poésie antique; d'autres imités de la France; d'autres nés du sol anglais. Parmi ces derniers, rien n'offre plus d'intérêt et de poésie que le roman historique de Richard Cœur-de-Lion. C'est un reflet des croisades et de l'Orient. On y voit quelle vive impression le ciel de Syrie avait faite sur les guerriers septentrionaux; c'était pour eux le pays des merveilles et de la magie. Le roman de Richard est presque contemporain du héros; et cependant, les faits y sont partout altérés, pour faire place à l'Orient. Richard, vous le savez, était né du second mariage d'Éléonore de Guienne. Nul fait plus connu et plus difficile à oublier que ce mariage qui avait valu de belles provinces aux Anglais, et coûté tant de maux à la France. Le poëte n'en tient compte. Il n'hésite pas à donner pour mère à Richard une princesse de Syrie, que le roi d'Angleterre a fait demander en mariage par ambassadeurs. On voit, au premier livre du roman, la fille du soudan remonter la Tamise, dans toute la pompe de son cortége oriental. Ce sont des fêtes merveilleuses, des trésors extraordi-

naires, des talismans, des miroirs magiques, toute la féerie des Mille et Une Nuits. Cette influence arabe, qui naissait en Espagne de la conquête, les Septentrionaux allaient la chercher eux-mêmes à sa source ; et elle se reproduit dans toute la littérature chrétienne qui suivit les croisades.

Parmi les poèmes chevaleresques, alors si multipliés chez les Anglais, il en est où l'on trouve un caractère de liberté qui appartient au génie particulier de cette nation. Le roi Alfred avait dit dans son testament que les Anglais doivent être aussi libres que la pensée. La trace de ce vœu d'un bon roi se retrouve dans les plus anciens monuments de la poésie anglaise, après la conquête. Les Anglais portèrent un esprit d'indépendance politique jusque dans leurs fictions chevaleresques. Ce peuple, qui semble avoir emprunté à l'esprit litigieux des Normands, ses vainqueurs, de nouvelles forces pour défendre ses droits, et qui fit servir la procédure à la liberté, montre ce caractère dès le XIII[e] siècle. Il est indocile, frondeur, peu ébloui de la pompe des cours, et très-empressé à relever les fautes des rois et les vices des évêques. Ses fictions les plus frivoles en apparence ont un but moral. Ses romans de chevalerie ont quelque chose de plus sérieux que les nôtres. L'écrivain ne se borne pas à entasser des aventures merveilleuses, il tâche d'en faire sortir quelque instruction utile et souvent hardie. Un de ces romans m'a frappé, sous ce rapport. On y raconte les infortunes d'un roi puni de

son orgueil par la plus étrange mystification. Le début seul suffira pour indiquer la forme de l'ouvrage.

En Sicile était un noble roi, beau, fort et vaillant jeune homme. Il avait, dans la grande Rome, un frère, pape de toute la chrétienté, et en Allemagne un autre frère, empereur, qui battait les Sarrasins. Ce roi était appelé le roi Robert. Personne ne le vit jamais avoir peur; on le nommait le *Victorieux*. En aucun pays, il n'y avait son pareil, roi ou duc, de loin ou de près; car il était la fleur de la chevalerie. Son frère était empereur; son autre frère vicaire de Dieu, pape de Rome, comme je l'ai dit auparavant: il se nommait le pape Urbain. Il aimait également Dieu et les hommes. L'empereur s'appelait Valamon. Il n'y avait pas de plus vaillant guerrier après son frère de Sicile, dont je vais parler quelque peu.

Ce roi pensa qu'il n'avait pas d'égal dans le monde, de loin ni de près; et dans sa pensée, il eut de l'orgueil; car il n'avait d'égal nulle part. Une nuit de la Saint-Jean, il voulut aller à l'église pour entendre les vêpres; et il lui sembla qu'il était trop longtemps: son esprit était plus occupé des honneurs du monde que de Jésus, notre Sauveur. A *Magnificat*, il entendit un vers qu'il fit répéter au clerc dans sa propre langue; car il ne savait pas ce qu'on chantait en latin. Le vers était ce que je vous dis:

« Deposuit potentes de sede,
« Et exaltavit humiles. »

Le clerc dit tout franchement: « Sire, telle est la puissance de Dieu, qu'il peut élever ce qui est bas, et abaisser ce qui est élevé, en un moment. Sans mentir, Dieu peut faire sa volonté en un clin-d'œil. » Le roi dit, avec une folle pensée:

« Vous lisez et chantez des fables. Qui pourrait me réduire à telle extrémité? Mon nom est Fleur de chevalerie. Je puis détruire mes ennemis; il n'est pas d'homme sur terre qui puisse tenir contre moi : donc c'est une chanson frivole. » Il pensa follement ainsi, et, dans cette pensée, le sommeil le prit sur son siége, comme raconte le livre.

Quand les vêpres furent achevées, un roi tout semblable à lui se leva et sortit. Tout le monde le suivit, tandis que le véritable roi était oublié. Le nouveau roi, je vous le dirai, était un ange divin, envoyé pour abattre son orgueil. L'ange mena joyeux déduit dans la salle du palais. Chaque homme était content de lui. Le roi se réveilla. Il crut qu'il était arrivé un malheur à ses gens; car il était là tout seul; et une nuit noire tombait sur lui. Il appela ses hommes : il n'y eut personne qui dit *oui*. Mais le sacristain de l'église, à la fin, vint tout doucement près de lui, et dit : « Que fais-tu ici, mauvais larron? Tu es ici pour commettre félonie, pour voler Dieu et la sainte église. » Le roi s'enfuit bien vite, comme un homme qui serait égaré; il s'arrêta devant son palais, et appela le concierge : « Faux traître, ouvre les portes, vite. » Le portier dit : « Qui appelle ainsi? » Il répondit : « Tu verras bien qui nous sommes; tu sauras bien que je suis ton maître. Tu seras couché bien bas en prison, et pendu comme un traître, au nom de la loi. » Enfin le roi entre et arrive dans la salle, où il trouve sa place occupée par l'ange, qui lui fait mettre un habit de fou ; et il est le fou de la salle.

Nous ne suivrons pas cette singulière histoire. L'empereur Valamon fait inviter le roi de Sicile à se rendre à Rome auprès de leur frère le pape. L'ange reçoit l'invi-

tation, et fait le voyage en grande pompe, avec le pauvre fou à sa suite. L'épreuve est longue et fort diversifiée ; Rome et l'Église ne sont pas épargnées par le malin romancier; et le roi, transformé en fou, apprend plus de choses dans sa nouvelle profession qu'il n'en avait su pendant tout son règne. Enfin, l'ange trouvant la leçon suffisante, se fait connaître, et remet le roi de Sicile sur son trône.

Voilà, ce me semble, Messieurs, dans un roman du XIII[e] siècle, le germe de l'exemple de cette sorte de gaieté maligne et sérieuse que les Anglais s'approprient sous le nom caractéristique d'*humour*, gaieté qui fait le principal mérite de Swift et de Sterne, et semble naturellement appartenir à un peuple spirituel occupé de ses affaires, et se servant de l'esprit pour aiguiser le bon sens, et non pour s'en passer.

Presque tous les romans de chevalerie qui furent remaniés par les poëtes anglais du XIII[e] et du XIV[e] siècle, reçurent quelque chose de cette teinte ironique et hardie.

Il est une autre poésie plus indigène, mais d'un intérêt fort limité, qui naquit alors des suites de la conquête. Elle n'a pas le caractère élevé, la grandeur de patriotisme que l'imagination moderne se plaît à y supposer. C'est tout simplement la poésie des braconniers et des bandits que la rigueur des lois refoulait dans les forêts de la Grande-Bretagne.

Il y a seulement cette différence que, dans le moyen

âge et dans un pays subjugué, un bandit avait quelque chose d'un chevalier et d'un proscrit, deux caractères honorables et poétiques.

On l'a bien compris de notre temps, parce que l'exemple était sous nos yeux. Nous avons lu les poésies des *Klephtes,* pendant que les *Klephtes,* de voleurs devenus citoyens, se battaient pour leur pays.

La conquête de Guillaume, la domination de ses successeurs, les insolences des seigneurs normands, avaient créé en Angleterre un grand nombre de fugitifs et de mécontents, hors la loi du pays dont ils étaient les défenseurs. Cantonnés dans les bois, les marais, les montagnes, ils faisaient la guerre au gibier du roi, et parfois aussi se vengeaient du gouvernement par le pillage des voyageurs. Le peuple, accablé de taxes et de corvées par les Normands, admirait l'audace de ces hardis braconniers, et les aidait, quand il pouvait, à échapper à la tyrannie commune.

Il est un des héros de cette vie aventureuse dont le nom est resté très-célèbre en Angleterre : Robin Hood. C'était, vous le savez, un braconnier par état, chef de voleurs par accident. Parmi les attributs de la domination normande, un de ceux auxquels les vainqueurs tenaient le plus, c'était la chasse exclusive. Des lois terribles punissaient les infracteurs de ce privilége. Chasseur intrépide, bientôt voleur entreprenant, Robin Hood fut célébré par l'imagination populaire dans toute la Grande-Bretagne. Son nom retentissait, comme de nos jours,

dans les îles de l'Archipel et dans la Morée, les noms de Nikitas, de Colocotroni et d'autres chefs, qui avaient acquis beaucoup de gloire en enlevant des moutons et parfois des *pachas*.

Les romances du Cid nous retracent l'Espagne héroïque et chrétienne du moyen âge. Les fabliaux de Rutebeuf et des autres trouvères parisiens nous montrent la sournoiserie moqueuse des mœurs bourgeoises. Les vieilles ballades sur Robin Hood et ses compagnons offrent un caractère d'originalité fort différent, et propre à l'Angleterre. Sous l'extérieur uniforme de la poésie du moyen âge, sous ce coloris identique de barbarie, tâchons de saisir ces nuances diverses, ces variantes de la situation et de l'imagination des personnages. Toute la poésie normande et picarde ne donnerait rien de semblable à tel chant sur des braconniers anglais du XIIIe siècle. Ce n'est plus ni l'imagination chevaleresque, ni la galanterie provençale, ni la malice bourgeoise, bien paisible dans les rues étroites de la cité, se raillant des prieurs et des moines. C'est la poésie du montagnard; c'est la libre audace de l'homme des bois qui n'a que son arc et ses flèches, et le sentiment de cette vive et fraîche nature d'Angleterre et d'Écosse.

Marquons soigneusement ces différences dans l'uniformité du moyen âge : car il faut l'avouer en passant, Messieurs, toute cette littérature des siècles d'ignorance est un peu monotone. Il n'y a que l'art qui sache produire la variété. C'est le charme de ces grandes époques

de lumières et de bon goût, que notre satiété moderne se plaît à critiquer.

Voici une vieille ballade qui peut-être a subi quelques corrections de siècle en siècle, et a été plus ou moins refaite par l'imagination qui la chantait, mais dont le fond est bien anglais, bien montagnard :

Quand le taillis est brillant et le gazon beau, et les feuilles larges et longues, il est doux, en se promenant dans la forêt, d'écouter le chant des petits oiseaux.

Le merle chantait, perché sur une branche, si fort qu'il réveilla Robin Hood, dans le bois où il était couché.

« Ma foi, dit le gentil Robin, j'ai fait cette nuit un rêve : j'ai songé de deux robustes bourgeois qui pouvaient se battre corps à corps avec moi.

« Il m'a semblé qu'ils me frappaient, et me liaient, et me prenaient mon arc. Si je suis Robin en vie sur cette terre, je me vengerai d'eux.

— Les rêves sont légers, dit Petit-Jean, comme le vent qui souffle sur la colline. Si le vent a été plus fort que jamais cette nuit, demain il peut se tenir coi.

— Levez-vous, tenez-vous prêts, mes braves hommes; Jean viendra avec moi. Je vais chercher là-bas ces robustes bourgeois, dans la verte forêt où ils sont. »

Alors ils jetèrent sur eux leurs habits verts, et prirent chacun son arc; et ils s'avancèrent pour chasser dans la forêt, jusqu'à un bouquet de bois où ils se plaisaient le plus d'ordinaire.

Là, ils aperçurent un robuste *yeoman* qui s'appuyait contre un arbre. Il portait à son côté une épée et une dague, qui avait

tué bien des gens; et il était enveloppé dans un manteau qui couvrait sa tête et sa taille.

« Tenez-vous là, maître, dit Petit-Jean, sous cet arbre; et j'irai à ce robuste *yeoman* là-bas, pour savoir ce qu'il veut. — Ah! Jean, tu ne tiens pas garnison près de moi; je trouve cela singulier. Quand donc ai-je envoyé mes hommes en avant, et me suis-je tenu derrière? N'était la peur de faire éclater mon arc, Jean, je te briserais la tête. »

Comme souvent les paroles engendrent la haine, Robin et Jean se séparèrent. Et Jean est parti pour Barnesdale. Il connaît tous les chemins. Et quand il vint à Barnesdale, il y eut grande douleur; car il trouva deux de ses compagnons tués sur une pelouse; et Scarlett fuyait à pied, à travers les troncs d'arbres et les pierres; car le fier shériff, avec cent quarante hommes, courait après lui.

« Je vais tirer un coup, dit Jean; avec la force du Christ, je ferai que ce shériff, qui court si vite, voudra s'arrêter. »

Alors Jean banda son arc, et le prépara pour tirer. L'arc était d'un bois tendre, et tomba à ses pieds. « Malheur à toi, maudit bois, le plus maudit qui soit jamais venu sur un arbre! tu es ma perte aujourd'hui, quand tu devrais être mon secours. »

Le coup ne fut que faiblement tiré. Cependant la flèche ne partit pas en vain; car elle rencontra un des hommes du shériff, et William A Trent fut tué.

Il aurait mieux valu pour William A Trent d'avoir été au lit bien triste, que d'être ce jour sur la pelouse verte du bois, pour rencontrer la flèche de Petit-Jean.

Mais, comme on dit, quand les hommes viennent aux mains, cinq valent mieux que trois. Le shériff eut bientôt pris Petit-Jean, et l'attacha contre un arbre.

« Tu seras traîné dans la plaine et pendu haut sur la colline. — Mais tu peux manquer ton dessein, dit Jean, si c'est le vouloir du Christ. »

Ne parlons plus de Petit-Jean, et pensons à Robin-Hood, comment il est allé vers le robuste *yeoman,* là où il se tenait sous le feuillage.

« Bonjour, bon compagnon, dit Robin. — Bonjour, bon compagnon, dit celui-ci. Il me semble, par cet arc que tu portes dans ta main, que tu dois être un bon archer.

— J'ai perdu mon chemin et ma matinée, dit l'*yeoman.* — Je te conduirai à travers le bois, dit Robin; bon compagnon, je serai ton guide.

— Je cherche un banni, dit l'étranger; on l'appelle Robin Hood : j'aimerais mieux trouver ce fier banni que quarante bonnes livres sterling.

— Maintenant viens avec moi, vigoureux gentilhomme, et tu verras tôt Robin. Mais d'abord prenons quelque passe-temps sous ces arbres verts; faisons quelque épreuve au plus fort, dans le bois. Nous avons chance de rencontrer ici Robin Hood, au premier moment. »

Ils coupèrent deux branches d'épines qui poussaient sous un buisson, et ils les placèrent entrelacées, pour faire un but à leurs flèches. « Commence, bon camarade, dit Robin Hood. — Non, par ma foi, bon camarade, dit l'autre; tu seras mon guide. »

Robin tira le premier, et ne manqua le but que de la largeur du doigt. L'homme était un bon archer; mais il ne pouvait en faire autant. Le second coup qu'il tira, il mit dans la guirlande; mais Robin tira beaucoup mieux que lui; car il perça la branche du milieu.

« Bénédiction sur toi, dit l'homme, bon compagnon! Si ton cerf était aussi bon que ta main, tu vaudrais mieux que Robin Hood. Maintenant, dis-moi ton nom, sous les feuilles du bois.

— Non, ma foi, dit Robin, jusqu'à ce que tu m'ayes dit le tien. — Je demeure dans la vallée, dit celui-ci, et j'ai juré de prendre Robin; et quand on m'appelle par mon vrai nom, je suis Guy de Gisborn.

— Ma demeure est dans ce bois, dit Robin; je suis Robin Hood de Barnesdale, que tu as si longtemps cherché. »

Quiconque ne leur est ni allié, ni parent, aurait eu beau spectacle, de voir ces deux hommes se rencontrer avec leurs sabres flamboyants, de voir comment ils combattirent deux heures d'un jour d'été, etc.

L'adversaire de Robin Hood est un *yeoman,* c'est-à-dire un homme de cette riche bourgeoisie qui forme encore aujourd'hui la garde nationale de l'Angleterre, et qui monte à cheval, dans l'occasion, pour repousser les *briseurs de métiers*. Le *yeoman* est tué, comme vous le croyez bien. Le héros braconnier, Robin Hood, sort du bois tenant à la main la tête de son ennemi, comme Rodrigue, dans les romances espagnoles, apporte celle du comte de Gormaz. Il tue le shériff, et délivre Petit-Jean qu'on allait pendre. Et vive Robin Hood, vivent les braconniers! Mort au shériff! voilà la morale du poëme.

Ainsi, Messieurs, dans cette revue fort incomplète, nous avons déjà noté divers genres de poésie : fabliaux satiriques, dictés par les conquérants, contre les moines

du pays; poésie religieuse, pieuses légendes de saints, destinées à lutter contre l'invasion guerrière, ecclésiastique et civile des Normands; poésie populaire à la gloire des braconniers hardis et des chefs de bandes. Nul de ces essais ne marque encore la naissance d'une littérature. Les romans de chevalerie, indigènes ou imités, étaient les seuls ouvrages de quelque importance qu'eût produits la langue anglaise; mais la poésie en était fort rude et sans aucun art.

Au XIIIe siècle, la France, comparée à l'Angleterre, était plus développée pour les lettres et pour le goût, et bien moins avancée dans la pratique de la liberté et l'art du gouvernement.

Cet esprit de liberté inspirait dès lors, il est vrai, une originalité piquante même sous la rudesse du vieux style anglo-saxon qui lutta quelque temps contre un progrès nouveau de la langue anglaise devenue commune aux vainqueurs normands. C'est ainsi qu'au milieu du XIVe siècle, l'auteur de la vision de Pierre Plowmann, dans la violente satire qu'il fait de toutes les professions et surtout celle des clercs et des moines si bien tentés par la conquête, semble un de ces braves Saxons enterrés sous le champ de bataille d'Hastings, dont le spectre vient d'un rire sardonique, narguer les possesseurs des châteaux et des abbayes.

A cette vision il faut joindre le *Credo* de Pierre Plowmann, également inspiré par la haine des moines et déjà plein de cette gaieté amère et triste qui fait l'humeur de

Swift et de Sterne. C'est alors qu'enfin l'Angleterre possède un écrivain, un poëte, un homme en qui on ne peut méconnaître beaucoup d'esprit, l'art de conter, et ce mélange d'érudition et de naïveté qui rend si piquants plusieurs écrivains du moyen âge. Je parle de Chaucer. C'est de lui que la plupart des critiques anglais datent le premier âge de leur poésie littéraire. Bien plus récent que les troubadours, venu après le Dante, Pétrarque et Boccace, Chaucer, qui fut leur élève, ne saurait leur être comparé. Il a cependant son mérite et son tour original. Mais il est fort difficile à traduire, ou pour la langue ou pour la bienséance. Il a de plus beaucoup écrit; et j'avoue qu'embarrassé souvent par son vieux style, ses idiotismes, ses allusions, je ne l'ai pas lu tout entier. Tâchons du moins de démêler quelques-uns des caractères de son époque et de son talent.

Né à Londres, en 1328, Chaucer s'éleva par l'esprit de cour et de flatterie. Il fut de bonne heure page d'Édouard III, puis confident du duc de Lancastre, puis envoyé d'Angleterre à Paris, ensuite à Gênes. Il vit, il connut Pétrarque en Italie. C'est de lui qu'il emprunta le sujet de cette touchante histoire de Grisélidis, si bien racontée par Boccace. Il en met à son tour le récit dans la bouche d'un clerc d'Oxford, avec un prologue de quelques vers à la gloire de Pétrarque :

Je veux vous dire un conte que j'ai appris à Padoue d'un digne clerc, qui a mérité ce titre par ses discours et ses œuvres; il est maintenant mort et cloué dans sa bière. Je

prie Dieu de donner le repos à son âme, François Pétrarque, le poëte lauréat, ce clerc illustre, dont la douce éloquence illumina l'Italie d'un éclat poétique, comme Tite-Live l'avait éclairée par la philosophie, les lois et toute autre science...

Ainsi c'est un homme du Nord qui vient puiser à la belle civilisation du Midi. Ce n'est plus l'esprit natif de la vieille Angleterre, plus ou moins mélangé d'esprit normand; c'est un lettré anglais qui connaît bien les deux *Italies*, et a devant lui plusieurs modèles. Chaucer savait à fond la langue latine, et l'écrivait avec goût; il traduisit la *Consolation* de Boèce. On voit qu'il avait lu tous les ouvrages latins de Pétrarque; et quand il imite les poëmes italiens, où Boccace avait lui-même imité les Latins, souvent il abandonne la copie, pour s'attacher à l'original, qu'il rend avec plus d'énergie et de fidélité que ne l'avait fait Boccace. Ainsi, dans *Arcile et Palémon*, épisode emprunté de la belle *Théséide*, il reproduit d'après Stace la belle description du temple de Mars, faiblement esquissée par Boccace.

« Terrarum exuviæ circum, et fastigia templi
« Captæ insignibant gentes, cælataque ferro
« Fragmina portarum, bellatricesque carinæ.
« . . . .
« . . . . Bellorum solus in aris
« Sanguis, et incensis qui raptus ab urbibus ignis. »

Tous ces traits revivent avec une grande force dans le vieil anglais de Chaucer.

Malgré cette étude et ce goût d'imitation classique, il n'est pas de meilleur peintre que lui du moyen âge, pas d'écrivain où les mœurs, l'esprit, le langage de ce temps soient mieux conservés. Voilà son originalité. C'est un *trouvère* anglais; c'est un conteur de la cité de Londres. Il imite nos fabliaux et les chants amoureux des *troubadours*. Mais il a son caractère propre de liberté politique et religieuse; et son imagination savante est nourrie de fables orientales, comme de réminiscences latines.

Aujourd'hui, Messieurs, j'effleure à peine cette analyse sur laquelle nous reviendrons. Indiquons seulement quelques points.

C'est Chaucer qui marque le premier développement de la poésie anglaise. Le *français* n'est plus pour lui la langue de la conquête, mais une langue littéraire. C'est ainsi qu'il traduit en vers le *Roman de la Rose,* comme il aurait imité un ouvrage classique des anciens. Dans cette version, il lutte habilement contre le style de ses deux modèles, et semble parfois l'emporter, soit que son anglais paraisse moins vieilli que le français de Jean de Meung, soit qu'il ait ajouté quelques traits de hardiesse. Car, il faut le dire, à ses titres d'homme de cour, de savant, d'ami de Pétrarque, d'imitateur de Boccace, il joignait celui d'hérétique. Il fut un des premiers disciples de Wiclef, dont la secte alors naissante hâta l'émancipation de l'esprit anglais.

Rappelez-vous quelle place la religion occupait dans

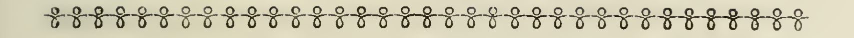
les esprits au moyen âge, combien elle était plus puissante même que la chevalerie. Or, tandis que dans les pays tout à fait catholiques l'Église de Rome retenait les vérités chrétiennes sous le voile de la langue latine, et ne permettait pas qu'elles fussent exposées en langue vulgaire, le premier signe, le premier effort de l'hérésie fut de traduire la Bible pour tout le monde; et la popularité de la religion accrut ainsi celle de la langue. De même que la traduction de la Bible par Luther servit puissamment à fixer l'allemand, je ne doute pas que les versions de Wiclef et de ses disciples n'aient hâté le perfectionnement et étendu l'action de la langue anglaise. Chaucer se fit le poëte de cette réforme; c'est-à-dire toutes les pensées hardies qui étaient enveloppées dans la théologie de Wiclef, toutes les inductions, toutes les conséquences que les esprits libres pouvaient tirer de la lecture immédiate de la Bible, Chaucer les exprimait vivement, et les animait par des satires contre la cour de Rome et les abus de la vie monacale.

La chevalerie même n'est pas épargnée par le bon sens épigrammatique de Chaucer. Les romans de chevalerie régnaient partout; eh bien, dans Chaucer, vous trouvez, sous une forme ironique, la protestation de la saine raison et du goût contre ce genre d'imagination stérile à force d'être extravagant. Son *sir Thopas* est le précurseur de Don Quichotte. Cette parodie fait partie des *Contes de Cantorbéry,* recueil d'historiettes dans le goût du *Décaméron,* mais écrites en vers, avec moins de

charme et de poésie que n'en offre la prose de Boccace.

Le cadre de ce recueil est, du reste, ingénieux. Chaucer ne suppose pas, comme l'a fait Boccace avec une insouciance immorale, des récits amoureux au milieu d'une peste; il rassemble à *Southwark*, dans une auberge, divers pèlerins, venus pour honorer la châsse de Thomas Beckett. Dans l'inaction de la soirée, ces pèlerins se content des histoires touchantes ou gaies. Leur réunion seule est assez dramatique. Elle offre tous les états, tous les personnages du moyen âge : un chevalier, un écuyer, un médecin, une abbesse, un moine, un huissier de la cour ecclésiastique, un étudiant, un vendeur d'indulgences, etc., etc. Chaucer, parlant à son tour, commence l'histoire de *sir Thopas*. Il accumule les enchantements et les prodiges. Mais au milieu du récit, lorsqu'il avait déjà tué un grand nombre de géants, un des auditeurs l'arrête et lui dit : « Plus de ces contes, pour l'amour de Dieu; vous ne faites que perdre le temps; ne rimez pas davantage. Dites-nous en prose seulement quelque chose où il y ait un peu de gaieté et d'instruction. » Chaucer laisse là son histoire, et commence une allégorie morale de Mélibée, qui a pour épouse la *Prudence*, et pour fille la *Sagesse*.

Toute cette histoire est assez commune, mais elle renferme de sages conseils et une excellente morale pour un faiseur de contes parfois licencieux, comme Chaucer. C'est un des premiers essais de la prose anglaise. Malheureusement Chaucer est peu piquant lorsqu'il est moral.



DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Nouveaux détails sur la poésie anglaise au XIVe et au XVe siècle. — Poëtes érudits : Gower. — *Ménestrels.* — Médiocrité de toute cette poésie. — Imitation moderne du vieux style anglais ; essais *pseudonymes* de Chatterton. — Caractère de la poésie française au commencement du XVe siècle. — Charles d'Orléans. — Reproduction artificielle de notre vieille poésie ; *Clotilde de Surville.*

Messieurs,

Au XIVe siècle, la langue française, importée par les Normands, se conservait encore en Angleterre, dans tous les actes publics, comme le symbole de la conquête. Ce qui nous frappe en cela, c'est le résultat politique. Si l'on songe en effet que, peu d'années après cette époque, l'Angleterre avait à demi subjugué la France, qu'un roi d'Angleterre s'était fait l'héritier présomptif du royaume de France, et que son fils, enfant, fut sacré à Paris, dans l'église Notre-Dame, on jugera sans peine à quel point l'ancienne naturalisation de la langue française en Angleterre pouvait favoriser l'envahissement de la France, et servir à confondre les deux peuples sous un même

joug. Cela peut expliquer aussi comment, jusqu'à la fin du xve siècle, les actes du parlement britannique furent rédigés en langue française, et comment, aujourd'hui même, c'est en français que le roi d'Angleterre prononce certains mots caractéristiques, certaines formules sacramentelles de sa prérogative. Ces mots sont là, comme le reste, le débris d'une grande ambition, celle de régner sur la France.

Mais ce français de chancellerie a peu de rapport avec les lettres. La prononciation normande, qui déjà gâtait notre idiome parisien, était encore gâtée par l'accent anglais. Aussi les Anglais de race se moquaient de ce français de conquête, implanté dans leur pays. Chaucer est rempli d'allusions plaisantes à ce sujet. Parle-t-il d'une abbesse, dans le prologue de ses *Contes de Cantorbéry,* il la représente ainsi :

La supérieure était une nonne souriant d'un air simple et doux. Elle n'avait pas de plus grand serment que par saint Éloy. Elle parlait français, bel et bien, d'après l'école de Stratford et Bowe; car elle ne savait pas le français de Paris.

There was also a nonne a prioresse
That of hire smiling was ful simple and coy;
Hire gretest othe n'as but by seint Eloy, etc.
And Frenche she spake full fayre and fetisly,
After the scole of Stratford atte Bowe;
For Frenche of Paris was to hire unknowe.

Quoi qu'il en soit, un progrès de la langue anglaise suivit cette longue influence de la nôtre. Le style de

Chaucer est en partie formé sur le modèle du *Roman de la Rose* et de nos meilleurs fabliaux. Non-seulement il imite avec art plusieurs tournures de notre langue, souvent, par une bigarrure moins heureuse, il introduit dans son style anglais des mots, des phrases toutes françaises; par exemple, ce refrain, qui coupe une de ses ballades anglaises : « J'ai tout perdu, mon temps et mon labeur. »

Ailleurs il conserve en français les noms de nos personnages allégoriques : *Faux-Semblant*, *Bel-Accueil*, etc.

On voit qu'à cette époque les hommes de cour, les magistrats et les savants, en Angleterre, étudiaient et employaient notre langue presque comme le latin. On lit dans un vieux règlement d'Oxford, que les écoliers d'un collége n'avaient la permission de causer entre eux qu'en latin ou en français [1]. Enfin tous les poëtes anglais du XIVe siècle savaient assez bien notre langue pour l'écrire.

Le principal rival de Chaucer, Gower, avait fait un grand ouvrage en trois parties : *Speculum meditantis*; *Vox clamantis*; *Confessio amantis* : c'est un poëme *polyglotte*. La première partie était en vers français, la deuxième en latin, la dernière en anglais. Le livre est d'ailleurs fort ennuyeux dans les trois langues. C'est de la poésie scolastique, comme toute la poésie savante du

[1] Si qua inter se proferant, colloquio latino vel saltem gallico perfruantur.

moyen âge; et le génie de Dante n'est pas là. Gower a fait d'autres poésies françaises plus agréables et plus courtes, entre autres un recueil de *ballades,* qui tomba jadis au pouvoir de Fairfax, général habile, et, de plus, curieux antiquaire, mais pauvre homme d'État, facilement dupé par Cromwell. En tête de ce recueil, on lit quelques vers que je vous citerai :

> A l'université de tout le monde
> Johan Gower ceste ballade envoie;
> Et si je n'ai de François la faconde,
> Pardonnez-moi que je de ce fourvoie.
> Je suis Anglois, si quier par telle voie
> Estre excusé; mais, quoique mal on die,
> L'amour parfait en Dieu se justifie.

Cependant ce poëte, qui fut fort goûté à la cour, qui réunissait à une faculté naturelle de versifier en anglais, des connaissances assez étendues, qui savait le latin, le grec, l'histoire, la mythologie, la scolastique et l'alchimie, n'a du reste aucun génie. On voit que la littérature anglaise, hormis les heureuses saillies et la verve satirique et déjà hérétique de Chaucer, n'était alors inspirée que par la France et l'Italie. Le goût assez grossier des poëtes anglais distinguait, du reste, fort peu entre ces différents modèles. De mauvaises compilations latines du XIIe siècle, telles que le *Gesta Romanorum,* étaient consultées avec plus de soin que les élégants écrits de Pétrarque.

Savez-vous comment Gower parle du premier grand poëte moderne? « Un certain poëte d'Italie, dit-il, qui était appelé Dante... » Singularité de la gloire! comme elle est lente à se former! Voilà le premier hommage que Dante ait reçu dans la patrie de Milton! Boccace était surtout admiré pour son savoir et ses compilations latines. La science était si nouvelle alors, qu'elle semblait du génie, et qu'on vous savait gré d'un souvenir comme d'une invention. Cela justifie-t-il les objections répétées de nos jours contre l'étude et l'influence des littératures classiques? Nullement. Sans doute elles semblaient accabler quelques esprits faibles qui, surchargés tout à coup de tant de souvenirs, succombaient sous le poids. Leurs ouvrages, stériles d'invention, se remplissaient de lieux communs empruntés à l'antiquité; mais l'ignorance ne les eût pas mieux inspirés.

Il y avait dans le peuple quelques esprits plus vifs qui, sans culture et sans lettres, étaient poëtes. Nous ne parlons pas de ces bardes gallois qu'Édouard persécuta, et dont les vers sont perdus. Mais il y avait des ménestrels, semblables à nos troubadours. Ils étaient inviolables; ils avaient le droit d'entrer en tous les lieux; on leur devait le vivre et le couvert, et ils s'acquittaient en chansons. Je trouve à cet égard un édit curieux, daté du XIVe siècle, et rendu par ce même Édouard, destructeur des bardes du pays de Galles :

Édouard, par la grâce de Dieu... aux shérifs, salut. — Attendu que beaucoup de personnes fainéantes, sous couleur de

profession de *ménestrels*, ont été et sont reçues à boire et à manger dans les maisons des autres, et ne se sont contentées, à moins de présents des maîtres de la maison ; voulant réprimer ces procédés outrageux et cette paresse, avons ordonné que personne ne pourra s'introduire, pour boire et manger, dans les maisons des prélats, comtes et barons, à moins d'être *ménestrel*, etc., etc.; il n'en pourra venir là que trois ou quatre au plus, le même jour. Et quant aux maisons de moindre qualité, nul n'y pourra entrer, à moins d'être demandé ; et ceux qui le seront devront se contenter de boire et de manger, sans faire aucune demande; et s'ils pèchent contre cette ordonnance, ils perdront le rang de *ménestrels*.

Comme la liberté fut hâtive dans la vieille Albion, cette poésie des ménestrels se mêla de bonne heure à des intérêts politiques. Un jour que le roi Édouard II, tenant grande cour plénière, recevait ses prélats, ses barons, et, suivant l'usage agreste du temps, dînait sous la feuillée, une femme, habillée en ménestrel, s'approcha, sur un coursier de bataille, tout auprès du roi, et lui chanta une chanson qui renfermait la plus vive satire de tout son gouvernement. Ensuite, usant du privilége de femme et de ménestrel, elle piqua des deux et se retira, laissant la cour très-ébahie et le roi très-irrité de cette adresse.

Vous pouvez croire que de bonne heure aussi les puissants s'inquiétèrent d'une pareille liberté ; elle était odieuse à ceux qui gouvernaient, et chère au peuple qui croyait y voir une protection. Plusieurs édits montrent les ménestrels persécutés. L'espèce de proscription qui

jadis avait frappé les bardes gallois au milieu de leurs forêts, suivit ces chantres plus civilisés qui circulaient dans les cités et les villages d'Angleterre. Vous voyez se prolonger jusqu'au règne d'Élisabeth cette lutte des chanteurs contre les hommes puissants. Un des actes qui les frappent date du règne de la despotique Élisabeth. Par cet acte, tout ménestrel errant doit être jugé et puni comme vagabond. On n'excepte que les acteurs d'intermèdes, appartenant à des barons du royaume, ou à quelque personnage de rang plus élevé. Ainsi cette poésie hardie et libre des premiers temps était réduite à la domesticité. Au reste, il ne semble pas que, même dans ses jours de liberté, elle ait eu quelque grande inspiration. Je lis attentivement l'histoire de la poésie anglaise de Warton, le recueil de Percy; je parcours les vieilles chroniques; je cherche, je compulse, et, je l'avoue, je ne trouve aucun génie dans les restes de cette vieille poésie anglaise. Le pur, l'académique Addison s'est amusé, dans quelques chapitres du *Spectateur,* à comparer à Virgile la ballade populaire de *Chevy-Chase*; mais son admiration nous semble un peu subtile. Je ne trouve donc, à cette époque, aucun monument de l'originalité anglaise que l'on puisse comparer à ce que faisait alors la France ou même l'Italie dans les arts : point de chronique comme celle de Froissard; point de vers comme ceux de Pétrarque. Ce n'est pas que l'on n'écrivît beaucoup en Angleterre. Toutes les inventions de France et d'Italie, au XIVe siècle, étaient aussitôt traduites

en anglais. La communication d'idées entre quatre ou cinq nations de l'Europe était dès lors très-fréquente et très-rapide. Ce degré de civilisation qui semble le caractère de notre époque, cette circulation littéraire qui nous apporte si vite un roman de Walter Scott ou des vers de Byron, est plus ancienne qu'on ne le croit; elle date du XIIIe et du XIVe siècle.

L'Angleterre, alors, empruntait beaucoup plus qu'elle ne créait. Elle traduisait nos romans et nos fabliaux. Mais sa poésie nationale était stérile et sans grandeur. La fiction est venue depuis aider à la vérité. On a supposé, dans une époque très-récente, des compositions anglaises dont la date se rapporte au moyen âge. C'est une ruse et un passe-temps des littératures vieillissantes de contrefaire le passé et d'en imiter les formes et le langage pour rajeunir le présent. Cette tentative fut faite en Angleterre; elle doit vous intéresser, parce que le nom du contrefacteur poétique rappelle un esprit original.

Au milieu du dernier siècle, on vit paraître, dans les journaux de Bristol, des poésies données sous le nom de *Rowley,* prêtre anglais du XVe siècle. Ces poésies offraient beaucoup d'imagination et une vive sensibilité; les formes, les constructions étaient surannées; l'orthographe plus encore. L'Angleterre savante fut fort occupée de cette découverte. On avait vu successivement paraître une description de moines passant sur le vieux pont de Bristol; un fragment prétendu de la tragédie d'*OElla,* des chœurs de ménestrels, un chant sur la bataille d'Hasting.

Quel était l'auteur de ces publications? Un enfant de quinze ans, Chatterton. Il y avait dans l'âge, dans l'inexpérience d'un tel éditeur, quelque chose qui favorisait la fiction. On devait croire qu'il disait vrai ; car comment aurait-il eu l'habileté de mentir ainsi? comment ce savant archaïsme pouvait-il appartenir à un enfant? On admira donc beaucoup ces vieilles poésies, jusqu'au moment où Walpole, esprit fin et curieux antiquaire découvrit la fraude.

Maintenant, comment cette fraude a-t-elle été faite? Il faut en dire quelques mots. Nous achèverons l'esquisse de la vieille poésie anglaise en marquant par quels artifices un homme de talent la simulait au XVIII[e] siècle. Chatterton était fils d'un maître d'école. Rêveur et studieux dès l'enfance, il montra une sorte d'attrait et de curiosité instinctive pour les impressions gothiques et les anciennes écritures. Dans la modeste succession de son pauvre père, il se trouvait quelques vieux papiers, tirés d'un coffre autrefois déposé dans la cathédrale de Bristol. Le petit Chatterton s'applique longtemps à les déchiffrer, à les transcrire, à imiter la forme des caractères; et puis, il annonce d'un air mystérieux, à sa mère, qu'il a découvert un trésor. Peu de temps après il envoie au journal de Bristol la première pièce qui attira l'attention.

Eh bien, ces belles poésies, cet enfant de quinze ans les avait faites. C'était un génie singulier, d'une dissimulation étonnante à cet âge, et jetant une sorte de naïveté dans ces œuvres si complétement factices. Passionné d'un

désir de gloire et de fortune, le pauvre enfant quitte Bristol, et vient à Londres avec ses vieilles poésies et une vivacité d'imagination qui s'intéresse à toutes les querelles politiques. Il est accueilli par les whigs, engagé à écrire pour l'opposition. Il écrit dans les journaux des morceaux de polémique, qui ne sont pas ennuyeux après soixante ans, et où l'on remarque une intelligence des querelles du temps, et une finesse de réflexion satirique, merveilleuse dans un petit antiquaire de seize ans, qui n'avait jamais fait autre chose qu'aller à l'école et copier de vieux manuscrits. Adopté avec cette faveur qui est la protection que donne le public, Chatterton s'imagina qu'il allait tout obtenir. Il répétait même qu'avant de mourir il aurait rétabli le peuple anglais dans ses droits. Mais cette faveur publique s'adressait à un jeune homme sans prévoyance, et elle était elle-même peu prévoyante. On accueillait avec empressement Chatterton; on le comblait d'éloges; on admirait sa science, son génie, son courage; et on ne savait pas s'il avait dîné; et lui, fier et dissimulé, cachait sa misère, comme il avait déguisé son talent poétique, pour le faire mieux applaudir. On le voyait sans cesse dans les réunions brillantes, il enchantait tout le monde par la vivacité de sa conversation, par ce mélange de sarcasmes contre les ministres du jour et de prétendues découvertes sur la poésie du XVe siècle. Puis, il sortait de là; il rentrait dans son grenier, et tâchait de dormir, parce qu'il n'avait pas de quoi manger. Ce rôle pénible, ce mé-

lange de misère et de célébrité, de souffrances physiques et de succès d'amour-propre, il le soutint quelque temps avec une singulière énergie. Puis, un jour, ce pauvre enfant, désespéré, s'empoisonna. Aussitôt qu'on apprit sa mort et tous ses malheurs, l'intérêt, l'enthousiasme, prirent un caractère plus sérieux. Quand il fut mort, on s'occupa de savoir comment il aurait pu vivre. On fit une souscription. Ces paroles ne voulaient pas provoquer un rire d'ironie. Ce secours tardif ne fut pourtant pas inutile. Chatterton, au milieu de ces bizarreries, aimait tendrement sa mère et sa sœur. Lors même qu'il n'avait rien pour lui, il leur envoyait des présents et leur parlait sans cesse de sa fortune et de ses espérances. On recueillit et on publia ses œuvres au profit de sa famille : c'étaient les prétendues poésies de *Rowley* et des traductions d'originaux qui n'ont point existé ; car Chatterton avait un goût singulier pour ce genre d'imposture littéraire.

Mais cette fiction ne pouvait se soutenir devant des yeux exercés. Rien de plus malaisé que cet effort pour se transporter dans le passé, pour en prendre le costume et le langage. On imite, on emprunte quelques formes de style, quelques locutions surannées ; mais le caractère des idées vous trahit toujours. On sait combien nos grands poëtes mêmes ont manqué la vérité des mœurs grecques et romaines. Shakspeare est plus infidèle encore aux costumes de l'antiquité, quoiqu'il soit plus fidèle au fond même de la nature humaine. La vérité du moyen âge n'est pas moins difficile à saisir pour un moderne.

Que serait-ce quand il s'agit, non pas seulement d'imiter le moyen âge, mais d'en être, de faire un ouvrage antidaté du XVe siècle? Je laisse de côté les fautes matérielles, les confusions de style, qui décèlent l'artifice; je ne m'arrête qu'aux idées. Dans un des prétendus *Chants* de Rowley, sous la vieille orthographe et les vieux mots artistement combinés par Chatterton, je retrouve ce que je vais traduire :

O toi! que reste-t-il maintenant de toi! Œlla, l'enfant chéri de l'avenir! que mon chant soit hardi comme ton courage, et aussi durable pour la postérité!

Je reconnais tout de suite la forme de la pensée moderne, bien que Chatterton eût écrit ce texte d'une écriture gothique, et sur du vieux parchemin, qu'il avait soigneusement sali.

Mais laissons là cette fraude trop évidente d'un rare et malheureux jeune homme. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vraie poésie anglaise du XIVe et du XVe siècle n'a produit, à l'exception de Chaucer, rien de puissant et d'original. Les philologues anglais peuvent étudier, pour l'histoire de leur langue, les poëmes de Lygdate, pleins d'imitations italiennes; la vieille chronique de Hardings. Les règnes de Richard III et de Henri VII comptèrent beaucoup d'obscurs versificateurs, mais aucun qui puisse trouver place dans une revue générale et comparée des littératures. Le grand mouvement du génie anglais n'a daté que de la réforme.

Dans les recherches sur le travail et le développement des esprits, il faut tenir grand compte de l'apparition accidentelle des hommes de génie. On répète que tout homme est l'ouvrage de son temps; mais il est aussi vrai de dire que tel siècle a été l'ouvrage d'un homme. Sans cet homme le siècle continuait à cheminer dans une ornière tracée : cet homme paraît, et le pousse ailleurs et plus loin. Ce grand accident d'un homme de génie, venu à propos dans les arts, l'Italie l'éprouva dès la fin du XIII[e] siècle : l'Angleterre n'eut quelque chose de semblable qu'au XVI[e]. Jusque-là, et dans le temps qui nous occupe, elle était, pour les lettres et la poésie, inférieure aux autres nations. La longue durée de ses guerres civiles, les agitations de son gouvernement, tout cela détournait les Anglais de ces paisibles études, déjà si florissantes en Italie, et ranimées en France sous Charles V et dans les dernières années de Charles VII.

Ainsi revenons à notre France. Ce mélange des deux peuples, commencé par la conquête de Guillaume et tristement continué pour nous par l'invasion de Henri V, mit, pendant soixante ans, les deux nations ennemies dans un commerce perpétuel d'usages et d'idées. Si Gower faisait des vers français, nos plus ingénieux poëtes de cette époque savaient parfaitement l'anglais. Quelques-uns d'eux, et le premier de tous, Charles d'Orléans, ont fait des vers en cette langue. Si on avait parlé français à la cour de Guillaume et de ses premiers successeurs, en revanche, à cette cour que le duc de Bedford, au nom

de Henri VI, tenait à Vincennes, les seigneurs français tâchaient de prononcer l'anglais. Cependant la politique des princes anglais, comme rois et comme vainqueurs, était toujours d'affecter l'habitude familière de la langue française.

Du reste, les mêmes événements étaient l'unique préoccupation des deux peuples. Parcourez-vous, dans les deux idiomes de cette époque, tout ce qui n'est pas traduction ou théologie, partout vous trouvez la bataille d'Azincourt : c'est le grand souvenir. Les chroniqueurs racontent qu'au retour de Henri V à Londres, après cette victoire, la salle de Westminster était remplie de musiciens et de poëtes. On chantait :

Ils virent saint Georges marcher devant le roi; ils sonnèrent gaiement de la trompette, pour commencer la grande bataille. Nos archers tiraient de grand cœur, et firent bientôt saigner les Français; leurs flèches passaient vite; ils en perçaient nos ennemis, à travers les cuirasses et les heaumes.... Sept mille furent tués en rang.... Les Français, malgré tout leur orgueil, s'enfuirent. *Je me rends,* criaient-ils de toutes parts, etc., etc.

Je n'achève pas. Mais, rentrez-vous en France, la même image vous poursuit. Si je parcours les poésies d'Alain Chartier, il me parle de quatre dames attachées de cœur à quatre guerriers, qui se trouvaient à cette funeste journée. Chacune d'elles raconte et son amour et sa douleur; un des guerriers a été tué glorieusement sur le champ de bataille, un autre fait prisonnier et conduit en Angleterre; on ignore le sort du troisième; un dernier

est bien portant, et s'est enfui. Vous devinez sans peine des quatre dames quelle est la plus malheureuse : celle qui ne pleure que l'honneur de son amant.

Voilà, Messieurs, sous la plume du pédantesque Alain Chartier, une marque de ce qui nous intéresse le plus, l'intime union des pensées, des sentiments d'un peuple avec sa littérature. A d'autres époques, ce sont les traductions, les imitations, les systèmes qui défraient la littérature. Elle est certainement plus puissante, et plus vraie, lorsque ce sont les événements du jour qui en deviennent le sujet et qui en font à la fois la nouveauté et la passion.

Alain Chartier, malgré l'hommage inusité que Marguerite d'Écosse lui rendit pendant qu'il dormait, nous paraît assez mauvais poëte. Quoiqu'il ait eu dans la prose un commencement d'élégance et d'harmonie, ses vers sont plats et rudes; mais le sentiment patriotique, ce regret cruel que les maux de la France communiquaient à tout noble cœur, arrive jusqu'à lui; et dans son poëme des *Quatre Dames* il y a quelques traits d'une expression touchante.

Les *Joyeuses écritures*, dont il fait honneur à sa jeunesse, allaient mal à son talent érudit et grave. La tristesse l'inspira mieux; il changea de ton :

Car en moy n'est entendement ne sens
D'escrire, fors ainsy comme je sens :
Langueur me fait par ennuy qui trop dure
En jeune aage vieillir, malgré nature,

dit-il, en tête de son *Traité de l'espérance* ou *Consolation des trois vertus;* et dans ce traité en prose, mêlé de vers et d'allégories, comme la *Consolation de Boëce,* il dit çà et là des choses belles et fortes sur l'affliction du pauvre peuple français, sur les fautes des cours, des grands, du clergé. Même sentiment, et parfois même éloquence dans un dialogue, où *dame France,* abandonnée de ses amis, lui apparaît *en vision, et en très-piteux habit.* Les succès du vainqueur y sont imputés aux vices du vaincu; puis le chevalier et le peuple s'accusent, et se renvoient l'un à l'autre la honte et les malheurs du pays. Le clergé intervient à son tour; et la France enfin les exhorte à se réunir, et à n'avoir pas *disputation haineuse,* mais *fructueuse.* Azincourt est toujours là; et, sous cet appareil un peu scolastique, des sentiments vrais sortent de l'âme de l'écrivain.

Cette bataille d'Azincourt, dont nous ne faisons plus ici qu'une date littéraire, se lie pour nous au souvenir du plus heureux génie qui soit né en France au XVe siècle, d'un poëte véritablement original, que Boileau ne connaissait pas, puisqu'il ne lui a pas accordé la louange réservée pour Villon,

> D'avoir su le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Ce poëte était un prince, Charles d'Orléans, né d'une princesse italienne, Valentine de Milan. Cette origine et l'éducation qu'elle suppose expliquent le goût si pur

de Charles d'Orléans. L'heureux reflet de la civilisation italienne était passé sur lui.

Jetée au milieu de la cour cruelle et corrompue d'Isabeau de Bavière, Valentine de Milan, par sa douceur, ses aimables vertus, était la consolatrice de l'infortuné Charles VI. Mais ses grâces mêmes et la supériorité de son esprit, mal compris d'un siècle barbare, la faisaient accuser de magie. Vous avez présents à la mémoire l'horreur de ces temps, la misère du peuple, les assassinats de prince à prince dans les rues de Paris. Le roi était fou; son conseil à peu près. L'époux de Valentine, Charles d'Orléans, et le duc de Bourgogne, se disputaient le pouvoir. Le duc de Bourgogne fait tuer son rival; puis, rentré au conseil, il raconte le crime, en disant que le diable l'a tenté. Le roi n'y peut rien; Valentine fuit avec ses enfants. On trouve un cordelier, Jean Petit, qui, devant les grands et le peuple assemblés à la place Maubert, prononce un long discours pour justifier et célébrer l'assassinat du duc d'Orléans. Valentine de Milan ne survécut pas à l'année de son deuil.

Élevé sous les yeux d'une telle mère, dans le goût des fêtes et des arts, témoin de ses vertus et de son courage, Charles d'Orléans avait dix-sept ans lorsqu'il la perdit. Au lit de mort, elle avait chargé ses enfants de poursuivre le meurtrier de leur père. Ainsi, la première pensée de Charles d'Orléans, si fort en contraste avec la gaieté poétique et galante de son caractère, fut la vengeance. Il s'arme, se ligue avec les ducs de Bourbon et

de Berry, et fait la guerre à l'assassin de son père. Le duc de Bourgogne meurt assassiné. Réuni alors à la couronne de France, le jeune Charles d'Orléans figure à la bataille d'Azincourt. Fait prisonnier, il est conduit en Angleterre; et il y fut gardé vingt-cinq ans.

Cette captivité nous a valu le volume de poésie le plus original du XVe siècle, le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée, où le poëte, par la douce émotion dont il était rempli, trouve de ces expressions qui n'ont point de date, et qui, étant toujours vraies, ne passent pas de la langue et de la mémoire d'un peuple. Sans doute, quelques empreintes de rouille se mêlent à ces beautés primitives; mais il n'est pas d'étude où l'on puisse mieux découvrir ce que l'idiome français, manié par un homme de génie, offrait déjà de créations heureuses.

Ce n'est pas que l'éducation poétique de Charles d'Orléans ne paraisse se lier à cette école subtile et allégorique dont le *Roman de la Rose* était le code; sans cesse *Faux-Semblant, Bel-Accueil, Dangier,* et autres personnages, figurent dans ses vers. Plus d'une fois il altère ce qu'il sent lui-même par les choses qu'il imagine, ou plutôt par les imaginations toutes faites qu'il emprunte. L'allégorie était devenue une espèce de mythologie, dont les poëtes n'osaient se départir. Mais, sous ce costume nouveau, sa démarche est gracieuse et libre. Et puis, quand il regrette la France et les affections qu'il y conserve, il est poëte de cœur.

Ce n'est pas tout; il est aussi très-spirituel. On doit le remarquer, l'esprit, qui n'est pas la plus précieuse qualité dans les lettres, est celle qui peut-être vient le plus tard. L'esprit est moins naturel, moins spontané que le talent; il se forme de tout ce qu'il entend; il suppose une société savante, habile, raffinée. Au moyen âge, ce n'est pas l'esprit qui domine dans les lettres. Il y a telle nation dont les poésies, pleines de grandeur, n'offrent aucune trace d'esprit, dans le sens moderne du mot. Charles d'Orléans a surtout de l'esprit dans l'expression et dans le tour; c'est un esprit, comme celui de La Fontaine, formé d'enjouement, de délicatesse et de malice. Est-il rien de plus gracieux que sa première élégie sur lui-même?

Ou temps passé, quand Nature me fist
En ce monde venir, elle me mist
Premièrement tout en la gouvernance
De une dame que on appelloit Enfance,
En luy faisant estroit coumandement
De moy nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir soing ou mérencolie
Aucunement me tenir compaignie.

Jeunesse vient ensuite, et je ne vous dirai pas toute son histoire; mais elle conduit le poëte à un manoir, où il est fort bien reçu, en disant son nom. Après beaucoup d'instructions, il reçoit là des *lettres patentes* ainsi conçues:

Dieu Cupido et Vénus la déesse,
Ayans povoir sur mondaine Liesse,

Salus de cueur par nostre grant humblesse
A tous amans;

Savoir faisons que le duc d'Orléans,
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de noz servans,
Par ces présentes;

Et luy avons assigné sur noz rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en joïr par noz lettres patentes,
Tant que vouldrons;

En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons
Ses devanciers, dont contens nous tenons
Très-grandement, etc., etc.

N'est-on pas surpris de trouver dans cette langue rude et nouvelle un si facile et si ingénieux emploi des formes qui résistent le plus à la poésie? Cette manière d'assouplir gaiement la langue de la chancellerie, de parodier les édits royaux, semblerait appartenir au style de Voltaire. Et voyez d'ailleurs comme le langage est aisé, coulant, naturel, pour le xve siècle.

Vous jugez bien, Messieurs, d'après les lettres patentes qui furent délivrées au duc d'Orléans, et dont il a fait grand usage, que je ne puis pas analyser tous ses ouvrages. Je les indique avec le sang-froid d'un antiquaire, comme avait fait M. l'abbé Sallier. Presque toutes ces poésies, le monument le plus gracieux de notre vieille langue, sont très-frivoles par le sujet.

Je ne parle pas d'une chanson latine, non publiée, mais qui se trouve dans le manuscrit original, avec ce refrain :

Laudes Deo sint atque gloria [1].

Je laisse aussi de côté deux chansons anglaises, qui montrent à quel point Charles d'Orléans avait mis à profit sa captivité; et j'étudie en grammairien ses chansons françaises.

Sous le rapport de l'art, remarquons d'abord qu'il observe rarement le mélange alternatif des rimes masculines et féminines. Cette règle n'était encore suivie que dans les rondeaux et dans quelques pièces en vers d'inégale mesure. Charles d'Orléans y porte une grâce singulière. Ses vers sont entrelacés habilement, ses refrains amenés avec goût.

Charles d'Orléans n'était pas seulement poëte galant et délicat; il était guerrier, il était prince. Captif depuis cette malheureuse journée d'Azincourt, sachant les misères de la France, tant ravagée par l'Anglais, il devait exhaler sa douleur dans ses vers. Mais, je l'avouerai, ce qu'il regrette surtout, c'est le beau soleil de France, le beau mois de mai, les danses et les belles dames de France. Il a peu de mélancolie sur le reste. Il semble homme d'humeur vive et gaie, qu'un sourire et un rayon de soleil raniment tout à coup. Ses paroles sont char-

[1] Aujourd'hui cette pièce est imprimée. Voy. l'édition des Poésies du duc Charles d'Orléans, publiée par M. A. Champollion; Paris, 1842, petit in-8°, p. 270.

mantes, pour chanter le beau temps et les doux loisirs :

Les fourriers d'esté sont venus
Pour appareiller son logis ;
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissus.

Cueurs, d'ennuy piéçà morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis ;
Alez-vous-en, prenez pays,
Yver, vous ne demourez plus.

Les fourriers d'esté sont venus.

. . . .

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau,
Qui en son jargon ne chante ou crye ;
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfaverie :
Chascun s'abille de nouveau.

Le Temps a laissié son manteau.

Bien que Charles d'Orléans nous paraisse souvent trop distrait des maux de la France par les plaisirs qu'il trouva dans l'exil, il s'attendrit parfois au nom de son pays ; et

ses vers ont alors le charme d'un demi-sourire au milieu des pleurs :

En regardant vers le païs de France,
Ung jour m'avint à Dovre sur la mer ;
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye oudit païs trouver.
Si commençay de cueur à souspirer ;
Combien certes que grant bien me faisoit
De veoir France que mon cueur amer doit.
. . . .
Alors chargeay en la nef d'Espérance
Tous mes souhaitz, en les priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demourance,
Et à France de me recommander.

Ailleurs il plaisante avec grâce sur le bruit de sa mort répandu dans la France, qu'il n'a pas vue depuis si longtemps, et il se donne à lui-même un certificat de vie, dans une forme poétique et gaie :

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort ;
Dont avoient peu de desplaisance
Aulcuns qui me hayent à tort :
Aultres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort;
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceulx qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris, etc.

On remarquera que l'expression de Charles d'Orléans est ingénue, familière, sans avoir jamais rien de bas. C'est sa grande supériorité sur Villon, qui aurait mieux valu, nous dit Marot, « s'il avoit demeuré en la cour des rois et des princes, où les jugemens s'amendent et les langages se polissent. » Il y a dans Charles d'Orléans un bon goût d'aristocratie chevaleresque, et cette élégance de tour, cette fine plaisanterie sur soi-même, qui semble n'appartenir qu'à des époques très-cultivées. Il s'y mêle une rêverie aimable, quand le poëte songe à la jeunesse qui fuit, au temps, à la vieillesse. C'est la philosophie badine et le tour gracieux de Voltaire dans ses stances à madame du Deffant :

Je fus en fleur au temps passé d'enfance;
Et puis après devins fruit en jeunesse;
Lors m'abattit de l'arbre de plaisance,
Vert et non mûr, Folie ma maîtresse.

Boileau se vantait d'avoir parlé poétiquement de sa

perruque : Charles d'Orléans, tout brillant chevalier qu'il est, parle de ses lunettes :

Par les fenestres de mes yeulx,
Ou temps passé, quant regardoye,
Advis m'estoit, ainsi m'aid Dieux,
Que de trop plus belles veoye
Qu'à présent ne fais; mais j'estoye
Ravy en plaisir et lyesse
Es mains de madame Jeunesse.

Or maintenant que deviens vieulx,
Quant je lis ou livre de joye,
Les lunettes prens pour le mieulx,
Par quoy la lettre me grossoye,
Et n'y voy ce que je souloye :
Pas n'avoye ceste foiblesse,
Es mains de madame Jeunesse.

Jeunes gens, vous deviendrez tieulx (tels),
Se vivez, et suivrez ma voye.

Sans doute il y a dans ces poésies charmantes un reste de négligence et de dureté qui arrête quelque peu le lecteur. C'est pour nous une épreuve, une pierre de touche certaine, pour démêler d'avec les contrefaçons modernes ce qui porte la date véritable du moyen âge. Quel que soit l'heureux génie d'un écrivain de ce vieux temps, il reste toujours quelque chose de gothique et d'étrange.

Ce caractère est plus adouci dans les poésies de Charles d'Orléans que partout ailleurs, si vous les comparez aux

vers d'Alain Chartier, et même aux vers de Christine de Pisan, fille d'un astrologue italien que le sage roi Charles V avait fait venir à sa cour. Mais il y a dans le style et la pensée de ce temps un reste de rudesse choquant pour le nôtre. Si donc jamais on vous montre des poésies du xve siècle, où le plaisir que vous éprouvez soit sans interruption et sans effort, où le style, chargé seulement, pour mémoire, de quelques mots surannés, coule du reste avec aisance, et soit partout précis et clair, dites-vous bien que ce n'est pas du moyen âge; il y a mensonge plus ou moins habile.

C'est par un nouvel exemple de ces fraudes littéraires que je terminerai cette revue comparative et trop abrégée. Nous avons eu, comme les Anglais, une contrefaçon élégante, une spirituelle mystification sur la poésie de notre xve siècle. De même que Chatterton leur a forgé le vieux Rowley, nous avons cru quelque temps à *Clotilde de Surville.* Ses poésies *retrouvées* ont fait grand bruit en France il y a vingt ans. Le monument est curieux : c'est une petite construction gothique, élevée à plaisir par un moderne architecte. Mais le goût qui a présidé à cette œuvre factice, la vérité des sentiments qui se cache sous la combinaison du langage, tout cela mérite d'être étudié.

En 1802, on annonça les poésies inédites de Clotilde de Surville, noble dame du xve siècle. Ce nom de Surville n'était pas inconnu dans notre histoire, et avait été récemment porté par un marquis de Surville, homme

de cœur et d'esprit, qui servit en Amérique, revint en France pour émigrer, y rentra pour combattre, et fut cruellement mis à mort par une commission militaire.

Il paraît que le marquis de Surville, passionné pour la poésie, avait d'abord été poëte moderne, vu qu'il était né dans le XVIII[e] siècle. Ses essais se perdirent dans la foule. M. de Surville alors tâcha de vieillir sa muse. Une curiosité féodale qui lui faisait relire avec plaisir les vieux titres de sa famille, le portait à imiter l'ancien style. Ses amis ont prétendu qu'il avait retrouvé les poésies d'une arrière-bisaïeule, qu'il les avait déchiffrées, transcrites (car on n'a jamais montré la copie originale), et que, peu de jours avant de mourir, il avait recommandé par une lettre ce précieux dépôt. A-t-on supposé cette lettre? ou bien a-t-il voulu lui-même tromper sur une chose aussi frivole, dans un moment si solennel et si triste? Quoi qu'il en soit, l'authenticité de ces poésies n'en est pas moins invraisemblable. Quand on a lu Charles d'Orléans, on reconnaît dans les poésies de Clotilde une fabrication moderne qui se trahit par la perfection même de l'artifice.

Les objections techniques se présentent d'abord. Clotilde, dans ses poésies, est beaucoup plus savante que son temps. Elle cite des livres qu'on n'avait pas : elle parle des satellites de Saturne qui n'étaient pas encore découverts : elle observe dans sa versification des règles qui n'existaient pas : elle est fidèle à l'entrelacement rigoureux des rimes : elle évite avec scrupule les hiatus de

voyelles. Enfin, sous les vieux mots accumulés et sous la vieille orthographe, elle a je ne sais quel tour d'idées moderne, et cette élégance d'un idiome depuis longtemps assoupli. Mais, la fraude une fois prouvée, reste le mérite de la fraude en elle-même. Ces poésies sont charmantes. Admettez-vous que ce soit un raisonnable et bon travail d'écrire en vieux français, comme on écrit en latin ou en grec, il faut goûter beaucoup les poésies de Clotilde de Surville. Je ne dis pas qu'un profond philologue comme M. Raynouard ne puisse noter dans cette œuvre en langue morte des erreurs grammaticales, des anachronismes de mots, des barbarismes, et parfois une correction vraiment fautive pour le XVe siècle; mais les qualités mêmes qui prouvent la *supposition* de l'ouvrage augmentent l'attrait de la lecture. C'est un certain degré de précision et de clarté peu connu dans le moyen âge. La justesse, l'ordre, la liaison des idées manquaient alors. Cette netteté de l'esprit, qui a passé des ouvrages les plus sérieux aux plus frivoles, ne se faisait pas sentir dans les idées, hormis en Italie, où la langue avait été subitement perfectionnée par trois hommes de génie.

Quand je lis *Clotilde de Surville,* tout me montre une main moderne. On a eu beau choisir de vieux mots qu'on a eu soin d'expliquer au bas de la page, le tour, le mouvement, la phrase, sont d'une date récente. Écoutez ces vers charmants :

Clotilde au sien amy doulce mande accolade,
A son espoulx, salut, respect, amour!

Ah! tandiz qu'esplorée et de cœur si malade,
Te quier la nuict, te redemande au jour,
Que deviens? où cours-tu? loing de ta bien-aymée
Où les destins entraisnent donc tes pas?
Faut que le dize, hélas! s'en croy la renommée,
De bien long tams ne te revoyrai pas!

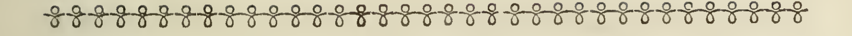
Bellone, au front d'arhain, ravage nos provinces;
France est en proye aux dents des léoparts :
Banny par ses subjects, le plus noble des princes
Erre, et proscript en ses propres remparts,
De chastels en chastels et de villes en villes,
Contrainct de fuyr lieux où debvoit régner;
Pendant qu'hommes félons, clercs, et tourbes serviles
L'ozent, ô crime! en jusdment assigner!...
Non, non; ne peult durer tant coulpable vertige :
O peuple Franc, reviendraz à ton roy!...

Cette lecture ne vous a pas laissé un moment d'embarras. C'est le français moderne, à la netteté des constructions. C'est une contrefaçon très-élégante, trop élégante peut-être.

Encore une remarque. M. de Surville était un fidèle serviteur de la cause royale. Il s'est plu, je crois, dans la solitude et l'exil, à cacher ses douleurs sous ce vieux langage. Quelques vers de ce morceau, sur les malheurs du règne de Charles VII, sont des allusions visibles aux troubles de la France à la fin du XVIII[e] siècle. C'est encore une explication du grand succès de ces poésies. Elles

répondaient à de touchants souvenirs ; comme l'ouvrage le plus célèbre du temps, le *Génie du christianisme*, elles réveillaient la pitié et flattaient l'opposition.

Vous êtes trop jeunes, Messieurs, pour avoir souvenir de cela. On aimait à trouver, sous le puissant empereur, des souvenirs d'opposition dans une femme poëte du xv[e] siècle. Ce plaisir est perdu pour nous. Il reste l'œuvre ingénieuse d'un homme de talent, et, chose remarquable ! quelques poésies pleines de naturel et de sensibilité, sous un travail évidemment artificiel. Ce travail même atteste cependant l'impossibilité, pour une époque, d'en contrefaire une autre. La leçon de goût qui sort de là, c'est qu'il ne faut pas tenter sous son propre nom ce que l'on ne peut faire non plus sous un faux nom. Que chaque siècle écrive la langue qu'il parle. Une époque de raffinement ne doit pas simuler la barbarie. Si on la simule sous un nom ancien, la contrefaçon se trahira ; si on essaie de la simuler sous son propre nom, on restera tout à la fois inférieur à son temps et à soi-même.



VINGTIÈME LEÇON.

Suite de la poésie française. — De la chute et de la renaissance de l'art dramatique. — Premiers essais de la religieuse Hroswitha, dès le XIe siècle. — De l'origine des *Mystères*. — Idée de ce genre d'ouvrages. — *Soties*, *moralités*. — *Le Savetier*. — *L'Avocat Patelin*.

Messieurs,

Nous avons encore à parler de la poésie française au moyen âge, mais quelle poésie ! Nulle élégance, nulle douceur harmonieuse ; une simplicité sans charme, une grossièreté sans force. Convenons bien de ce fait : la vraie poésie, naturelle, expressive, brillante de coloris et d'images, en France, elle ne fut jamais contemporaine que du bon goût ; nous n'avons pas eu de poésie à la fois rude et sublime. Il n'y en a pas moins dans ces œuvres, faibles et barbares, de précieux indices d'originalité nationale, et le sujet d'une étude sur le travail de l'esprit humain et ses lents progrès. C'est là qu'il nous faudra chercher aujourd'hui la renaissance du plus beau des arts, du plus savant, du plus difficile, de celui que l'antiquité grecque avait porté si loin, qui mourut avec

l'avénement du christianisme et l'invasion des Barbares, qui fut seize siècles avant de reparaître, et qui se montre alors avec tant d'éclat et de diversité en Espagne, en Angleterre, en France : l'art dramatique enfin. Ce qui va nous occuper, ce sont quelques études, les unes vulgaires, les autres presque inédites, sur le premier débrouillement du théâtre dans l'Europe moderne. Je ne vous promets pas un égal intérêt dans tous les détails. Je crains que votre attention ne soit quelquefois trompée, comme l'ont été mes recherches. S'il est cependant une portion de la littérature qui soit intimement liée avec toute l'existence d'un peuple, qui serve à la fois à former ses mœurs et à les constater, c'est le théâtre. Ce que nous savons le mieux de la Grèce, c'est peut-être ce que nous en a dit Aristophane, dont le drame était pourtant si allégorique et si fabuleux. Nous avons perdu beaucoup d'anecdotes de la civilisation romaine, parce que chez elle le théâtre, imité du grec, était une œuvre littéraire plutôt qu'une expression sociale, et que les comédies vraiment romaines, ces pièces obscènes et populaires dont parlent Tertullien, saint Augustin, Arnobe, ont entièrement disparu pour nous.

Le coup mortel porté au théâtre vint du christianisme. Tandis que la philosophie grecque florissait encore et faisait dominer son langage jusque dans le palais des Césars, le théâtre, dès longtemps déchu faute de génie, était chaque jour avili par ses excès et par la prédication chrétienne. Il méritait cet anathème. Impudique à un

degré que notre imagination moderne ne peut concevoir, ce théâtre devait révolter les chastes regards de cette population nouvelle, qui naissait de la fange du vieux peuple. Parcourez les premiers écrivains du christianisme, Athénagoras, Tertullien, Cyprien, et tant d'autres, vous voyez leur colère s'allumer au seul nom de théâtre : poëtes, acteurs, spectateurs, ils enveloppent tout dans leurs âpres censures. Bien plus : Julien essaie-t-il une restauration du paganisme, un recrépissement de ce vieil édifice; une de ses réformes, c'est d'interdire les théâtres païens aux prêtres païens. « Avertissez-les, écrit-il au grand pontife Arsace, qu'un sacrificateur ne doit pas fréquenter le théâtre, ni boire dans un cabaret, ni exercer quelque métier vil ou honteux. » A dater du règne de Constantin, la législation porte témoignage de la sévérité du christianisme envers le théâtre. On voit, par divers édits, qu'il était défendu aux comédiens convertis de remonter jamais sur la scène, aux comédiennes de porter des pierreries et des étoffes précieuses, aux juges de fréquenter les théâtres, hormis les jours de fête, pour la naissance ou l'avénement de l'empereur.

On rappelle ces faits anciens, parce que c'est là qu'il faut chercher l'origine et l'excuse de l'anathème qui a longtemps pesé sur cette profession de comédien, si honorée dans la Grèce. Ce n'étaient pas des hommes récitant en public de beaux vers et de nobles maximes, qu'avait flétris la prévention chrétienne : c'étaient des mimes, des bateleurs qui figuraient tout ce que l'imagi-

nation impure peut rêver de plus déshonnête. Cependant le christianisme déshonora le théâtre sans le détruire; et même ce qu'il y eut jamais de plus infâme dans les scandales de la scène, se vit dans Constantinople chrétienne, et y fut représenté par une femme qui devint impératrice, Théodora.

Ainsi, le christianisme avait frappé d'anathème tous les théâtres, avait confondu presque dans une haine commune, la pureté païenne de Sophocle et les souillures des *mimes* romains; et cependant lorsqu'il est vainqueur, corrompu lui-même par les mœurs d'Orient, il souffre dans la ville bâtie pour être chrétienne, de plus grandes turpitudes que n'en avait vu la Grèce idolâtre. La chaire chrétienne protestait depuis longtemps, et en vain : Constantinople était ivre de la licence du théâtre, comme de la pompe des cérémonies saintes. Telle est l'image qu'offrent souvent les sociétés vieillies, où les éléments les plus contraires subsistent à côté l'un de l'autre, dans une égale impuissance de se supporter ou de se détruire. Ce fut, pendant quatre siècles, le sort du monde romain.

Mais ce qui vint ajouter la ruine à l'anathème, ce qui abolit enfin les théâtres, ce fut l'invasion des Barbares. Partout, dans l'Occident, où s'établissent les Barbares, les jeux de la scène ont cessé. Dans la douleur des peuples, exprimée par quelques écrivains du temps, le regret des théâtres perdus se place presque à côté de tous les autres regrets de la patrie asservie et malheureuse. Un

évêque, je m'en souviens, reproche aux habitants de Trèves, qu'après la désolation de leur ville, le massacre de leurs plus illustres citoyens, l'armée barbare s'étant retirée, leur première pensée, leur première supplique à l'empereur fut pour le rétablissement d'un théâtre.

Mais bientôt tout fut détruit, et le prétoire et le *cirque*. Le clocher seul de l'église surmonta cet amas de cendres et de décombres, entassé par les Barbares. De ces *cirques* magnifiques, de ces théâtres découverts, qu'on admirait dans les villes de Trèves, de Nîmes, de Lyon, de Marseille, de Poitiers, on en était venu à la rusticité de la cour de Clovis, qui, pour se distraire dans sa vieillesse, avait mandé de Rome un joueur de flûte. C'était là toute la pompe, et toute la musique du palais.

Ainsi, Messieurs, au VIIe siècle, mettez à part Constantinople, foyer de civilisation et de vices, égout de la vieille société, où se conservaient sa science et ses arts, comme ces chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'on a retrouvés dans la vase du Tibre ou sous les eaux croupissantes des Marais Pontins, mettez à part Constantinople, partout ailleurs les théâtres, les jeux dramatiques étaient détruits.

Mais il semble que l'esprit de l'homme ait incessamment besoin de ces émotions qu'inspire un spectacle tragique et majestueux, ou de cette distraction vive et gaie que donnent la satire et la raillerie comique. A peine le théâtre est-il tombé, bien moins sous les anathèmes du christianisme que sous la hache des Barbares, qu'on voit,

du milieu même de l'Église, sortir un nouveau théâtre. Oui, ces cérémonies saintes, ces pompes sévères, ces commémorations mystiques de notre foi, pendant lesquelles, d'abord, on proscrivait, comme une impiété, tout spectacle et tout jeu public, deviennent elles-mêmes un spectacle licencieux et profane. Au lieu de célébrer les fêtes, on les représente, on les joue, si je puis parler ainsi. On substitue aux symboles, à la prière, la représentation dramatique et détaillée. S'agit-il de la fête de Noël; on figure dans l'église tout ce que raconte l'Évangile, la crèche, les bergers, l'adoration des mages. Puis, ce besoin de gaieté grossière, que les hommes éprouvent d'autant plus qu'ils souffrent davantage, introduisit bientôt dans ces tragédies toutes faites, que la religion donnait, un mélange de comique. Voici ce que rapporte Cédrene, auteur byzantin du XIe siècle :

Théophylacte est l'auteur de cette pratique encore subsistante, d'offenser, dans les jours de fêtes, Dieu et la mémoire des saints, par des propos indécents, des rires, des cris, au milieu même des hymnes saints, que nous devons offrir à Dieu avec contrition de cœur, pour notre salut. Il avait rassemblé une multitude d'hommes déshonorés, et avait mis à leur tête un certain Euthyme, qu'il avait donné aussi pour intendant de l'église. Et il les instruisit à mêler à l'office divin des danses sataniques, des cris inconvenants, et des chansons prises dans les rues et les mauvais lieux.

Ainsi voilà un évêque qui avait attaché un théâtre à son

église. Les cérémonies saintes étaient pour lui mêlées d'intermèdes comiques, où figurait une troupe de mimes auxiliaires des prêtres. Et ce n'est pas dans les contrées ignorantes de l'Europe, c'est à Constantinople que cette innovation bizarre s'établit.

De là, sans doute, les abus qui passèrent dans nos églises d'Occident; cette fête de l'Ane : *Adventavit asinus pulcher et fortissimus;* cette procession du Renard, et mille autres folies grossières, devenues la *petite pièce* du culte religieux.

Ces grossières tentatives s'ignoraient elles-mêmes, ne savaient pas qu'elles étaient sur la route de l'art théâtral, et que même elles allaient à cet art sublime par un détour qu'avait suivi le génie grec. En effet, les érudits en conviennent, c'est dans les mystères d'Éleusis qu'il faut chercher la première origine de l'art théâtral. Ces mystères, où l'enseignement religieux, la révélation du dogme, la prière, étaient mêlés à des représentations riantes ou terribles qui servaient d'épreuves aux initiés, ont pu, dit-on, donner l'idée de cette tragédie grecque, dont les premiers essais gardaient encore un caractère symbolique et religieux. Ainsi, nos farces grossières du moyen âge, nos pieuses parodies de l'Évangile, jouées gravement dans les églises, devaient conduire à la tragédie, comme les initiations d'Éleusis conduisaient au *Prométhée* d'Eschyle et à l'*OEdipe* de Sophocle : seulement nous nous sommes plus écartés que les Grecs de cette origine de l'art.

Cependant, à côté de ce débrouillement si pénible et si lent des esprits, alors qu'ils repassent par tous les degrés de barbarie, et qu'ils recommencent, sans traditions et sans souvenirs, toutes les tentatives et tous les hasards de la pensée ignorante, il y avait quelques études, quelques essais solitaires qui remontaient directement aux modèles antiques. Ces études, presque toujours inséparables du travail spontané des esprits dans le moyen âge, nous devons en parler ici. Nous avons rarement fait mention des ouvrages de cette époque, écrits en langue latine, parce que le vrai caractère des peuples ne se montre que dans l'emploi de leur langue vulgaire. Leurs impressions, leurs idées sont toujours altérées par l'usage nécessairement artificiel d'une langue morte. On ne peut les bien connaître qu'en les écoutant parler, pour ainsi dire, à travers la distance des siècles.

Cela posé, voyons cependant si cette littérature latine du moyen âge, lien de communication entre l'antiquité classique et l'esprit moderne, n'offre pas quelques essais qui aient préparé la renaissance de l'art dramatique en langue vulgaire. Nous avons déjà nommé Hroswithe, cette religieuse du monastère de Gandersheim, au XI[e] siècle. Dans la solitude du cloître, elle avait lu Térence; et, sur ce modèle, elle eut la pensée d'écrire, dans la même langue, de petits drames, consacrés à des sujets religieux. Elle essaya, la première, ce qu'on a renouvelé dans le XVI[e] siècle, d'enlever aux auteurs profanes leur style. Elle a fait six pièces dans ce goût; personne n'en a parlé

Ces six pièces sont fort courtes. Je ne sais si elles furent jouées souvent : un passage me le ferait croire.

Ainsi, en Allemagne, dans un monastère qui comptait cinquante religieuses de noble famille, il paraît que, vers 1080, on avait dressé un petit théâtre, comme à Saint-Cyr sous madame de Maintenon, et que là quelques jeunes sœurs, ayant sans doute obtenu dispense pour s'habiller en hommes, représentèrent une espèce de tragédie, la *Conversion de Gallicanus*. Voici le sujet de la pièce : Constantin le Grand avait promis de donner la belle Constantia, sa fille, à un jeune Romain de haute naissance et de grand courage, mais encore attaché au culte des faux dieux. Une guerre suspend ce projet : le jeune amant y vole et se couvre de gloire dans un combat, où il est miraculeusement sauvé. Touché de ce secours de la Providence, il se laisse convertir à la foi par deux officiers de l'empereur, Paul et Jean. Dans sa pieuse ferveur, il renonce à la main de la princesse qui, de son côté, se consacre à la vie religieuse. Voilà le premier acte, où l'*unité de temps*, comme vous le voyez, n'est pas fort rigoureuse. C'est une pièce libre, qui, en tout, dure vingt-cinq ans. Au second acte, trois empereurs ont déjà passé; c'est Julien qui règne. Julien, après avoir exilé Gallicanus, le fait tuer en Égypte. Puis sa persécution s'attache avec plus de violence et de haine aux deux officiers du palais qui avaient autrefois accompli l'heureuse conversion de Gallicanus. On ne voit pas le motif de cette colère. Mais l'auteur, dans la prose assez

correcte de son drame, fait habilement parler Julien. Il y a là un sentiment vrai de l'histoire; Julien ne paraît pas un féroce et stupide persécuteur, comme l'auraient imaginé les légendaires du VIe siècle. La religieuse de Gandersheim avait saisi le caractère de Julien : on le voit avec sa modération apparente, son esprit impérieux et ironique. Il ne peut triompher de l'obstination chrétienne des deux officiers de l'empereur; il les exile, en laissant prévoir leur supplice.

Je traduis cette scène. Ce qui fait l'intérêt de ce morceau, ce n'est pas le degré de talent, c'est la date; c'est que, dans le XIe siècle, au milieu de la grossièreté féodale et de l'ignorance, lorsque rien ne rappelait le souvenir de ce grand art du théâtre, une femme ait écrit, et que des femmes aient joué cet ouvrage.

JULIEN.

Je n'ignore pas, Jean et Paul, que vous avez été dès l'enfance attachés au service des empereurs.

JEAN.

Nous l'avons été.

JULIEN.

Il convient dès lors que, placés près de moi, vous serviez dans le palais, où vous avez été nourris.

PAUL.

Nous ne servirons pas.

JULIEN.

Est-ce moi que vous ne servirez pas?

JEAN.

Nous l'avons dit.

JULIEN.

Est-ce que je ne vous parais pas un Auguste?

PAUL.

Un Auguste, bien différent de ses prédécesseurs.

JULIEN.

En quoi?

JEAN.

En religion et en vertu.

JULIEN.

Expliquez-vous.

PAUL.

Les glorieux empereurs Constantin, Constant et Constance, auxquels nous avons obéi, étaient très-chrétiens, et se glorifiaient de servir Jésus-Christ.

JULIEN.

Je le sais; mais je ne veux pas les imiter en cela.

PAUL.

Tu n'imites que le mal. Ils étaient assidus à l'église; et, ôtant leurs diadèmes, ils adoraient à genoux Jésus-Christ.

JULIEN.

Vous ne me forcez pas à la même chose, sans doute.

JEAN.

Aussi tu ne leur ressemble pas.

PAUL.

Comme ils offraient leur encens à Dieu, ils relevaient par leur vertu l'éclat du diadème impérial, et réussissaient dans toutes leurs entreprises.

JULIEN.

Et moi aussi.

JEAN.

Ce n'est pas de la même manière; pour eux, la grâce divine les accompagnait.

JULIEN.

Niaiseries! Autrefois j'ai suivi sottement ces pratiques; j'ai été clerc dans l'église.

JEAN.

Qu'en dis-tu, Paul? il a été clerc.

PAUL.

Chapelain du diable.

JULIEN.

Mais, lorsque j'ai vu qu'il n'y avait là rien d'utile, je me suis tourné vers le culte des dieux, dont la faveur m'a porté au faîte de l'empire.

JEAN.

Tu nous as interrompus, pour ne pas entendre la louange des justes.

JULIEN.

Que me fait-elle?

PAUL.

Rien; mais ce que je vais ajouter te regarde. Comme le monde n'était pas digne de les conserver, ces vertueux empereurs ont été reçus parmi les anges; et la république malheureuse a été abandonnée à ton pouvoir.

JULIEN.

Pourquoi malheureuse?

JEAN.

Par le caractère de son souverain.

PAUL.

Tu as déserté toute religion, et imité l'idolâtrie. C'est pour

cela que nous nous sommes soustraits à ta présence, et à la société des tiens.

JULIEN.

Quoique insulté par vous, je fais grâce encore à votre témérité, et je veux vous élever aux premiers grades du palais.

JEAN.

Ne te fatigue pas; nous ne céderons ni à tes menaces, ni à tes séductions.

JULIEN.

Je vous donne une trêve de dix jours, pour revenir au bon sens et rentrer en grâce avec nous : sinon, ce qu'il faut faire, je le ferai; et je ne serai plus votre risée.

PAUL.

Ce que tu dois faire, fais-le dès aujourd'hui. Tu ne pourras nous ramener ni à ton palais, ni à ton service, ni au culte de tes dieux.

JULIEN.

Allez, retirez-vous; faites ce que je vous conseille.

Voilà, Messieurs, ce qui a précédé Corneille de six siècles. Mais ces tentatives obscures, enfermées dans un cloître, bornées à une langue morte, ne pouvaient avoir qu'une faible influence; et surtout elles ne peuvent servir à nous faire retrouver ce que nous cherchons dans l'étude du théâtre, le témoignage expressif et vivant des mœurs contemporaines.

Par ce motif, Messieurs, je ne m'arrêterai pas sur quelques essais de même nature, tentés avec plus de talent par un poëte d'Italie, qui fut en même temps historien, Mussato. Ce qui distingue une de ces compositions, c'est le choix que le poëte avait fait d'un su-

jet tout récent, les crimes d'Excellino, un des plus odieux tyrans qui aient pesé sur les villes d'Italie. Mais l'imitation servile du style de Sénèque, la poésie factice des chœurs, une pompe déclamatoire, étrangère à l'esprit du temps, ôtent à cet ouvrage toute forme et toute vérité. Il ne paraît pas d'ailleurs que cette pièce, en langue morte, ait été jouée sur un théâtre.

Voulons-nous marquer avec précision quand pour la première fois, cette représentation d'une pièce en langue vulgaire, cette action matérielle et morale d'un drame joué devant une foule qui comprend et s'émeut, s'est vue en Europe, la chose est difficile. Fontenelle, plus ingénieux qu'érudit, a fait des bons mots sur les antiquités de notre théâtre. Il admet, au XIVe siècle, l'existence d'un drame provençal, sous le titre de l'*Hérésie des prêtres*. Mais le restaurateur de la langue et de la poésie *romanes,* M. Raynouard, a prouvé que les troubadours n'eurent pas de littérature dramatique. Le troubadour était à la fois auteur et acteur; il chantait ses propres poésies; il récitait de longs romans. Il employait la forme du dialogue dans les *Jeux-partis* et les *Tensons*. Mais tout cela n'était pas l'art dramatique : c'était une forme d'églogue, à l'usage des cours d'amour. Nous arrivons au milieu du XIIIe siècle, sans trouver aucune trace évidente de compositions dramatiques en langue vulgaire.

A cette époque, cependant, toutes les fois qu'il survenait quelque solennité, un mariage royal, la présence

d'un prince étranger, on donnait des spectacles dans les rues. Mais ces représentations étaient fort simples : tout le monde y jouait ; on allait, on venait dans un certain ordre ; on changeait deux ou trois fois de costume. Le peuple était chargé de représenter le peuple : on le divisait quelquefois en Chrétiens et en Sarrasins, en Romains et en Juifs. C'était une pantomime à laquelle on mêlait le jeu de quelques machines.

On trouve dans une vieille chronique du temps de Philippe le Bel quelques détails sur une de ces représentations. Le jour que Philippe le Bel arma son fils chevalier, il y eut un spectacle où paraissait la personne de Notre-Seigneur, qui mangeait des pommes avec sa mère, et disait des patenôtres :

On entendit les bienheureux chanter dans le paradis, en la compagnie d'environ quatre-vingt-dix anges ; on entendit les damnés gémir dans un enfer noir, au milieu de cent diables, qui riaient de leurs supplices. On vit aussi un renard habillé en clerc...

Voilà, Messieurs, selon toute apparence, la plus ancienne analyse d'un drame moderne en langue vulgaire.

Ces représentations allèrent se perfectionnant et se diversifiant. La comédie bouffonne naquit au milieu du drame religieux. Mais ce n'est que vers 1402, dans les premières années du XVe siècle, que le théâtre prit, en France, une sorte de consistance. Quelques pèlerins, dit-on, qui depuis longtemps jouaient des mystères à

Paris et dans la banlieue, étaient menacés d'interdiction par le prévôt de Paris; le roi Charles VI, mélancolique, et fort ennuyé, vint, pour juger l'affaire, voir une de leurs représentations. Il fut amusé, et par reconnaissance, il autorisa par un édit la confrérie dramatique.

Voilà le monument le plus ancien d'une sorte de constitution régulière donnée au théâtre, *dans la prévôté et vicomté de Paris*.

Mais on ne peut douter que, bien avant cette époque, le goût des représentations religieuses n'ait inspiré parfois quelques essais d'invention dramatique. Sous le titre d'*Histoire ecclésiastique,* Grégoire de Tours avait compris toute l'histoire de son temps. On dut de même, dans les siècles suivants, sous cette forme et sous ce nom de *mystères,* renfermer bien des peintures de la vie commune et des passions de tous les temps. Il est à regretter que les monuments de cette littérature soient encore presque tous inédits, et qu'on n'ait guère publié que les plus récents. Nous aurions vu la tragédie bien grossière sans doute, mais déjà distincte, se détacher des *mystères*. On peut citer en exemple un vieux drame du XIIIe siècle, *li jus de saint Nicolai*. Il y a loin, bien loin des rimes de l'auteur, Jean Bodiaus, natif d'Arras, aux sublimes accents d'Eschyle célébrant sur le théâtre d'Athènes la défaite de Xerxès qui s'enfuit avec un carquois vide. Mais il s'agit également, dans l'une et l'autre pièce, d'honorer le religieux dévouement des hommes qui meurent pour leur dieu et leur pays. Jean Bodiaus

était contemporain de saint Louis; et il exprime, dans son *Prologue,* le regret de n'avoir pu suivre ce saint roi à la croisade où périt le jeune comte d'Artois son seigneur. Pour célébrer sans doute ce souvenir, il représente un roi d'Afrique qui défend ses États contre une armée de croisés, et qui, après les avoir vaincus, est converti par un vieux chevalier que les mahométans avaient surpris à genoux devant une image de saint Nicolas. Une longue scène de la pièce montre les chrétiens qui, de toutes parts environnés par leurs ennemis, se disposent à mourir, tandis qu'un d'eux, nouvellement armé chevalier, adresse une prière touchante à Dieu dont l'ange vient les consoler, et leur annoncer le martyre :

> Par Dieu, serés tout détrenchiés;
> Mais la haute couronne arés.
> Je m'en vois à Dieu! demourés.

Le dernier vers est beau, et, pour un peuple religieux, il y avait là quelque commencement de tragédie nationale. Pourrait-on en trouver d'autres vestiges dans les nombreux manuscrits de notre moyen âge? Nul doute; et la recherche est digne d'intérêt. On sait que, dans le xve siècle, la vie de saint Louis, et non-seulement sa sainteté, mais ses actes de grand roi et de roi justicier, inspirèrent un long drame à Gringore, poëte du temps. Ne nous flattons pas cependant; ce qu'on a publié des mystères du xve siècle ne laisse espérer dans le même temps le génie dramatique sous aucune forme sérieuse.

Ces ouvrages sont presque tous insipides et monstrueux; on ne peut même en rien lire devant vous. Ce qui était naïf alors semblerait une froide et indécente bouffonnerie.

Cependant il est fâcheux qu'à cette époque la langue n'ait pas été mieux faite, et qu'il ne se soit pas trouvé, par hasard, quelque homme de génie parmi les confrères de la Passion. Au fond, la matière était admirable. Concevez un théâtre qui serait, dans la foi des peuples, le supplément du culte même; concevez la religion mise en scène, avec la sublimité de ses dogmes, devant des spectateurs convaincus; puis un poëte d'une forte imagination, pouvant user librement de toutes ces grandes choses, non pas réduit à nous dérober quelques pleurs sur de feintes aventures, mais frappant nos âmes avec l'autorité d'un apôtre et la magie passionnée d'un artiste, s'adressant à ce que nous croyons, à ce que nous sentons, et nous faisant verser de vraies larmes sur des sujets qui nous paraissent non-seulement vrais, mais divins : certes, rien n'aurait été plus grand que cette poésie. Au lieu de cette curiosité à demi indifférente, qui, dans notre siècle, conduit au théâtre des spectateurs distraits par mille soins, supposez une assemblée attentive, ardente, pieusement émue par le sujet seul, indépendamment des inventions du poëte; mettez ces hommes en présence des plus grands souvenirs qui aient formé leur croyance; ayez un poëte surtout, un poëte

. . . . . . Cui mens divinior atque os
Magna sonaturum;

faites-lui réciter, décrire, dialoguer ce drame sublime et tout fait de la Passion ; qu'il vous montre la persécution et les douleurs du Fils de Dieu, la trahison du faux disciple, les hésitations de Pilate; ce juge qui se lave les mains du crime qu'il laisse commettre; ces prêtres et ce peuple égaré qui se saisissent du crime qu'on leur abandonne, et l'achèvent; toutes les tristesses de la Passion, le reniement de saint Pierre, les douleurs de la mère au pied de la croix : pouvait-il exister jamais tragédie plus déchirante? Mais le poëte a manqué, et le sujet de la Passion, traité et remanié sans cesse, n'a produit que de froides et stériles absurdités, où la licence de tout dire n'a jamais inspiré quelque chose qui valût la peine d'être dit. Il y a grand nombre de manuscrits divers sur ce thème de la Passion; vous pouvez les feuilleter, vous n'y trouverez pas, je crois, une scène, une intention, une beauté durable.

Quant à la forme de ces représentations, elle offre plus d'une remarque curieuse. Le nombre des personnages était fort grand, l'action presque illimitée; elle se partage en *journées*. On représentait successivement toute l'histoire évangélique. Quel est le type ancien de ces drames? On l'indiquerait difficilement. Quintilien nous apprend que, dans les jeux dramatiques de la Grèce, on était admis à présenter au concours des pièces d'anciens auteurs, habilement retouchées, et que plus d'une remporta le prix sous cette forme nouvelle. Il n'y avait pas ces belles solennités pour les poëtes de

France, au XVe siècle; mais il paraît qu'on retouchait fréquemment et qu'on remettait sur la scène, avec des additions et des variantes, les drames de la Passion. La langue changeait souvent, précisément parce qu'elle était défectueuse, et qu'il y a, dans les idiomes, un point de maturité véritable qu'ils doivent atteindre avant de se fixer.

Mais, me dira-t-on, est-il possible que nul éclair de génie ne brille dans ce chaos? Ces sujets, qui vous paraissent si pathétiques, et sur lesquels vous rêviez tout à l'heure fort vaguement une espèce d'utopie théâtrale, n'auraient-ils, dans tout le moyen âge, avec une application si constante des esprits, inspiré que des productions informes, où le goût ne peut rien découvrir? J'en suis convaincu. Il y a peut-être quelque intention touchante dans cette prière de Marie :

> Mon cher enfant, ma très-douce portée,
> Mon bien, mon cœur, mon seul avancement,
> Ma tendre fleur que j'ai longtemps portée
> Et engendrée de mon sein proprement,
> Mon doulx enfant, mon vrai Dieu et mon père !

Mais tout cela est noyé dans un déluge de mots insipides. Le dernier vers est beau peut-être, si l'auteur s'en est douté. Tout est manqué du reste. Cette scène, si naturellement expressive du reniement de saint Pierre, supposez-la traitée par un poëte comme Shakspeare ou même Calderon : rien de plus dramatique. Elle est dans

nos *Mystères* si insipidement barbare, qu'il est impossible de la lire. La douleur de la mère au pied de la croix, ce dernier adieu qui a inspiré à Grégoire de Nazianze, dans sa tragédie trop imitée d'Euripide, quelques expressions si touchantes, est stérile pour le versificateur français.

Parmi toutes ces compilations de *Mystères*, ces diables, ces anges, ces personnages allégoriques, comme, par exemple, *Repentance*, qui vient apporter à Judas une corde et un poignard, ce qui semble le plus supportable, c'est un *Mystère* d'Abraham. Il y a du moins de la simplicité. Dans ce fatigant chaos de barbarie, lorsqu'on rencontre quelque chose qui n'est que médiocre avec un peu de naturel, on est tout ranimé; c'est l'impression que produit cette scène du *Mystère* d'Abraham :

ISAAC.

Mais veuillez-moi les yeux cacher,
Afin que le glaive ne voye
Quand de moi veudrez approcher;
Peut-estre que je fouyroye.

ABRAHAM.

Mon ami, si je te lyoye,
Ne seroit-il point deshonneste?

ISAAC.

Hélas! c'est ainsi qu'une beste.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils.

ISAAC.

. . . . . . Adieu, mon père ;
Bandé suis; de bref je mourray,
Plus ne vois la lumière claire.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils.

ISAAC.

Adieu, mon père ;
Recommandez-moi à ma mère,
Jamais je ne la reverray.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils. . . . . etc.

Malgré la faiblesse ou l'insipide démence de toutes ces compositions, elles occupaient si vivement les esprits que, dans la durée du XVe siècle, vous voyez le théâtre attaqué sans cesse par des sermons et par des arrêts, plus d'une fois interdit au nom du parlement, réclamé par le peuple, protégé par la cour. La sottise ne prescrit jamais aux yeux de tout le monde. Quoique la grossièreté des *Mystères* fût en rapport avec le goût du temps, il y avait des esprits éclairés que ces travestissements de la foi choquaient comme une profanation. Enfin les *Mystères* furent prohibés. On porta sur la scène d'autres sujets ; on fit des drames avec toutes les histoires et même les contes. Ainsi la *Grisélidis* de Boccace fut représentée sur le théâtre. Mais ce même défaut de génie, cette grossièreté que rien ne rachète, cette froideur dans l'absurdité, qui

déparent les *Mystères*, s'attachent à tous les autres drames sérieux de la même époque.

Il paraît que, chez nous, le sérieux, comme la poésie, ne parut qu'avec le progrès du goût et de la raison. De soi-même, et par instinct, l'esprit français n'allait qu'à la raillerie et à la satire. L'esprit français n'a toute sa force que lorsque sa justesse naturelle est développée par l'étude. Dans la liberté d'une verve ignorante, il n'a fait que des bouffonneries; il n'a rien produit d'original dans le sérieux qu'à l'époque du goût perfectionné. Au XIVe et au XVe siècle, nulle composition n'est bonne, si elle doit être sérieuse : mais les ouvrages dont la malice fait le génie, qui vivent de saillies et de gaîté, ils devancèrent chez nous la civilisation et le goût : c'est la production vraiment indigène, et qui a poussé sans culture. Nos tragédies-mystères étaient pitoyables; le pathétique du sujet ne donnait rien au poëte. Mais dans la plaisanterie, la parodie, de bonne heure nous avons eu des hommes supérieurs. Il en est même d'anonymes. Qui a fait l'*Avocat Pathelin?* Je ne sais; c'est tout le monde, je crois, comme tant de malins fabliaux, sans auteur connu, comme tant d'épigrammes, tant de bons mots sans maîtres : c'est, pour ainsi dire, l'œuvre de l'esprit français; c'est la conversation courante du pays.

Ainsi, quittons-nous les *Mystères* dont nous ne pouvons rien tirer, et nous rabattons-nous sur les jeux de la *Basoche;* allons-nous entendre ce que disaient les clercs, qui, dans les vacances du Palais, à Pàques, s'étaient

mis à jouer la comédie, et inventèrent les *Sotties*, les *Moralités,* sans s'inquiéter de Plaute ou de Térence, nous trouverons parfois un excellent comique. Il n'y a que l'embarras du choix et la difficulté des citations.

Voici, par exemple, une pièce dont le sujet et la forme devaient sembler fort piquants. L'*Ancien Monde,* qui ouvre la scène, se plaint d'aller fort mal : « C'est grand' pitié que ce pauvre monde, » dit-il. Survient un personnage allégorique, qui n'en est pas moins très-vivant, très-réel, et se rencontre partout : ce personnage s'appelle *Abus*. Il endort *Vieux Monde,* et lui promet de tout arranger : « Il ne faut pas, lui dit-il, tant vous tourmenter; prenez vos aises; dormez; je me charge de tout. » Le *Vieux Monde* se met à sommeiller; et *Abus,* resté maître du terrain, appelle ses acteurs. Il frappe à différents arbres, et l'on en voit sortir *Sot Dissolu,* habillé en homme d'église; *Sot Glorieux*, habillé en gendarme; *Sot Fripon,* avec une robe de procureur.

Allons, des cartes à foison;
Vin clair et toute gourmandise,

dit le représentant du clergé.

A l'assaut, à l'assaut,

dit le gendarme :

A cheval, sus en point, en armes.
Je feray pleurer maintes larmes
A ces gros villains du village.

Avec ce cortége, *Abus* commence par tondre et dépouiller le *Vieux Monde* endormi. Puis il en crée un nouveau, qui va plus mal encore que l'ancien, et qui tombe dans l'abîme.

Une chose digne de remarque, c'est la liberté de cette attaque contre les corps privilégiés de l'État, et cette protestation en faveur des vilains contre les hommes d'armes et les gens d'église. Aussi les *Sotties* n'eurent pas moins d'ennemis que les *Mystères;* on voulut également les interdire. Ce fut une alternative perpétuelle de rigueur et de tolérance; on fermait, on rouvrait le théâtre de la *Basoche*. Le roi lui-même n'avait pas été épargné dans la petite comédie de l'*Ancien Monde*. Un personnage disait :

> Libéralité interdite
> Est aux nobles par avarice;
> Le chef même y est propice.

Mais ce roi était Louis XII; et, loin de se fâcher de l'épigramme, il dit : « J'aime mieux les faire rire par mon avarice, que si mes dépenses les faisaient pleurer. » Il ajouta même souvent que la *Basoche* était bonne pour lui dire bien des choses qu'on cachait à un roi, et l'avertir de beaucoup d'abus qu'il ne pourrait connaître autrement. Mais le privilége de la *Basoche* ne survécut guère au règne de ce bon prince. François Ier, ce roi chevalier, ce roi despote, ce *protecteur des lettres,* qui avait eu forte tentation de détruire l'imprimerie, ne tolérait pas

les *Sotties,* dont la liberté aurait pu lui dire bien des choses sur l'imprudence de ses guerres et le luxe de ses fêtes. Mais il semble, toute différence à part, que l'on vit alors sur notre théâtre comique la révolution qu'avait éprouvée celui d'Athènes. On passa d'une satire âpre et licencieuse à une raillerie plus fine et plus détournée. A ces allégories si directes et si vives qui frappaient les corps privilégiés, succédèrent de petites satires des mœurs domestiques.

Parmi ces pièces, il en est une excellente. Elle n'a qu'un défaut, d'être trop connue, et, pour ainsi dire, usée, vulgaire. Elle n'est pas cependant connue sous sa forme primitive, mais elle est devenue proverbe et lieu commun. Je n'en peux mais; et elle ne m'en paraît pas moins digne d'être étudiée dans le texte original, altéré par Brueys.

Cet *Avocat Pathelin* est bien vieux, puisqu'il paraissait déjà très-vieux à Pasquier, dont le style est aujourd'hui si gothique pour nous. Voici comment parle ce critique du XVIe siècle :

Ne vous souvient-il point de la responce que fit Virgile à ceux qui lui impropéroient l'étude qu'il employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur dit que, en ce fesant, il avoit appris à tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est advenu naguères aux champs, où étant destitué de la compaignie, je trouvay, sans y penser, la farce de maistre Pierre Pathelin, que je leu et releu avec un tel contentement, que j'oppose maintenant cet eschantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes.

L'autheur introduit Pathelin advocat, maistre passé en tromperie; une Guillemette sa femme, qui le seconde en ce mestier; un Guillaume drapier, vray badaud, je dirois volontiers, de Paris; mais je feroy tort à moy-même; un Aignelet berger, lequel, discourant son fait et son lourdois, et prenant langue de Pathelin, se faict aussi grand maistre que luy.

En effet, cette pièce est pleine de vrai comique : il y a du Molière, il y a du Rabelais. Le sujet est peu de chose : *la farce de maistre Pierre Pathelin,* les ruses d'un avocat pauvre et fripon pour avoir un habit. Mais le dialogue est parfait de naturel, à quelques grossièretés près.

La scène s'ouvre par les reproches de Guillemette à son mari :

Je vy que chascun vous vouloit
Avoir pour gagner sa querelle.
Maintenant chascun vous appelle
Partout, l'avocat dessous l'orme.

Pathelin se défend comme il peut, et promet d'avoir un habit neuf :

Je m'en veux aller à la foire.

GUILLEMETTE.

A la foire?

PATHELIN.

Par sainct Jean, voire,
A la foire, gentil' marchande;
Vous desplaît-il si je marchande
Du drap, ou quelque autre suffrage

Qui soit bon à notre mesnage?
Nous n'avons robe qui rien vaille.

GUILLEMETTE.

Vous n'avez denier ni maille;
Que ferez-vous?

PATHELIN.

Vous ne sçavez;
Belle dame, si vous n'avez
Du drap pour nous deux largement,
Si me desmentez hardiment.
Quel' couleur vous semble plus belle,
D'un gris vert? d'un drap de Brucelle?
Ou d'autre? Il me le faut savoir.

GUILLEMETTE.

Tel que vous le pourrez avoir :
Qui empruncte ne choisit mye.

PATHELIN (en comptant sur ses doigts).

Pour vous, deux aulnes et demye;
Et pour moi, trois, voire bien quatre,
Ce sont....

GUILLEMETTE.

Vous comptez sans rabattre;
Qui diable vous les prestera?

PATHELIN.

Que vous en chault qui ce sera?
On me les prestera vrayment,
A rendre au jour du Jugement, etc.

La scène change; Pathelin est dans la boutique du

marchand; il lui fait mille contes, comme vous savez, lui parle de son père, de sa tante :

. . . . . Que je la vis belle,
Et grande, et droite, et gracieuse!
Par la Mère Dieu, précieuse,
Vous lui ressemblez de corsage.

Et il vient très-naturellement au drap :

Or, vrayment, j'en suis attrapé;
Car je n'avois intention
D'avoir drap, par la passion
De Nostre Seigneur, quand je vins.
J'avois mis à part quatre-vingts
Escus, pour retraire une rente;
Mais vous en aurés vingt ou trente,
Je le voy bien; car la couleur
M'en plaist très tant, que c'est douleur.

Le drapier demande vingt-quatre sous de l'aune. Pathelin s'écrie : « Vingt sous, vingt sous. » Le débat s'échauffe. Pathelin cède enfin, et emporte le drap sans payer.

Suit la visite du drapier; la folie de Pathelin; l'ébahissement du pauvre drapier.

Mais la maîtresse scène, comme dit Montaigne, c'est la scène qui nous a enrichis de ce proverbe si juste et si utile à rappeler parfois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent : *Revenez à vos moutons*. Elle n'est pas moins plaisante dans l'original que dans Brueys. C'est la même confusion, le même enchevêtrement de

draps et de brebis dans la tête du pauvre marchand, deux fois volé :

LE JUGE.

Sus, revenons à nos moutons :
Qu'en fut-il?

LE DRAPIER.

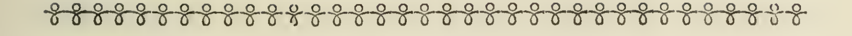
Il en prit six aulnes
De neuf francs.

Ce juge représente un véritable bailli de village du vieux temps. Il se creuse la tête pour voir comment on peut tirer le drap des moutons, et les moutons du drap. Vient la morale; c'est qu'un fripon, alors même qu'il a l'avantage d'être homme de loi, peut fort bien être trompé par le fripon qu'il a défendu.

Pathelin a ordonné à son client de se défendre comme un mouton, de dire *bée* pour toute réponse. C'est un ordre de circonstance, qui ne doit pas durer plus longtemps que le procès. Mais Agnelet se sert du même moyen, pour payer l'avocat de sa peine. A ces *bée* répétés, Pathelin s'écrie, par un souvenir plaisant de sa propre friponnerie :

. . . Me fais-tu menger de l'oie?
Maugrebleu, ai-je tant vécu,
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain paillart me rigolle?

Ainsi, Messieurs, au xve siècle, on avait déjà trouvé la comédie. Quant au drame sérieux, nous avons encore longtemps à l'attendre.



VINGT ET UNIÈME LEÇON.

Suite de la poésie française au XVe siècle. — Villon; autres poëtes de la même époque. — Digression sur la poésie étrangère de notre temps. — Romans de chevalerie. — *La Dame du Lac.* — *Jehan de Paris.*— Ouvrages historiques du XVe siècle.— Comines.

Messieurs,

Nous sortons par degrés du moyen âge, pour entrer dans la civilisation moderne. Il n'y a pas une époque précise, un jour fixe, où l'on puisse dire : Ici finit le moyen âge. Mais un mouvement, plus rapide sous quelques princes, et jamais interrompu, conduit insensiblement les esprits de cette rudesse, de cette ignorance, ou de ce confus savoir à des idées justes, à des sentiments élevés, à une sociabilité nouvelle. Le XVe siècle est le temps le plus marqué de ce passage mémorable. La littérature y devient plus active et plus variée, surtout en France.

Le XVe siècle ne nous offre aucun grand génie, mais beaucoup de travail et beaucoup d'esprit. C'est une difficulté dans le cadre que nous nous sommes proposé. Com-

ment analyser une littérature à la fois stérile et féconde, citer tant de noms obscurs? Il faudra nous attacher à quelques caractères généraux de cette époque, en faire une abstraction qui nous dispense de nommer toutes les personnes et de raconter toutes les anecdotes.

Poésie, romans, histoire, voilà ce que nous tâcherons de résumer. Sans doute, Messieurs, cette étude, qui, dans la longue série de souvenirs que nous avons retracée, a paru plus d'une fois languissante, doit prendre un nouvel intérêt, à mesure que nous approchons du terme, et que nous entrevoyons la lumière des arts. Déjà la langue, si confuse et si variable pendant plusieurs siècles, a pris plus de correction et de force. Déjà elle offre, dans la vivacité pittoresque de ses tours, un type national qu'on ne saurait trop étudier. C'est la remarque de Fénelon et de La Bruyère, du plus naturellement élégant et du plus savamment ingénieux des écrivains français. On s'écarte aujourd'hui du caractère de notre langue, par recherche et par ignorance. L'acception primitive des mots, leur sens natif, et partant leur vérité, leur grâce s'est altérée, s'est effacée. On innove, non pas dans le génie de notre langue, mais contre son génie, toujours clair et précis. S'il est un préservatif contre cette erreur, c'est l'étude de l'antiquité française, en remontant jusqu'à Froissart et à Joinville.

Je reprends, Messieurs, la division que j'indiquais, et je vais parcourir beaucoup de choses, dont un petit nombre mérite d'être étudié.

Nul poëte en France, au XVe siècle, hormis peut-être Charles d'Orléans; le drame inférieur à tout; la poésie légère, souvent heureuse dans sa négligence, et pleine de saillies; un progrès de la langue et de l'art des vers.

Nous ne nommons pas tous les poëtes qui, dans le temps, ont été les rivaux de Charles d'Orléans, ou même lui ont été préférés, parce qu'ils étaient plus savants. Il y avait ce malheur que beaucoup d'hommes qui n'étaient nés avec aucun talent pour la poésie, trompés par leurs études, faisaient des vers. Christine de Pisan, par exemple, était belle, vertueuse, savante, mais nullement poëte. Cependant, comme elle savait l'italien et le latin, qu'elle était personne d'étude et d'esprit, elle composa des vers toute sa vie. Ses ouvrages sont illisibles, ennuyeux; mais ils furent admirés des contemporains.

Il n'en est pas de même d'un homme qui avait fort mal étudié, dont la vie fut misérable, déshonorée, et dont l'imagination fut abaissée souvent à ce qu'il y a de plus vil; enfin qui fut escroc avant d'être poëte, Villon. Enfant de Paris, comme on disait alors, ses idées, ses sentiments, ses images vous montrent ce qu'était la corruption d'une grande ville. C'est un homme dont le théâtre est la petite halle, le marché, le Pré aux Clercs; ses tours sont des friponneries; quelques-uns de ses vers même sont en style d'argot, langue qui a vieilli comme l'autre. Marot, qui, par l'ordre de François Ier, dont le goût délicat s'amusait cependant aux poésies de Villon, fit paraître une édition plus soignée de ce poëte, disait

de ces pièces : « Touchant le jargon, je le laisse à corriger et à expliquer aux successeurs de Villon en l'art de la pince et du croc. » Quant au reste de ces poésies, peu nombreuses, il y a bien de la rouille encore ; mais elles ont parfois un caractère qui plaît, et que l'on n'attendrait pas surtout d'un pareil homme. C'est une sorte de mélancolie, un retour amer et triste sur cette vie si courte, si gâtée par le vice et par la folie.

On se demande où Villon a puisé de tels sentiments. Il est vrai qu'il a vu de près la mort, qu'il faillit deux fois être pendu, et qu'un appel extraordinaire le sauva. Mais ce n'est pas alors qu'il fut mélancolique. Les pièces faites dans la prison du Châtelet sont toutes bouffonnes ; il nargue la potence avec des expressions si grossières, que le cynisme en détruit la hardiesse. Mais quand il est libre, heureux, et que, sous la protection de quelques grands seigneurs libertins, qui aimaient en lui leur poëte, il peut mener une douce vie, c'est alors qu'il tombe dans cette étrange mélancolie qui lui a inspiré quelques vers pleins de charme et de tristesse :

Où sont les gratieux gallans
Que je suivoye au temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faicts et en dicts?
Les aucuns sont morts et roydis,
D'eulx n'est plus rien maintenant ;
Repos ayent en paradis,
Et Dieu sauve le remenant !

Et ailleurs :

Dictes-moy, où, ne en quel pays
Est Flora la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine?
. . . .
Mais où sont les neiges d'antan[1]?

La Royne blanche comme ung lys,
Qui chantoit à voix de sereine,
Berthe au grand pied, Biétris, Allys
Harembouges qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine,
Que Angloys bruslèrent à Rouen?
Où sont-ilz, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

C'est le charme d'Horace et d'Anacréon. Rien de plus mélancolique et de plus aimable que cette évocation des beautés célèbres, ces paroles gracieuses, et cette chute uniforme qui les renvoie toutes au néant, et les fait disparaître, comme la neige de l'an passé.

Ainsi cet escroc, ce gibier de prison, avait une âme de poëte, et, dans une vie honteuse et un siècle grossier, il a eu quelques inspirations qui égalent ce que, dans une civilisation éclairée, un génie délicat et pur peut exprimer de plus touchant. Cela justifie fort bien Boileau de l'avoir mis en tête de nos vieux poëtes.

[1] De l'an dernier.

Je ne dénombrerai pas tous ses successeurs immédiats; je ne parle pas de Pierre Michaud, de Martial de Paris, de Coquillart, de Guillaume Cretin, de Jean Lemaire, de Jean Bouchet; je laisse même de côté Jean Marot, père d'un meilleur poëte que lui, et Octavien de Saint-Gelais, bien qu'il ait de la grâce et du goût, et qu'on trouve de lui des vers d'amour qui, malgré son évêché, lui firent dans son temps beaucoup d'honneur.

Sans analyser exactement ces poëtes du xve siècle, je ne tirerai qu'une conséquence de leur nombre et de leurs productions variées : il n'y avait pas d'homme de génie, il n'y avait pas de vraie poésie; mais un goût très-vif des plaisirs de l'esprit. Cela ne fait pas époque dans l'histoire des arts; mais c'est une circonstance remarquable de la civilisation du temps. Les intelligences ont gagné, le sentiment des arts se répand, le langage a quelque chose de plus correct et de plus fin; mais rien de grand et d'original, aucune de ces créations qui nous avaient frappés si vivement en Italie, et que semblait favoriser la vivacité première d'une littérature naissante.

Aujourd'hui, Messieurs, dans notre sévérité contre nous-mêmes, nous sommes fort injustes : nous essayons de rabaisser nos grands poëtes, je ne dis pas au profit des poëtes antiques, mais en l'honneur des poëtes d'Angleterre et d'Allemagne. C'est une innovation plus facile que vraie. D'abord les modernes que l'on met fort audessus de Racine manquent précisément du caractère

qui seul pourrait justifier une telle préférence, cette imagination naïve accordée à certaines époques où l'imitation, le système, le calcul, n'ont pas encore gêné les plus heureux talents. La récente et célèbre poésie du Nord est réfléchie, savante, artificielle. Goëthe, qu'un homme éloquent a proclamé le seul poëte du XVIIIe siècle, est, si vous voulez, le plus habile des poëtes *alexandrins;* cette épithète explique ma pensée et abrége ma phrase : Goëthe appartient à une école, et à une école subtilement naturelle, laborieusement téméraire, qui prémédite avec soin, qui déduit avec artifice ce que les impressions paraissent avoir de plus excentrique et de plus capricieux. Même doute sur lord Byron. Ce n'est pas dans la simplicité ardente du génie que Byron a fait ses ouvrages; c'est avec une connaissance profonde et un dégoût savant de ce qui existait avant lui. Il y a dans sa poésie une sorte de *spleen* de la pensée, comme du cœur; il cherche avec effort des émotions nouvelles dans l'art, comme la satiété tâche d'inventer de nouveaux plaisirs dans la vie. Si donc le grand âge littéraire de la France mérite le reproche de n'avoir pas une poésie assez simple, assez native, ce n'est pas en vertu de ce reproche qu'on devrait préférer la poésie étrangère à la nôtre.

Cette apologie m'entraîne un peu; mais j'achève. On n'a pas objecté seulement à nos poëtes ce goût d'imitation, ce soin trop visible, cet art trop régulier; on se plaint que leur imagination s'occupe trop peu des objets

réels et familiers de la vie : ils sont poëtes de cabinet et poëtes de cour; ils ont affaibli la vérité par l'élégance, et l'émotion par l'étiquette; ils n'ont pas assez emprunté, soit à la solitude, soit à la vie active; ils n'ont pas su puiser dans le mélange avec ce que la société a de moins élevé, dans l'étude des sentiments les plus abjects du cœur humain, des couleurs fortes et puissamment originales; ils sont soumis à une loi rigoureuse qui ne leur permet que ce qui est noble, décent, régulier. Ainsi leur diapason est moins étendu, leur voix a des timbres moins variés. Ce reproche est plus précieux que l'autre. Il est vrai qu'une certaine vérité rude et nue a effrayé notre poésie trop élégante. Ce qu'il y a de plus intime dans l'âme a été parfois dédaigné par elle, comme dépourvu de dignité. Et encore que d'exceptions à ce reproche! Corneille, Molière, La Fontaine. Cependant il est vrai de dire qu'on trouve quelques teintes de plus dans Shakspeare, Milton, Thomson, Schiller, et que cette poésie, faisant moins de choix dans les objets de la nature, paraît oser plus dans l'expression.

Le XV[e] siècle, avec sa rudesse et sa liberté, aurait pu nous donner cet avantage : mais, comme il n'a pas produit d'homme de génie, il n'a pas eu d'influence décisive; il n'a pas affranchi le langage, et il a légué une poésie assez timide à des écrivains admirables.

Mais l'esprit français, un peu contraint et réservé dans la haute poésie, avait réussi de bonne heure dans l'art de conter. En ce genre, le naturel, la facilité, la gaîté

lui appartiennent dès le XIIe siècle. Ces dons indigènes se fortifièrent par l'habitude et par l'exercice. On les retrouve, au XVe siècle, dans le style de ces grands romans, qui faisaient alors le passe-temps de tout ce qui lisait. On ne peut pas nombrer ces ouvrages. La plupart n'étaient que des copies plus modernes d'anciens romans, des *variantes* de langage sur un sujet connu ; mais l'art de conter s'y renouvelait toujours. J'aurais eu peine à traduire les premiers textes, sans les altérer ; quand je les relis dans la rédaction du XVe siècle, je les retrouve plus intelligibles, et non moins naturels.

Dans la foule de ces récits, il en est un peu connu, je crois, et le plus ingénieux du monde : c'est un épisode de Merlin l'enchanteur, vieille invention du Xe siècle. L'auteur conte ici comment l'habile enchanteur perdit sa puissance ou du moins sa liberté.

Il y avait une fée très-bienfaisante qui protégeait la fille de la comtesse Viviane, dame du Lac. Cette bonne fée avait doté la petite Viviane de tous les dons, de tous les charmes, et particulièrement du pouvoir de rendre fou l'homme le plus sage. La comtesse mourut ; et la jeune fille resta maîtresse dans sa seigneurie. Un jour qu'elle chassait en grand équipage, elle rencontra l'enchanteur Merlin, à pied, dans la forêt. L'enchanteur Merlin conçut une passion très-vive pour la jeune héritière, et se fit sans peine accueillir dans le château du Lac. Mais Viviane craignait de donner sa main à quelqu'un qui serait plus puissant et plus habile qu'elle. L'en-

chanteur demanda et obtint un an d'épreuve. Dans cet intervalle, il multiplia les prodiges de sa féerie pour embellir le château du Lac et amuser la suzeraine : c'étaient des feux d'artifice comme en font les enchanteurs, de merveilleux jardins plantés en un moment, des grottes illuminées, des cascades, des tournois où Merlin remportait toujours le prix, des spectacles, des comédies excellentes, où Merlin jouait mieux que personne. Pendant ces agréables essais, le roi Arthus, à qui son conseil de ministres ne suffisait pas, et qui avait toujours besoin de l'enchanteur Merlin, le faisait chercher partout. Arthus, selon l'auteur, était alors attaqué par les *Romains*. Averti de son péril, l'enchanteur Merlin quitte à grand'peine le château du Lac, arrange les affaires du roi Arthus, chasse les Romains, et revient achever son temps d'épreuve. Les fêtes recommencent plus ingénieuses et plus élégantes que jamais. Tous les génies de l'air et des eaux sont aux ordres de l'enchanteur pour varier les amusements au château du Lac.

Mais rien de tout cela ne satisfait Viviane ; son inquiétude s'accroît avec les prodiges de l'enchanteur. Elle voulait de lui quelque chose de plus : c'était son art même, sa science. Elle écoutait avec soin les paroles *mirifiques* qu'il laissait échapper. Elle lisait furtivement dans son grimoire, au lieu de regarder ses fêtes. Insensiblement elle apprit ou devina beaucoup de choses; tantôt c'était le secret d'évoquer les génies et de s'en faire obéir, tantôt l'art de traverser les airs, ou de se

transformer, tantôt l'art d'endormir à volonté, enfin tout le bagage d'un enchanteur. Alors la dame lui dit :

Beau doulx ami, je veux que vous m'enseigniez comme je pourrois un homme enclore et enserrer, sans murs, sans tours, sans fers, mais que jamais ne yssist sans mon vouloir.

Le pauvre enchanteur vit bien ce que cela voulait dire.

Hélas! damoiselle, répondit-il, bien vois que vous voulez me tollir ma liberté; mais je suis si surprins de vostre amour, que à force, le veuille-je ou non, me convient octroyer vostre volonté.

Et puis, il enseigne ce secret dernier à l'intelligente Viviane. Celle-ci ne tarda pas à le mettre en usage. Ses beaux jardins du château n'étaient fermés que par une haie d'aubépine blanche, toujours en fleur. Viviane enchante la haie, de sorte qu'elle devient une barrière infranchissable. Ce n'est pas tout : au-dessus et au-dessous de la haie un obstacle invisible ferme le passage; les oiseaux sont forcés d'arrêter leur vol; les poissons ne peuvent suivre le cours du ruisseau au delà du parc enchanté. Merlin l'ignorait encore, ou plutôt ne voulait pas s'en apercevoir; Viviane enfin l'agréait pour époux; et il prodiguait les derniers prestiges de son art pour les fêtes de ses noces.

Mais de nouveaux embarras étaient survenus au roi Arthus. On invoque Merlin à la cour; un brave chevalier, son ami, part pour le chercher. Il arrive à la belle haie d'aubépine; et vous croyez bien qu'il ne peut pas traver-

ser. Il se fatigue, il se désespère, et finit par tomber de sommeil. Une voix lui apprend que Merlin est captif. A son réveil, une vaste avenue se présente devant lui ; elle conduit à une grotte magnifique, où Viviane permet que Merlin donne encore quelquefois des consultations à ses amis. Le chevalier, accueilli d'abord par la belle Viviane, dépose tout appareil militaire, et arrive à la grotte. Il y trouve Merlin toujours très-habile magicien, excepté pour lui-même. Il en reçoit d'excellents conseils pour tirer le roi Arthus d'embarras. Merlin l'accompagne jusqu'à la fatale haie, l'embrasse, et lui dit :

Adieu vous die, messire Gauvain, mon chier et doulx ami, qui jadis m'avez vu le plus sage des hommes, et de maintenant me trouvez le plus fol : mais folie qui vient d'amour est pardonnable ; et telle est la mienne : ores doncques, messire Gauvain, recommandez-moi au roy Arthus, à Genièvre la belle royne, à tous les compagnons de la Table-Ronde, à tous les hauts barons, et aux nobles et vertueuses dames, damoiselles et pucelles de la Grande-Bretagne; car plus ne me verront, ni ne m'oiront parler.

Cet épisode bien conté plairait sans doute. L'idée première en est infiniment spirituelle. Il y a ce qui plaît et ce qui est rare, un mélange d'imagination et de vérité morale, ce que Wieland a tant cherché et n'a pas trouvé avec son *Oberon*, le secret de mettre de la malice et de la philosophie dans les contes à dormir debout. Rien au monde ne pique davantage le goût et n'égaye mieux la réflexion. C'est un sujet charmant qui méritait Voltaire

ou l'Arioste. Eh bien, cette invention, je ne sais à qui elle est : elle n'a pas de nom. Cela prouve beaucoup d'esprit dans le xve siècle.

Il est un autre roman d'un genre fort différent, dont je dois dire aussi quelques mots. Ce n'est pas un récit chevaleresque : c'est à la fois un roman de mœurs et une satire politique contre les Anglais. Sous ce rapport, il indique une préoccupation du temps. Le titre est : *Jehan de Paris*. Quel est ce Jean de Paris? C'est un prince qui n'est pas dans l'histoire; car il ne s'agit point là du roi Jean, battu par les Anglais : tout au contraire. Ce Jean de Paris, s'il ne bat pas les Anglais, du moins se moque d'eux. A la mort du roi son père, il projette de réclamer la main d'une princesse d'Espagne, qui lui était promise depuis l'enfance. Mais il apprend que le vieux roi d'Angleterre a formé le même dessein, qu'il est attendu par la cour de Burgos, et qu'il fait faire ses emplettes de noces en France. Le jeune roi s'arrange pour que les marchands de Paris vendent aux acheteurs anglais ce qu'ils ont de moins beau et de plus commun. Le roi d'Angleterre, avec son cortége et ses présents, demande permission de passer par la France. Il débarque à Calais, et se met en route pour la frontière. Mais il est bientôt rencontré par un autre voyageur, dont le train est plus brillant, la suite plus nombreuse, et qui pourtant ne se donne que pour un bourgeois de Paris. Partout ce bourgeois devance le roi. Arrive-t-on dans une auberge, Jean de Paris a loué toute l'auberge. Il veut

bien en céder quelque chose au roi d'Angleterre, et l'invite même à souper :

Voilà, lui dit-il, mes cousins du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Denis.

C'étaient les ducs d'Orléans et de Bourbon. On sert en magnifique vaisselle d'argent :

Vaisselle de voyage, dit Jean de Paris, que j'ai prise par le conseil de ma bonne mère, et pour ne point casser d'assiettes.

On le voit, cette pauvre France, qui avait été tant pillée par les Anglais dans le XV[e] siècle, aimait, dans ses romans, à se faire plus riche qu'eux.

Le roi d'Angleterre est ébloui, régalé, mystifié. Il manque de chevaux; Jean de Paris lui en donne. Il est arrêté par une rivière; Jean de Paris le fait passer sur deux bateaux, qu'il a, dit-il, menés en route avec lui. Arrivé en Espagne, Jean de Paris, par son cortége, les belles étoffes et le luxe de ses gens, éclipse tout à fait le roi d'Angleterre. Il s'est pourvu de tout; il donne des tournois, des bals. Le roi d'Angleterre et les seigneurs de sa suite sont les plus gauches du monde. Jean de Paris, avec ses garçons de boutique, fait admirablement les honneurs de la fête. Jean de Paris étonne tout le monde, plaît surtout à la princesse, se fait connaître et l'épouse. Le roi d'Angleterre s'en retourne bien moqué.

Cette analyse est très-froide aujourd'hui; mais vous devinez combien ce roman devait amuser les lecteurs du

XVe siècle. C'est l'image du bon ton de Paris à cette époque; c'est une plaisanterie qui, sans être toujours de bon goût, est vive et nationale.

D'autres ouvrages du même temps réunissent les aventures chevaleresques, les mœurs de cour et les mœurs bourgeoises. Le plus piquant de ces livres, malgré quelques longueurs, est le *Petit Jehan de Saintré,* ou l'*Histoire de la Dame aux belles cousines.* Mais le sujet est si délicat que je n'en puis rien citer. Voilà mon seul jugement.

Un autre roman célèbre, de la même époque, c'est l'histoire de *Gérard de Nevers et de la belle Euriant.* On sait qu'il a fourni la plus touchante situation de *Tancrède,* celle où le chevalier combat pour l'honneur de la femme qu'il croit infidèle. Dans le vieux roman, fort altéré par M. de Tressan, cette scène est rendue avec beaucoup de passion et d'éloquence.

De 1462 jusqu'à la fin du XVe siècle, l'imprimerie, encore toute récente, reproduisit un grand nombre de romans de chevalerie. C'était la lecture favorite du temps. Le génie des romans chevaleresques était partout; il passait dans la chronique, dans l'histoire. Si je consulte Olivier de la Marche, chroniqueur exact et judicieux, j'y trouve des scènes toutes chevaleresques. Si je prends les Mémoires de Boucicaut, j'y vois ce maréchal Boucicaut, personnage historique et sérieux, soumis à toutes les épreuves de l'éducation galante des romans. Les principaux chapitres ressemblent à ceux de *Gérard de Nevers,*

ou du *Petit Jehan de Saintré.* C'est le même style fleuri, le même mélange d'images guerrières et champêtres :

Quand l'hyver fut passé, et le renouvel du doux printemps fut revenu, en la saison que toute chose meine joye, et que bois et prez se revestent de fleurs, et la terre verdoye, quand oisillons par les boscaiges mènent grand bruit, lorsque rossignols demeinent glay [1], au temps que amour faict aux gentils cœurs aimans plus sentir sa force, et les embrase par plaisant souvenir, qui faict naître un désir qui plaisamment les tourmente en douce langueur de savoureuse maladie, adonc au gay mois d'avril estoit le bel gracieux, et gentil chevalier messire Boucicaut à la cour du roy, où festes et danses souvent se faisoient... etc.

Voilà comment on écrivait l'histoire.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, ne peuvent que relever, par le contraste, le rare mérite d'un historien du même temps, aussi judicieux, aussi politique, aussi raisonnable que les autres étaient romanesques. La supériorité d'un homme, c'est d'être à la fois de son temps et hors de son temps ; c'est d'exprimer ce que pensent ses contemporains, et d'avoir une physionomie à soi. Tel fut le caractère de Comines. C'est le personnage le plus original de notre littérature au xve siècle, parce que, avec la naïveté de ce temps, il a la raison ferme d'une autre époque. Vous en êtes à des

[1] *Glay*, chant, ramage.

chroniques toutes semblables, pour la forme et les détails, aux romans de chevalerie, et vous voyez paraître un esprit sérieux, solide, intelligent de toutes les ruses, jugeant avec un sens merveilleux le caractère, la forme, le but des gouvernements ; plus habile que scrupuleux, mais cependant s'élevant à la probité par le bon sens, parce que, à tout prendre, elle est plus raisonnable que le reste, et qu'elle assure mieux le maintien de la puissance. Cet homme, c'est Comines. Nous arrivons à lui, comme au type le plus expressif des progrès que la raison avait faits au xv[e] siècle, comme à un écrivain original qui, dans un temps d'imagination vive et légère, peint, avec la verve réfléchie de Tacite, les crimes du despotisme, et déjà conçoit habilement les formes diverses des États, les droits des peuples. Ce confident, ce panégyriste d'un despote habile, aimait la liberté, comme chose utile et bien entendue.

Philippe de Comines apprit le métier d'historien par la pratique des affaires ; et ce fut en faisant sa propre fortune qu'il se rendit expert à juger la politique. Vous savez qu'il était né sujet du duc de Bourgogne ; mais Philippe, tout jeune, était déjà fin et rusé. Il s'aperçut qu'il ne fallait pas être le ministre ni le favori d'un prince *téméraire*, et que le duc de Bourgogne, tout riche, tout puissant qu'il était, finirait mal, parce qu'il manquait de raison et d'entendement. Un jour que Louis XI, qui, avec beaucoup d'artifice, avait fait une imprudence, se trouvait dans les mains du duc de Bourgogne, Comines

aida secrètement le prisonnier contre le prince, parce qu'il sentit que Louis XI réparerait sa faute, et que Charles perdrait l'avantage qu'il tenait du hasard. Louis XI délivré se souvint du service, moins par reconnaissance que par le désir d'employer encore un homme si habile. Philippe de Comines, rebuté par la mauvaise fortune et les fautes de Charles le Téméraire, le quitta pour passer à la cour de Louis XI. Il y fut comblé de bienfaits, reçut plusieurs domaines et seigneuries; car Louis XI était libéral pour séduire et payait largement les services. Comines fut négociateur de Louis XI en Angleterre, à Florence, à Venise, en Savoie. Louis XI avait-il besoin de gagner quelqu'un dans le conseil du roi d'Angleterre, Philippe de Comines s'en chargeait volontiers, et s'en acquittait prudemment. Il savait fort bien marchander un ministre et même un grand chambellan, comme vous verrez bientôt. Je regrette que le premier de nos historiens qui ait été philosophe ne soit pas un homme d'État plus scrupuleux; mais souvenons-nous des habitudes du moyen âge, temps de corruption bien plus que d'innocence, où les sentiments d'humanité et de délicatesse morale étaient faibles et confus; et n'oublions pas ce qui se passe même dans nos jours de perfectionnement social. Philippe de Comines, en général assez discret sur lui-même, n'est nullement embarrassé de ses peccadilles diplomatiques. J'avoue même que les cruautés de Louis XI l'indignent peu. Il a trop de bon sens pour ne pas trouver que la tyrannie est un faux cal-

cul : mais il n'a pas assez de vertu pour haïr le tyran. Et puis, il se plaît si fort à l'habileté, qu'il excuse volontiers une mauvaise action bien faite. A tout prendre, il préférerait, je crois, Louis XI à saint Louis. Il sait gré à Louis XI d'avoir réussi.

Et cependant, cet homme que le goût de l'habileté corrompt en quelque sorte, qui, à force d'admirer la savante astuce d'un roi, oublie les idées de justice, garde un sentiment de liberté. Certes, si c'était un admirateur du pouvoir habile, ce n'était pas un serviteur docile de tout pouvoir. Après la mort de Louis XI, il entra dans quelques intrigues assez hardies. Membre du conseil de régence, il fit avec les princes une espèce de conjuration, et un commencement de guerre civile contre Anne de Beaujeu. Exilé de la cour avec le vieux duc de Bourbon, il y revint après deux ans, pour tramer de nouvelles intrigues. Et cette fois il fut *rudement* traité : on l'enferma dans l'une de ces *rigoureuses prisons* qu'il a décrites :

Cages de fer, et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelque huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme, et un pied plus.

Il resta là huit mois, et il ne paraît en avoir gardé aucun ressentiment. Il dit de ce cachot :

Plusieurs l'ont maudit, et moy aussi, qui en ay tasté, sous le roy de présent, l'espace de huict mois.

Il ne s'indigne pas de cette manière de traiter les prisonniers d'État. Il est à peu près comme cet officier allemand qui disait :

> Quant aux coups de bâton, j'en ai beaucoup donné, j'en ai beaucoup reçu; et je m'en suis toujours bien trouvé.

C'est la même manière de raisonner.

Cela posé, Messieurs, reste le livre en lui-même. De même que les chroniques de Froissard, au XIVe siècle, retraçaient, pour ainsi dire, le sérieux de la chevalerie, et étaient le chef-d'œuvre de cet art de conter employé par les Trouvères, ainsi le livre de Comines, en marquant le progrès que la raison, le gouvernement, l'art de vivre avaient fait en France au XVe siècle, offre la perfection d'un récit à la fois judicieux et naïf. Au talent de conter se joint la sagacité politique; il y a la même différence entre les écrivains qu'entre les sujets : ce n'est plus un troubadour décrivant des tournois et des batailles; c'est un homme d'État expliquant des négociations et des intrigues. Comines n'est pas éloquent. Il a dans l'esprit trop de rectitude et de fermeté pour s'amuser aux phrases; et il est rarement assez ému pour trouver de vives expressions. Fait-il un portrait de Louis XI, sans doute il analyse fort bien l'esprit et les qualités de ce prince; mais il passe froidement sur ses vices, ne tenant compte que de ce qui est utile ou nuisible à la conduite des affaires :

> Entre tous ceux que j'ay jamais connus, le plus sage, pour

soy tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roy Louis XI, nostre maistre : le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner : mais y continuoit, en luy promettant largement, et donnant par effet argent et estats qu'il connoissoit qui luy plaisoient. Et ceux qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit : et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement ami des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy.

Comparer Comines à Tacite serait une grande méprise. Tacite! son sang bout à la pensée, non-seulement d'un tyran, mais d'un maître; sa justice est de l'indignation; il hait le triomphe inique, il aime la défaite honorable; il est pour Thraséas contre Vespasien; il hait Tibère : Comines aime assez Louis XI. Cependant, Messieurs, si Comines est un politique dur, indifférent, dont la probité même faiblit devant l'intérêt, ce n'est pas un esclave. Savez-vous qu'il a sur certains points des opinions de liberté que l'on pourrait croire fort modernes? Par exemple, il dit quelque part :

Y a-t-il roy ne seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjects, sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou violence? On pourroit respondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée, et que la chose seroit trop

longue à commencer la guerre et à l'entreprendre : je responds à cela qu'il ne se faut point tant haster, et l'on a assez temps : et si vous dis que les roys et princes en sont trop plus forts, quand ils entreprennent quelque affaire du consentement de eurs subjects, et en sont plus craints de leurs ennemis.

Et ailleurs :

Mais si nostre roy, ou ceux qui le veulent eslever et agrandir disoient : « J'ay des subjects si bons et si loyaux qu'ils ne refusent chose que je leur demande, et suis plus craint, obéy et servy de mes subjects que nul autre prince qui vive sur la terre, et qui plus patiemment endure tous maux et toutes rudesses, et à qui moins il souvient de leurs dommages passez; » il me semble que cela luy seroit grand los (et en dis la vérité) que non pas dire : « Je prends ce que je veux, et en ay privilége : il le me faut bien garder. » Le roy Charles-Cinq ne le disoit pas : aussi ne l'ai-je pas ouy dire aux roys, mais je l'ay bien ouy dire à aucuns de leurs serviteurs, auxquels il sembloit qu'ils fesoient bien la besogne : mais, selon mon advis, ils mesprenoient envers leur seigneur, et ne le disoient que pour faire les bons valets.

Il tient beaucoup à cette idée de libre octroi de l'impôt. Il assure que Mahomet II, à sa mort, « se fit conscience d'une taxe qu'il avoit mise nouvellement sur ses sujets. » Et il ajoute :

. . . . . Or, regardez que doit faire un prince chrétien, qui n'a authorité fondée en raison de rien imposer, sans le congé et permission de son peuple.

Voilà ce qu'écrivait ce confident, cet historien, ce

panégyriste de Louis XI, cet homme qui a servi Louis XI dans quelques négociations à demi scélérates. Cela ne donne-t-il pas bien à réfléchir sur ce caractère antique de nos libertés nationales, caractère longtemps effacé par l'illusion que le XVIIe siècle fit à la France? Ces idées qui, dans le XVe siècle, étaient familières au bourgeois, à l'échevin, au bailli, au ministre et au prince, furent ensuite suspendues et comme anéanties dans ce grand interrègne des libertés publiques qu'on appela le règne de Louis XIV. Mais les anciennes habitudes du pays avaient établi jadis ce principe aujourd'hui gravé dans nos codes; il avait été pratiqué des siècles entiers, comme vérité vulgaire, avant d'être écrit comme loi fondamentale.

Ainsi, pour le sentiment du bien et du mal, Comines n'est pas au-dessus de son siècle. Ses idées sur les droits des peuples sont également celles de ses contemporains. Mais, pour l'intelligence des événements et des caractères, pour ce mélange de bon sens et de finesse qui démêle si bien la vérité, il est incomparable : c'est là son génie. « Il a autorité et gravité, comme dit Montaigne, et sent partout son homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires. »

Pour bien juger ce livre, il faudrait maintenant le citer beaucoup, ou du moins en choisir les traits distinctifs. Voulons-nous prendre une impression vraie de la morale du temps, du zèle des agents de Louis XI, du caractère des hommes avec lesquels il traitait, lisons une anecdote à laquelle j'ai déjà fait allusion. Il s'agit de ce

chambellan du roi d'Angleterre que Comines entreprit de gagner pour le roi de France, après l'avoir autrefois payé pour le duc de Bourgogne. Comines commence la séduction par lettres, dit-il; ensuite il charge un agent subalterne, Pierre Claret, d'aller à la cour de Londres, et d'achever l'affaire de la main à la main :

Ledit Pierre Claret estoit trez-sage homme, et eut communication bien privée avec ledit chambellan, en sa chambre, à Londres, seul à seul. Et après luy avoir dit les parolles qui estoient nécessaires à dire de par le roy, il lui présenta les deux mille escus en or sol : car en autre espèce ne donnoit jamais argent à grands seigneurs estrangers. Quand ledit chambellan eut receu cet argent, ledit Pierre Claret luy supplia que, pour son acquit, il lui en signast une quittance; ledit chambellan en fit difficulté. Lors luy requist derechef ledit Claret qu'il luy baillast seulement une lettre de trois lignes, adressante au roy, contenant comme il les avoit receus, pour son acquit envers le roy son maistre, afin qu'il ne pensast qu'il les eust emblez, et que ledit seigneur estoit un peu soupçonneux. Ledit chambellan voyant que ledit Claret ne luy demandoit que raison, respondit : « Monseigneur le maistre, ce que vous dites est bien raisonnable : mais ce don vient du bon plaisir du roy vostre maistre, et non pas à ma requeste; s'il vous plaist que je le prenne, vous me le mettrez ici dedans ma manche; et n'en aurez autre lettre ne tesmoins : car je ne veux point que pour moy on die : « Le grand chambellan d'Angleterre a esté pensionnaire du roy de France, ne que mes quittances soient trouvées en sa chambre des comptes. » Ledit Claret se tint à tant, et luy laissa son argent, et vint faire son rapport au roy

qui fut bien courroucé qu'il n'avoit apporté ladite quittance. Mais en loua et *estima* ledit chambellan, plus que tous les autres serviteurs du roy d'Angleterre : et depuis fut toujours payé ledit chambellan, sans bailler quittance.

Estimer est bien; estimer un homme pour cela! Il y a, dans ce mot, le gouvernement de Louis XI, et la conscience de Philippe de Comines. Vous le voyez, Messieurs, ce bon chambellan n'a pas fléchi sur le principe; jamais il n'a baillé quittance. Ce n'est pas la vénalité, c'est la quittance qui choquerait Comines; précaution de fripon vaut pour lui probité.

Je dis, Messieurs, qu'un pareil récit est trois et quatre fois historique, et m'apprend mieux que toutes les réflexions quelle était la naïve corruption du temps.

L'histoire de Comines offre cependant d'autres mérites plus sérieux. Les chapitres où il explique les causes de la résistance victorieuse des Suisses et l'affaiblissement de la maison de Bourgogne, ceux où il retrace les révolutions fréquentes d'Angleterre, veulent être méditées avec soin.

Vous avez dans la mémoire ces pages de Tacite sur Tibère mourant, Tibère hypocrite et tyran jusqu'à sa dernière heure; Tibère se fardant, se mettant du rouge, prolongeant, malgré sa faiblesse, un repas auquel il ne peut prendre part, et tout cela pour tromper la croyance des hommes et régner, quand il va mourir. Les passages de Tacite sont admirables; on y sent cette haine éloquente, cette vengeance de l'homme de bien. Comines

n'est pas ému à ce point en racontant les derniers jours de Louis XI. Ses tableaux sont moins animés; mais la leçon n'est pas moins forte. La tyrannie lui paraît surtout odieuse, parce qu'elle est déraisonnable.

Il était près de Louis XI, dans les derniers temps de ce prince; il venait l'entretenir d'affaires publiques et recevoir ses ordres. Il avait même le triste honneur de coucher dans sa chambre. Quelle idée cela lui donne-t-il?

Est-il doncques possible de tenir un roy, pour le garder plus honnestement, et en estroite prison, que luy-mesme se tenoit? Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelque huict pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy, avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères : mais se tenoit en la galerie, sans partir de là, sinon par les chambres : et alloit à la messe sans passer par ladite cour. Voudroit-on dire que ce roy ne souffrist pas aussi bien que les autres, qui ainsi s'enfermoit et se fesoit garder, qui estoit en peur de ses enfans et de tous ses prochains parens, et qui changeoit et muoit de jour en jour ses serviteurs qu'il avoit nourris, et qui ne tenoient biens ne honneur que de luy, tellement qu'en nul d'eux ne s'osoit fier, et s'enchaisnoit ainsi de si estranges chaisnes et clostures?

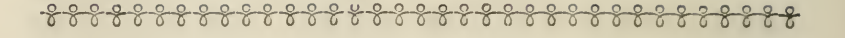
Il fallait qu'il y eût dans ce spectacle de Louis XI mourant quelque chose de bien tragique et de bien misérable; car cette âme politique de Comines finit par être remuée. Et après nous avoir décrit les angoisses de Louis XI, ce moine qu'il fait venir, et auquel il demande

la vie pour des reliques, ce médecin dont il subit les insolences, dont il paye les menaces, après nous avoir tranquillement, froidement traînés à travers les supplices anticipés, tout l'enfer en cette vie que se faisaient Louis XI et d'autres princes, il arrive à cette conclusion :

Mais, à parler naturellement, comme homme qui n'a aucune littérature, mais quelque peu d'expérience et sens naturel, n'eust-il pas mieux valu à eux et à tous autres princes et hommes de moyen estat, qui ont vescu sous ces grands, et vivront sous ceux qui règnent, eslire le moyen chemin en ces choses! C'est à sçavoir moins se soucier, et moins se travailler, et entreprendre moins de choses, et plus craindre à offenser Dieu et à persécuter le peuple, et leurs voisins, par tant de voies cruelles, que j'ai assez déclarées par ci-devant, et prendre des aises et plaisirs honnestes? Leurs vies en seroient plus longues; les maladies en viendroient plus tard : et leur mort seroit plus regrettée, et de plus de gens, et moins desirée : et auroient moins à douter à la mort.

Ce dernier trait semble de Bossuet.

Comines a d'abord été le peintre le plus expressif et le plus intelligent de la politique et de l'habileté de Louis XI. Puis, s'élevant, par son bon jugement, à la haine du vice et de la tyrannie, il arrive à ces paroles dignes d'un prédicateur éloquent. On ne peut donc pas dire que l'histoire de Louis XI manque de moralité : seulement la moralité y vient un peu tard.



VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Dernière époque du moyen âge. — Développement de l'érudition en Italie. — Papes lettrés et protecteurs des lettres. — Action de l'Italie renaissante sur la Grèce dégénérée. — Influence réelle des Grecs de Constantinople. — Côme de Médicis et Florence. — Rareté du génie ; progrès du savoir. — Politien. — Savonarole.

Messieurs,

Nous touchons presque au terme du moyen âge. Nous voyons déjà le caractère de cette époque s'affaiblir et changer, à mesure que la savante littérature de l'antiquité reparaît et que les découvertes modernes se multiplient. Mais ce qui marque la fin du moyen âge, le grand événement, l'hégire de la raison humaine, c'est la découverte de l'imprimerie. Là commence, avec son éclat et sa force, la civilisation moderne.

Le pays où cette influence agit le plus n'est pas celui qui avait eu l'honneur ou le hasard de trouver l'imprimerie. En cela, l'Italie fut devancée par l'Allemagne ; cependant l'Italie nous montre, dès le XVe siècle, un développement anticipé de toutes les facultés et de tous

les vices de la civilisation moderne ; et, sans réduire tous les résultats de la pensée, non plus que les événements de l'ordre politique, à certaines fatalités rationnelles, on ne peut méconnaître cette avance que l'Italie garde longtemps sur les autres nations, parce qu'elle l'avait une première fois obtenue.

Ainsi, lorsque nous sommes encore barbares et ignorants, l'Italie a son premier âge d'inspiration et de poésie; au temps où notre vieille langue commence à s'animer d'un instinct poétique, l'Italie a déjà son siècle d'érudition, son XVe siècle ; à l'époque où, à notre tour, nous étudions laborieusement, l'Italie a son siècle de goût et de génie perfectionné, son immortel XVIe siècle. Les rapports de cette comparaison se retrouvent toujours ; et notre XVIIe siècle arrive, comme le XVIe siècle de l'Italie, pour réunir également le goût et l'imagination, la science des formes et l'originalité.

L'explication est facile. Cette multitude de petits États que la rivalité et que la liberté civilisent plus vite, ces princes nouveaux qui cherchent dans la protection des lettres un moyen de séduction et de pouvoir, ce reste de culture romaine jamais détruit en Italie, enfin et surtout l'influence pontificale, voilà ce qui devait hâter les progrès de l'Italie.

La papauté, dans son admirable instinct de domination, s'était successivement appropriée à l'état des peuples; elle avait été toujours plus savante, plus habile qu'eux. Mais d'abord sa science était uniquement théo-

logique, lorsque la théologie suffisait pour dominer, anéantir les intelligences. Plus tard, lorsque du sein de la théologie, qui se divisa comme un empire trop vaste, sortirent une foule de sciences, la métaphysique, la morale, la politique, la littérature, pour garder sa primauté l'Église lui donna plusieurs formes, l'appliqua, pour ainsi dire, à tous les travaux de l'esprit humain. Ces papes qui longtemps avaient prohibé la littérature profane, ces papes qui avaient interdit le goût et le génie presque comme une hérésie, devinrent les promoteurs les plus zélés de la restauration des lettres antiques. Quelques-uns même furent tout à fait des érudits, des écrivains.

Et c'est ici, Messieurs, que le principe d'élection, qui contre-pesait seul tant de causes d'asservissement attachées à la nature du pouvoir ecclésiastique, se montre dans toute sa force salutaire. Quels hommes étaient nommés papes? Souvent un pauvre clerc, un obscur étudiant, élevé par hasard dans l'école de quelque église cathédrale ou collégiale. Élu pape, cet homme aimait les lettres auxquelles il devait tout; il les protégeait avec ardeur, et préparait l'émancipation laïque par ce même éclat de savoir et d'éloquence qui relevait en lui la majesté pontificale. Le pape Nicolas V, dans sa jeunesse, sous le nom obscur de Thomas de Sarzane, avait été copiste de manuscrits grecs et latins; Pie II avait été le docte Æneas Sylvius.

Cependant cette même époque, où la papauté se

montra souvent protectrice si éclairée des lettres, vit les plus grands scandales de l'Église s'asseoir sur la chaire de Saint-Pierre. Je ne parle pas de ce long schisme d'Occident qui fit que, pendant tant d'années, il n'y avait pas de pape qui n'eût son antipape, et que, grâce à l'intervention du concile, on eût seulement trois papes au lieu de deux; je ne rappelle pas qu'un de ces papes avait été corsaire dans sa jeunesse, et porta dans le sacré collége toutes les habitudes de son premier état; j'écarte le nom d'Alexandre VI, ce nom qui en dit trop pour en dire assez. Que dans un siècle où de grands raffinements de corruption s'alliaient à des mœurs encore à demi barbares, qu'à la faveur d'un choix illimité, au milieu des ambitions si actives de l'Italie, quelques hommes impurs aient saisi la tiare, rien de plus naturel, à moins d'un miracle permanent que l'Église même ne promettait pas.

Ainsi, Messieurs, dans un point de vue vraiment philosophique, il ne faut pas tirer une conséquence trop forte de l'apparition de quelques hommes criminels, mais semblables à leur siècle, sur la chaire de Saint-Pierre. On doit, au contraire, avouer que, malgré ces odieux accidents, malgré ces odieux interrègnes d'un pouvoir dit infaillible, l'action générale des papes au XVe siècle fut puissante et salutaire, qu'elle servit à polir les mœurs, à éclairer les esprits, qu'elle prépara tout ce qui devait se faire de libre et de grand, même contre leur pouvoir.

Les autres puissances de l'Italie ne secondaient pas ce

mouvement des esprits avec moins d'ardeur. Ces *Sforce,* élevés par la violence sur le trône de Milan, ces héritiers de soldats farouches ne songeaient qu'à honorer les lettres, à encourager les savants. Un petit duc de Mantoue avait établi dans ses États une immense école nommée *Maison joyeuse,* parce qu'elle offrait un système d'éducation où la gymnastique la plus salutaire, l'hygiène la plus agréable, étaient mêlées habilement à l'assiduité de l'étude. Sans avoir d'aussi ingénieux établissements, toutes les autres villes d'Italie, principautés, aristocraties, démocraties, avaient multiplié les chaires savantes. Le spectacle que présente aujourd'hui l'Allemagne était alors en Italie. Les *professeurs* de ce temps n'étaient pas inactifs et faibles, comme nous :

Declamare doces, o ferrea pectora vecti.

Philelphe, par exemple, donnait cinq leçons publiques par jour. Il allait parfois, dans la même journée, professer à Bologne et à Padoue, et, avec une infatigable activité, distribuait la science à des auditeurs qui se renouvelaient sans cesse. Il y avait dans cette érudition quelque chose de la ferveur de l'apostolat, et les disciples ressemblaient à des *croyants.* A la vérité, toutes ces leçons n'étaient pas savantes et profondes; souvent ce n'était qu'une lecture, une interprétation de quelque auteur grec ou latin récemment retrouvé. Mais cette lecture était faite, était accueillie avec enthousiasme : ce *mot à mot* était une découverte. Étudiants et copistes à la fois,

les auditeurs transcrivaient avec ardeur ces pages précieuses que le maître leur révélait.

Mais les hommes qui furent les héros de cette époque n'ont laissé que leurs noms ; on ne lit plus leurs ouvrages ; ce ne sont que des commentaires bien surpassés depuis. Ces hommes étaient remarquables cependant ; ils avaient à la fois enthousiasme et sagacité. Cet esprit de hardiesse et d'aventure qui appartient au moyen âge avait passé même dans de studieux compilateurs. L'érudition n'était pas alors une science timide et sédentaire, enterrée dans l'inaction d'un cabinet ; elle s'exerçait par des voyages et des périls. Voulait-on devenir helléniste, on s'embarquait, on partait pour Constantinople et pour l'Asie ; on allait déterrer dans quelque ville, déjà conquise par les Turcs, un savant grec qui s'y cachait ; on obtenait de lui la science ; on recueillait, parmi les Barbares, quelques manuscrits ; on les rapportait en Europe avec une joie inexprimable, qui éclate dans les lettres naïves de ces pèlerins de la science. Quelquefois on périssait à la peine. Un de ces savants qui rapportait de Constantinople beaucoup de manuscrits fit naufrage, et fut frappé de la foudre « comme Ajax Oïlée, » ne manquent pas de dire les autres savants. Ces érudits aventureux offraient une autre ressemblance avec les héros d'Homère ; c'étaient la même rudesse de paroles, la même violence injurieuse. Ces hommes remplissaient toute l'Italie du bruit de leurs querelles pour un passage, pour un mot. Un d'eux, dans sa moderne latinité, avait

écrit *Turcos*; un autre prétendait qu'il fallait dire *Turcas;* et ce schisme de grammaire attirait de part et d'autre des torrents d'invectives. L'histoire de ces hommes prouverait que les lettres n'adoucissent pas toujours les mœurs : ils s'accusent mutuellement et confusément d'adultère et de plagiat, de vol et d'hérésie. Les fautes de ces hommes, les misères de leur vanité sont maintenant oubliées, comme leurs services. Vous ne connaissez guère Ambroise le Camaldule, Jean Aurispa, Philelphe, Laurent Valla, si dignes d'estime cependant.

Nous ne pouvons, dans cette revue rapide, que citer quelques hommes éminents, et résumer l'influence collective des autres. Parmi ces hommes, il faut placer au premier rang les Grecs réfugiés de Byzance. On a souvent exagéré leur influence; mais il ne faut pas la méconnaître. En face de cette société nouvelle qui s'était lentement dégrossie, et qui, des mœurs barbares de Clovis et de ses compagnons, était arrivée à la piété compatissante de saint Louis, à l'ingénieuse sagacité de Joinville, et, plus tard, à la finesse et au ferme jugement de Comines, il s'était conservé une vieille civilisation gréco-romaine, débris fossile de l'ancien monde : c'était Constantinople. Seule, de toutes les villes de l'Empire, Constantinople n'avait pas été prise par les Barbares, jusqu'au moment du moins où nos Français y passèrent. Elle avait gardé le dernier résidu de la monarchie des Césars, et tout l'étalage de la domesticité impériale. Là, les races n'avaient pas été renouvelées; elles étaient res-

tées ce qu'avait fait Constantin, un mélange de Romains transportés et de Grecs abâtardis. Seulement la nuance romaine s'était affaiblie ; et le nom seul avait subsisté sous une forme grecque. Faiblement recruté par l'Occident, et resserré, emprisonné par les Turcs, l'État byzantin s'était maintenu dans une sorte d'immobilité, avec ses vieilles lois, ses mœurs corrompues, ses querelles théologiques et ses pratiques monacales. Il avait peu changé, du v[e] au XII[e] siècle; il languissait, toujours le même, dans des révolutions sans cesse renaissantes. Sa frêle et convulsive existence végétait dans les crises. C'était toujours des conspirations de palais, des intrigues de patriarches ou d'eunuques, une cour lettrée, superstitieuse et vile, un peuple ingénieux et dégradé, un reste de goût des arts sans génie, des inventions de tactique sans vertu guerrière, une science politique sans force et sans succès.

Le pouvoir absolu, d'une part, et, de l'autre, un pouvoir ecclésiastique à la fois tyrannique et dépendant, avaient abaissé les âmes. En effet, et ceci ne sera pas une apothéose indirecte de l'Église romaine, mais une vérité historique, à Constantinople, le patriarche, accablé par la présence de l'empereur, et sans cesse occupé à des manœuvres subalternes pour servir ou contrarier le palais voisin de son église, ne pouvait s'élever aux grandes vues du chef libre des prêtres italiens. Le génie même de Photius divisa la chrétienté, sans affranchir le patriarcat de Byzance. Tandis que le clergé romain, n'ayant à ré-

sister qu'aux Césars lointains d'Allemagne, croissait en puissance et embrassait la suprématie du monde catholique, les archevêques de Constantinople, assez forts pour troubler l'État et non pour le gouverner, continuèrent à végéter entre les conspirations et la servitude. Cependant ces empereurs de Byzance, enfermés dans un territoire que morcelait chaque jour la conquête, harcelés de querelles ecclésiastiques, sans cesse attentifs à doter un couvent, à gagner des moines, à déposer un patriarche, n'avaient, à l'exception de Cantacuzène, de Comnène et de quelques autres, ni la grandeur d'âme antique, ni l'énergie des chefs nouveaux de l'Occident.

Ainsi ce gouvernement de Constantinople se traînait au milieu d'un vain luxe et d'une politique laborieuse et stérile. Au XIe et au XIIe siècle, il était beaucoup plus éclairé par ses réminiscences que le reste de l'Europe; mais il avait une certaine vileté de cœur et une timidité d'esprit qui le rabaissaient au-dessous de ces Barbares, Normands, Bourguignons, Catalans, Anglais, dont il empruntait les secours et subissait souvent les violences. A vrai dire, ce n'est pas Constantinople qui a éclairé et civilisé l'Europe, mais, plutôt, c'est le travail spontané de l'Europe, c'est son premier progrès hors de la vie barbare, qui, vers la fin du XIVe siècle, commençait à réagir sur Constantinople et réveillait cette civilisation pétrifiée. Dans l'empire vieilli et épuisé de Byzance, cette tentative de renaissance fut courte, et bientôt anéantie sous les ruines, tandis que la civilisation vraiment nou-

velle des Occidentaux continua son progrès, et s'enrichit des débris mêmes de la Grèce.

Dès le commencement du xve siècle, plusieurs lettrés byzantins, dégoûtés des humiliations de leur pays, émigraient en Italie. Leur influence fut utile : ils enseignaient la langue de leurs aïeux ; ils faisaient connaître leurs grands écrivains. Mais ce qu'ils trouvaient en Italie, cette séve d'un peuple nouveau, ce sang rajeuni et mélangé des fortes races du Nord, cette imagination populaire répandue dans un idiome naissant, cet esprit d'entreprises et d'activité commerçante, qui rendait les Génois maîtres des faubourgs de Constantinople, tout cela ne servait pas moins aux Grecs que leur littérature aux Occidentaux ; et si l'Empire n'eût pas été tout à fait délabré, vermoulu, si les Turcs, qui s'en emparaient pied à pied depuis un siècle, n'eussent pas été là, on eût vu s'accomplir la régénération de la vieille Grèce par l'Italie moderne, bien plus que celle de l'Italie par la Grèce.

Le concile de Florence favorisait ce mouvement, et pouvait rapprocher les deux peuples. Il s'agissait d'obtenir la plus utile des croisades, un secours des princes chrétiens qui sauvât l'empire grec et repoussât les Turcs en Asie. Un congrès théologique avait dû précéder. Ce fut un grand spectacle que cet empereur et ces évêques d'Orient, ces successeurs de Constantin et des Chrysostôme, avec leurs traditions pompeuses et monacales, leurs costumes à demi asiatiques, arrivant au milieu des

villes républicaines de l'Italie. A Florence, déjà la démocratie cédait à cette popularité élégante et littéraire dont s'entouraient les Médicis. Quels étaient donc ces hommes ? des marchands. Encore un caractère de la société moderne, qui ne se trouvait pas à Constantinople.

Jean de Médicis, fils d'un père enrichi par le commerce, et négociant lui-même, avait occupé les principales charges de l'État, en servant toujours la cause populaire. Son fils, Côme de Médicis, lui succède avec plus d'éclat dans la faveur publique, fondement de ce pouvoir nouveau. Il avait acheté, pour ainsi dire, ses concitoyens en leur faisant part de son immense fortune. Il bâtit pour eux des portiques, des églises, des bibliothèques. L'esprit de faction ou de liberté se soulève contre sa bienfaisante dictature ; il est chassé de Florence. Rétabli bientôt par la force, son pouvoir, que les gens de lettres ont tant célébré, fut d'abord rigoureux et cruel. Le bannissement, la prison perpétuelle, la torture, la mort, frappèrent les plus hardis soutiens de l'autre parti. Mais ensuite Médicis reprit son autorité toute de munificence et de sagesse. Il emploie les nombreux vaisseaux de son commerce à recueillir des Grecs fugitifs, et à se procurer des statues et des manuscrits.

Dès la fin du XIVe siècle, Florence, patrie du Dante et de Pétrarque, avait été la ville des arts comme celle de la poésie. La peinture, la statuaire, l'orfévrerie, l'avaient décorée de leurs ouvrages. Après un concours solennel, où des rivaux généreux s'étaient empressés eux-mêmes

de proclamer le vainqueur, le génie de Ghiberti avait ciselé ces admirables portes du baptistère de Saint-Jean, que plus tard Michel-Ange, dans sa ferveur de chrétien et d'artiste, appelait les *portes du paradis*.

La munificence, ou, si l'on veut, l'adroite ambition de Médicis avait encore hâté ce mouvement des arts ; son palais, ses jardins étaient remplis de leurs chefs-d'œuvre. Florence réunissait, en leur faveur, tout à la fois les avantages d'une cour où le souverain récompense avec choix, et ceux d'une démocratie où le suffrage du peuple donne la gloire.

C'est au milieu de cette ville qui naissait ainsi d'elle-même, c'est dans cette civilisation de nouvelle race, que parurent les Grecs, et que vint leur empereur avec un cortége de courtisans et d'évêques. Voyez ce concile de Florence en 1439, si peu d'années avant la chute de l'Empire et la désolation de Constantinople. Représentez-vous l'impérieuse obstination des docteurs italiens, et parmi les Grecs, les uns théologiens inflexibles, ne voulant rien céder, les autres politiques et prêts à transiger sur le symbole pour obtenir le secours de l'Europe ; et derrière eux tous, quelques lettrés redevenus d'anciens Grecs, indifférents à l'Église et à l'Empire, et disant tout bas, pendant que l'on dispute : « Ils ont beau faire, tout cela ne peut aller loin ; il faudra bientôt en revenir aux anciens dieux de la Grèce. » Pour de tels hommes, nous l'avons dit, la littérature était une religion. On conçoit avec quel zèle ils répandirent l'étude de cette belle lan-

gue grecque, qui n'avait pas cessé pour eux d'être une langue vivante.

Quelques années plus tard, un jeune Italien, de haute naissance, dit-on, était saisi de la même idolâtrie que ces savants Grecs de Byzance ; il quitte sa famille, il ne se fait pas moine, selon l'usage, il se fait Romain, Romain des premiers temps de la république ; il prend le nom de Pomponius Lætus, et dans sa vie, pauvre, fière, libre, dévouée tout entière à la recherche des monuments et de l'histoire de Rome, il célèbre avec ses amis quelques rites singuliers, quelques commémorations savantes qui le firent accuser de conspiration et d'impiété. C'était l'enthousiasme de l'érudition dans de jeunes esprits ; c'était une passion de l'antiquité, fervente et puérile, assez semblable à cette idolâtrie pour le moyen âge, qui s'est emparée de quelques étudiants d'Allemagne, et a passé jusque dans leur costume.

Les parents de Pomponius, au premier rang de la noblesse de Naples, le priaient instamment de venir habiter au milieu d'eux ; il leur répondit par cette courte épître en latin :

Pomponius Lætus à ses parents et alliés, salut. Ce que vous me demandez est impossible. Adieu.

Pomponius avait aussi l'usage de débaptiser ses élèves, et de leur donner des noms romains. Enfin, on dit qu'il célébrait annuellement la fête de Romulus, dans cette réunion nommée l'*Académie romaine.*

Ces fantaisies de jeunes érudits étaient assez innocentes. Je suis fâché que le pape Paul II ait pris les choses si fort au sérieux, et poursuivi les membres de l'*Académie* comme des conspirateurs qui voulaient renverser le christianisme, la papauté, et rétablir immédiatement la république romaine. Dans le nombre était Platina, écrivain énergique et correct en langue latine. Il fut mis à la torture, et s'en est souvenu plus tard en écrivant l'histoire des papes.

Ces deux faits rapprochés, cette réminiscence idolâtrique de la vieille Grèce, au concile de Florence, ce paganisme littéraire de l'*Académie romaine*, indiquent assez de quelle ardeur on fut saisi pour l'étude de l'antiquité. Quand ce goût allait jusqu'à la folie dans quelques esprits ardents, il était la passion de la foule. De toutes parts, on traduisait les auteurs grecs, on transcrivait les auteurs latins, on imitait, on copiait leur style.

Sous ce rapport, l'érudition devient, au xv[e] siècle, un retard et une entrave pour l'esprit humain. Cette Italie qui avait eu le Dante et Pétrarque, cette Italie si élégante, si poétique par la voix de ces deux grands hommes et du conteur Boccace, elle ne parlait plus italien. L'érudition dédaignait cette langue trouvée d'hier, et déjà si belle. On n'écrivait plus qu'en latin des poëmes, des histoires, des traités, des dialogues, des foules d'ouvrages, plagiats ou parodies du passé. C'est en latin qu'on correspondait avec ses amis; c'est en latin qu'on faisait des épigrammes ou des diatribes : tant cette lan-

gue était populaire ! L'influence de la littérature sur la langue nationale fut donc indirecte et comme insensible. C'est en passant par une langue morte ressuscitée, c'est en la parlant avec plus de justesse et d'art, que le goût perfectionné réagit alors sur l'idiome vulgaire. C'est ainsi qu'après une sorte de repos, prolongé pendant près d'un siècle, l'italien, sous la plume de Machiavel, de l'Arioste, du Tasse, va se trouver plus flexible, plus élégant, plus pur, sans avoir rien perdu de sa vigueur et de sa grâce native.

Il y eut cependant quelques exceptions à ce travail oiseux et paisible des savants d'Italie, absorbés dans la contemplation de l'antiquité renaissante. Je citerai Politien et Savonarole : l'un esprit élégant et tout moderne, au milieu de son exquise érudition, le poëte des Médicis ; l'autre tribun religieux et politique, puissant par la parole. C'est dans Politien que nous retrouvons cette ingénieuse urbanité de Florence, telle qu'on la vit briller dans le palais de Médicis, et dans ses jardins de Fésoles et de Careggi. Politien est l'orateur de l'érudition, le poëte de la critique. Ce zèle d'antiquité, si fantasque et si rude chez quelques savants, se montre en lui paré de grâces, de délicatesse et d'enthousiasme. Sans lui, nous aurions peine à concevoir ces leçons qui charmaient l'imagination des Italiens et semblaient, à leurs yeux, une soudaine révélation de l'art antique.

Figurez-vous, Messieurs, la belle galerie de Médicis, ornée de ces chefs-d'œuvre de sculpture enlevés aux Bar-

bares, un auditoire de nations diverses, des Grecs réfugiés, des citoyens de toutes les villes d'Italie, et parmi eux ce Pic de la Mirandole, d'un si fabuleux savoir, des étrangers d'au-delà les Alpes, des Barbares, comme on disait en Italie, des Anglais même. Politien, l'ami du modeste dictateur de Florence, dont il élève les enfants, prend la parole. Poëte habile en langue vulgaire, Politien donnait ses leçons en langue latine. Il commence l'explication d'Homère ou la lecture de Virgile; il y prélude par de beaux vers en l'honneur de ces grands poëtes; puis il récite, il analyse, il compare leurs beautés. Usages antiques, principes de goût, inspirations du génie, artifices du langage, tout s'éclaircit et se développe, à la voix du brillant interprète. Profond dans la science du droit romain, il mêle les recherches les plus curieuses à l'attrait de la poésie. Il fallait l'entendre s'écrier alors, dans des vers tout vivants de vérité :

O vatum preciosa quies, o gaudia solis
Nota piis, dulcis furor, incorrupta voluptas,
Ambrosiæque deûm mensæ! Quis talia cernens
Regibus invideat? Mollem sibi prorsus habeto
Vestem, aurum, gemmas, tantum hinc procul esto, malignum
Vulgus; ad hæc nulli perrumpant sacra profani!

A cette époque de renaissance, l'étude était une initiation, le goût des lettres un culte. Voilà ce que Politien exprime avec une vivacité charmante. A force de goût, Politien était naturalisé Romain du temps d'Au-

guste. Cette transformation était plus vraie que celle de Pomponius. Ces vers, on ne les distinguerait pas de la poésie de Virgile ; ils en ont le tour libre, le mouvement et l'harmonie. Une passion s'y fait sentir, et leur donne le naturel. Cette passion, c'est l'amour des lettres, porté au point d'être lui-même une poésie. Mais, on le sent, une telle source est peu féconde. Le Dante, c'est tout un monde, c'est le monde moderne ; il a ouvert un trésor de poésie nouvelle, tout une religion, tout une société. Les images de Politien, bien qu'elles lui soient données par une réminiscence si vive qu'elle vaut la réalité, ne mènent à rien et s'épuisent bientôt.

Quelquefois, dans ce langage convenu, il exprime des sentiments vrais, avec un charme singulier. Ainsi, après avoir retracé l'heureux sujet des *Géorgiques*, il s'écrie, presque du ton de Virgile :

Hanc[1], o cœlicolæ magni, concedite vitam.
Sic mihi delicias, sic blandimenta laborum,
Sic faciles date semper opes. Hâc improba sunto
Vota tenus ; nunquam certe, nunquam illa precabor,
Splendeat ut rutilo frons invidiosa galero,
Tergeminâque gravis surgat mihi mitra coronâ.

[1] O dieux puissants, accordez-moi une telle vie ; donnez-moi ce bonheur, ce délassement du travail, ces faciles richesses. Que l'ambition de mes vœux monte jusque-là. Jamais, certes, jamais je ne demanderai que mon front envié brille de l'éclat du chapeau rouge, et que sur ma tête s'élève la mitre chargée d'une triple couronne. Voilà ce que je rêvais paisible dans la grotte de Fésoles,

Talia Fæsuleo lentus meditabar in antro,
Rure suburbano Medicum, qua mons sacer urbem
Mœoniam, longique volumina despicit Arni,
Quâ bonus hospitium felix, placidamque quietem
Indulget Laurens, Laurens haud ultima Phœbi
Gloria, jactatis Laurens fida ancora Musis!
Qui si certa magis permiserit otia nobis,
Afflabor majore Deo; nec jam ardua tantum
Sylva meas voces, montanaque saxa loquentur;
Sed tu (si qua fides), tu nostrum forsitan olim,
O mea blanda altrix, non aspernabere carmen,
Quamvis magnorum genitrix, Florentia, vatum.

Nous ne sommes plus assez classiques pour être ravis de ces vers. Nous cherchons quelques traits de mœurs sous ce costume de poëte païen. *Mœoniam urbem,* « la ville d'Homère! » Florence, pleine de Grecs fugitifs et d'admirateurs de la Grèce antique, était devenue, pour ses savants, la ville d'Homère.

Mais ne vivait-on à Florence qu'à deux mille ans de soi? ne trouvait-on de l'enthousiasme que dans les sou-

au champ des Médicis, près Florence, sur ce mont consacré qui regarde d'en haut la ville d'*Homère* et les vagues lentement déroulées de l'Arno, dans cet asile heureux et ce doux repos que me donne Laurent, une des gloires d'Apollon, Laurent, l'appui fidèle des Muses persécutées. S'il me fait jamais de plus assurés loisirs, je sentirai le souffle d'un plus grand Dieu : ce ne sera plus la forêt et les rochers de la montagne qui rediront ma voix; mais toi-même, ô ma douce patrie, un jour peut-être tu ne dédaigneras pas mes vers, quoique tu sois, ô Florence, la mère de si grands poëtes.

venirs? fallait-il se faire Romain, pour sentir palpiter quelque chose sous la mamelle gauche?

. . . . Nilne salit lævâ sub parte mamillæ?

Oui, Messieurs, il y avait en langue vulgaire une poésie ingénieuse, élégante, adulatrice; celle que Politien, tout jeune encore, prodigua pour célébrer le tournoi où parurent les deux fils de Médicis. C'est le mélange le plus heureux de l'art antique et des formes du langage moderne. C'est déjà, dans un court essai, la manière gracieuse et brillante du Tasse. Mais c'était dans l'Église surtout qu'il y avait une éloquence active et populaire. Pendant que ces disciples des Grecs, ces latinistes ingénieux, s'occupaient, dans la belle galerie de Médicis, à discuter sur le souverain bien et la belle poésie; tandis qu'ils traduisaient d'inspiration Homère et Sophocle; tandis que Marcile Ficin, dans sa mysticité platonique, interprétait Proclus, ou que Politien faisait représenter sa pastorale virgilienne d'Orphée, des moines franciscains, dominicains et autres étaient inquiets et mécontents. Avec leur latin barbare, ils dominaient les esprits depuis neuf siècles; cette science nouvelle, profane et platonique les choquait beaucoup. Ils prêchaient contre Médicis et ses lettrés; et ceux-ci parfois allaient les entendre. Ces hommes avaient de l'éloquence; car ils agitaient la foule. Il en est un, oublié d'ailleurs, sur lequel nous avons le témoignage de Politien lui-même :

J'étais venu l'entendre, dit-il, avec une disposition de curio-

sité vague, et, pour dire vrai, presque de dédain; mais, dès que j'ai vu la taille de l'homme, sa contenance, et un certain caractère nullement commun dans ses yeux et dans son visage, j'ai attendu quelque chose digne d'approbation. Il commence à parler; je suis tout oreilles : voix sonore, paroles élégantes, hautes pensées. Je reconnais l'habileté des *incises;* je sens la période; je suis charmé par le nombre. Il commence sa division; je suis attentif : rien d'embarrassé, de vide, de traînant. Il tresse une série d'objections; je suis pris : il en détache les nœuds; je suis délivré. Il introduit çà et là de petits récits; je me sens attiré. Il module des vers; je suis saisi. Il plaisante; j'éclate de rire. Il pousse, il presse par de fortes vérités; je me rends. Il essaye des sentiments plus doux; aussitôt des larmes coulent sur mon visage. Il crie avec colère; je suis épouvanté, et je voudrais n'être pas venu. Enfin, selon la chose qu'il traite, il varie ses images et les inflexions de sa voix, et il relève toujours le débit par le geste. Il m'a toujours fait l'effet de grandir dans la chaire, au delà, non seulement de sa propre taille, mais de la taille humaine. Étudiant ainsi l'ensemble et le détail de ses qualités, ma raison a cédé à ce prodige. Je croyais cependant que, la nouveauté une fois épuisée, il m'attacherait moins de jour en jour. Nullement. Le lendemain il m'apparut tout autre, et meilleur que lui-même.

Cette peinture prouve autant peut-être la mobile sensibilité de Politien que le talent du prédicateur. Il faut ajouter de plus que ce prédicateur, terrible dans la chaire, n'était pas de ceux qui faisaient la guerre aux beaux esprits profanes. Aimable et mondain comme eux, il devint l'ami de Pic de la Mirandole et de Politien, et accepta les bienfaits de Médicis.

Vous venez de voir l'ingénieux érudit, l'élégant classique vaincu, ébloui par la parole vive et variée de ce moine de Florence. Ajoutez quelque chose de plus à cette éloquence populaire; qu'elle brave Médicis, au lieu d'être pensionnée par lui; qu'elle soit libre, fière, factieuse, combien n'aura-t-elle pas de puissance! Il vint, ce prédicateur, au temps même où la dictature de Laurent de Médicis semblait le mieux affermie.

Jérôme Savonarole, dominicain, avait été nommé prieur du couvent de Saint-Marc à Florence. Il entreprit de réformer les mœurs, et l'état politique de la ville. Médicis, en protégeant les lettres, semblait aussi protéger les plaisirs. Savonarole attaque vivement cette corruption, instrument de servitude, et réveille la morale au profit de la liberté. Une foule immense se pressait à ses sermons; et on dit même qu'il se fit un grand changement à Florence. Cette guerre, que Savonarole faisait au pouvoir de Médicis, et quelquefois à sa personne, dura quatre ans. Citoyen tout-puissant d'une ville qui se croyait libre, Médicis n'essaya jamais rien contre le hardi prédicateur. C'était à la fois prudence et générosité. Probablement Savonarole martyr eût été plus puissant. Au contraire, Laurent de Médicis poussa le calme et la magnanimité de la patience jusqu'à la fin. Au faîte de cette puissance et de cette gloire populaire qu'il gardait encore malgré Savonarole, il est atteint d'une maladie mortelle. C'est dans les adieux de ses savants amis et dans leurs entretiens philosophiques qu'il

passe ses heures dernières. Savonarole se présente ; il le reçoit ; il écoute ses religieux conseils comme il avait souffert ses publiques invectives. Mais Savonarole ne demandait pas seulement la conversion du pécheur ; une autre pensée, un zèle tout républicain se mêlait à sa foi. Il voulait de Médicis une promesse d'abdication, s'il revenait à la santé. Médicis ne céda pas sur ce point : il se repentit de ses fautes, mais non pas de son pouvoir.

Dans l'anarchie qui suivit sa mort, le crédit populaire de Savonarole s'augmenta. Florence sembla devenir une espèce de démocratie théocratique, dont il était le *Samuel*. Le successeur de Laurent, quoique élevé par Politien, n'avait rien de l'habileté et du grand jugement de son père. Puis les événements de l'Italie, l'invasion française et la présence de Charles VIII, tout cela menaçait sa débile souveraineté. Savonarole se fit le partisan des Français ; aussi Comines lui veut beaucoup de bien. Il faut l'entendre :

Moy estant arrivé à Florence, allant au devant du roy, allai visitter un frere prescheur, appelé *frere Hieronimo,* demeurant en un couvent reformé, homme de saincte vie.... La cause de l'aller voir fut qu'il avoit toujours presché en grande faveur du roy ; et sa parolle avoit gardé les Florentins de tourner contre nous : car jamais prescheur n'eut tant de crédit en cité.... avoit toujours assuré la venue du roy.... et avoit presché, avant qu'elle advint, la mort de Laurent de Médicis.... Plusieurs le blasmoient.... d'autres y ajouterent foy.... De ma part, je le répute bon homme.

Ce rôle d'allié de l'étranger ne détruisit pas son ascendant sur Florence. Il aida au départ des Français, comme il avait appelé leur présence, et il resta tout-puissant par la prédication. Débarrassé de Médicis et des Français, il rétablit la république dans Florence. Ses sermons deviennent des harangues toutes politiques. Un de ses discours était divisé en quatre points : la crainte de Dieu, l'amour de la république, l'oubli des injures, l'égalité des droits entre les citoyens.

Malheureusement la chaire de Saint-Pierre fut occupée par l'abominable Alexandre VI. Savonarole ne l'épargna point, et attaqua dans ses discours les infamies de la cour pontificale. Alexandre VI le somma de comparaître à Rome : le peuple de Florence ne voulut pas le laisser partir. Ce prédicateur-roi était au plus haut degré de son pouvoir. Une excommunication d'Alexandre VI ne l'effraya point. Le pape prit alors un détour habile pour l'attaquer.

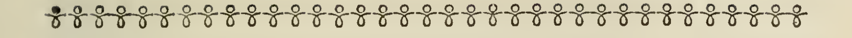
Il y avait à Florence un franciscain, éloquent comme Savonarole, et peut-être plus fanatique. Suscité secrètement, il se mit à prêcher contre Savonarole. Le peuple se partage. Peut-être la véhémence de Savonarole l'eût emporté ; mais le franciscain imagine un autre moyen. Il promet de traverser sain et sauf un bûcher, et défie Savonarole d'en faire autant. Il y avait eu à Florence un exemple de ce défi. Au XI[e] siècle, le moine Pierre Aldobrandini, pour justifier son couvent, avait ainsi, dit-on, traversé les flammes, et mérité le surnom d'*Igneus* et la

qualité de cardinal que lui donna Grégoire VII. Un disciple favori de Savonarole accepta l'épreuve pour son propre compte. Mais le franciscain déclara qu'il ne pouvait entrer dans le feu qu'avec Savonarole lui-même. On assure qu'il disait : « Je ne crois pas qu'il se fasse un miracle en ma faveur ; probablement je serai brûlé ; mais vous le serez aussi, et par là j'aurai rendu un grand service à mon pays. » Savonarole ne se pressait pas, et subtilisait. « Si vous croyez au miracle, disait-il, je suis prêt ; mais si vous n'y croyez pas, je ne puis consentir ; car vous commettez un homicide en entrant au bûcher avec la certitude d'être brûlé ; c'est une mauvaise action que je ne dois pas favoriser. » Il y avait autour de Savonarole des enthousiastes plus francs : le frère Dominique de Pescia, son disciple, demandait instamment à traverser le bûcher avec un disciple du franciscain, tandis que celui-ci discuterait contre Savonarole. La chose fut ainsi convenue.

Le bûcher est dressé sur la place publique. Un peuple immense accourt ; beaucoup de gens voulaient encore se jeter au feu pour Savonarole. Les magistrats contiennent cet enthousiasme. La cérémonie est commencée : Savonarole paraît suivi du frère qui doit représenter pour lui au bûcher. Il entonne : *Prodeant vexilla regis*. Le disciple du franciscain est prêt ; mais Savonarole exige que le sien, en traversant les flammes, porte dans ses mains la sainte Eucharistie. Le franciscain déclare que ce préservatif est un sacrilége, que d'ailleurs cela n'entre pas

dans le premier traité. Les discussions se prolongèrent en présence du bûcher pendant plusieurs heures, et enfin une grande pluie qui survint arrêta la dangereuse épreuve.

Mais le coup était porté. Il était arrivé, Messieurs, sous une autre forme, à Savonarole ce que, dans les troubles publics de divers États, ont éprouvé des chefs puissants, de grands démagogues, lorsque le cœur leur a failli, que le courage physique leur a manqué. Savonarole eut peur du bûcher; et sa puissance tomba. En y réfléchissant, le peuple de Florence passa de son enthousiasme au mépris et à l'insulte. On était furieux d'avoir été privé d'un si beau spectacle, d'avoir perdu un miracle. On le poursuivit d'outrages jusqu'à son couvent; et le profond et atroce Alexandre VI qui, de loin, avait tout disposé, et qui sans doute avait prévu que l'esprit politique de Savonarole refuserait cette folle épreuve, acheva bien vite l'ouvrage de la vengeance populaire. Des commissaires du pape arrivent; Savonarole, mis à la torture, avoue qu'il a été un faux prophète et qu'il a séduit le peuple par des mensonges. Il est condamné au feu avec son disciple et un autre frère; il est brûlé avec eux sur la même place où il avait évité le bûcher; et de grand chef de parti, ou de grand martyr, il reste un obscur ambitieux, un fanatique sans courage, qui cependant a été, à cette époque, l'homme le plus éloquent de l'Italie.



VINGT-TROISIÈME LEÇON.

Suite de la littérature méridionale au moyen âge. — Portugal. — Origine et caractère de sa langue. — Rapport intime des poëtes portugais avec les troubadours; exemple cité. — Instinct maritime des Portugais marqué dans leur première poésie. — Progrès de leur littérature au XIVe siècle. — Prose élégante. — Poésie mélancolique. —Esprit d'entreprise dont fut animée cette nation, et qui devait se communiquer à ses écrivains.— Annonce de sa gloire dans le XVIe siècle.

MESSIEURS,

Il nous reste à suivre le dénoûment du XVe siècle et du moyen âge dans les deux contrées où s'était le plus conservée l'inspiration *romane,* le Portugal et les royaumes d'Aragon et de Castille. Jusqu'à présent, par l'ordre de mon sujet, un peu par mon ignorance et pour gagner du temps, j'avais ajourné l'examen de cette littérature portugaise, si intimement unie à notre ancien idiome méridional, curieuse par elle-même, illustrée au XVIe siècle par un homme de génie, et qui, même dans la stérilité de nos jours, a produit un des meilleurs poëtes de l'Europe moderne, Francisco Manoël, mort en exil, traducteur élégant du beau poëme des *Martyrs,* et honoré d'une louange durable dans les vers de Lamartine.

Si les destinées politiques d'un peuple agissent puissamment sur le génie de ses écrivains, on ne doit pas s'étonner que le Portugal, trop négligé par les critiques européens, ait eu son âge de gloire littéraire. Aucune nation, dans le XVe et dans le XVIe siècle, n'a montré plus d'audace, n'a plus entrepris, n'a étonné les hommes par de plus grandes actions, que faisait ressortir la faiblesse de ce petit État.

Les antiquités du Portugal se confondent avec celles de l'Espagne; et c'est là notre excuse pour n'avoir pas recherché plus tôt l'origine et les premiers progrès de sa langue. Séparé de l'Espagne par un étroit filet d'eau, le Portugal avait, en même temps qu'elle, subi jadis la conquête romaine. A travers les récits malheureusement mutilés des Latins, nous voyons que le Portugal, la *Lusitanie,* était une de leurs plus importantes et de leurs plus belliqueuses provinces. Il fut dompté avec peine, et, plus d'une fois, rebelle. Son climat, ses produits, son commerce le rendaient précieux à Rome. Nous n'avons point de détails sur les colonies romaines qui vinrent se mêler aux habitants nombreux du pays. Mais un fait historique, constaté pour nous par la grammaire, c'est que la civilisation romaine avait profondément pénétré dans la Lusitanie; car aucune contrée de l'Europe n'a mieux conservé dans son idiome moderne l'empreinte du latin.

Ainsi, dans plusieurs recueils, on a cité des passages, les uns accidentels, les autres rédigés avec intention, qui offrent des suites de phrases à la fois latines et por-

tugaises. Il est donc vraisemblable que, dès les premiers siècles de notre ère, la province entière de Lusitanie avait parlé la langue latine, sauf peut-être quelques *districts* de montagnes où se conservaient des restes de vieux idiomes. Lorsque l'invasion barbare vint remplacer l'invasion romaine, le Portugal partagea le sort de l'Espagne. Il passa sous le joug des Vandales et des Goths ; et nul doute qu'à l'époque où leur domination en Espagne fut brisée par la conquête arabe, le Portugal n'ait aussitôt subi le même changement de maîtres. C'était la fatalité du voisinage : Romains, Vandales, Goths, Arabes, tous ceux qui conquirent l'Espagne assujettirent également le Portugal.

C'est donc au moment où l'Espagne renaissait à elle-même et commençait à secouer le joug arabe, qu'il faudra chercher le renouvellement du Portugal, et voir cette contrée devenant à la fois indépendante des Maures, ses vainqueurs, et de l'Espagne, dont elle avait si longtemps supporté le joug et suivi les révolutions.

On peut s'étonner, Messieurs, que dans un pays comme le Portugal, qui, malgré l'inquisition, a cultivé les arts et qui a produit beaucoup d'hommes ingénieux et savants, les recherches sur la vieille littérature nationale aient été si fort incomplètes. La preuve est là cependant. Les meilleurs livres portugais renferment peu de détails sur la formation et le débrouillement de leur idiome. On n'a rien cité de plus ancien qu'un fragment de trente-deux vers, en style assez confus, et où M. Raynouard a

le regret de ne point retrouver les formes de sa langue chérie. Ce morceau semble se rapporter à l'époque où les vainqueurs de Tarifa envahirent aussi la pointe occidentale de l'Europe, et touchèrent le Portugal.

Du reste, le Portugal ne nous en offre pas moins le rapport intime que nous cherchons entre les diverses parties de ce cours d'études sur le moyen âge. Si nous avions besoin à cet égard d'un lien historique de plus, nous pourrions le rattacher au premier affranchissement de ce pays. A la fin du XI[e] siècle, le Portugal, délivré de tant d'invasions successives, se forme en État indépendant sous un prince français. Veuillez noter ce fait, Messieurs ; en l'année 1072, le roi de Castille, Alphonse VI, ayant donné sa fille en mariage à Henri de Bourgogne, de la maison royale de France, le fait gouverneur de la partie du Portugal déjà délivrée des Maures. Henri de Bourgogne vient prendre possession, avec quelques chevaliers français, et bientôt reçoit le titre de comte du Portugal : voilà le commencement de ce royaume. Il amène à sa suite quelques troubadours : voilà les premiers poëtes du Portugal. Il règne, il combat, il meurt, et laisse un fils dont le nom devient tout portugais, Alphonse Henriquez, prince vaillant et heureux, qui, dans une vie de quatre-vingt-onze ans et un règne de soixante-treize, affermit et régla cet État nouveau.

Que votre souvenir s'arrête sur cette origine française de la monarchie du Portugal. Là se rapportent de grands événements que l'on ne peut séparer de l'histoire litté-

raire, plusieurs victoires sur les Maures, la convocation des cortès à Lamego, la prise de Lisbonne, capitale et forteresse de la domination arabe. Grâce aux exploits de Henriquez, le comté de Portugal prit le nom de royaume. Ces événements supposent quelque civilisation contemporaine. Il faut croire qu'alors, vers la fin du XIIe siècle, le Portugal ne le cédait en rien à l'Espagne. La guerre et de grandes actions devaient y produire aussi des chants héroïques. Lisbonne était d'ailleurs plus commerçante et plus riche que toutes celles des cités d'Espagne qui n'étaient pas au pouvoir des Arabes.

Nul doute, Messieurs, qu'à cette époque, la langue portugaise ne fût, sous tous les rapports et malgré l'indépendance du pays, un dialecte, une annexe de la langue espagnole. Elle se confondait surtout avec le galicien; elle avait aussi un grand nombre de formes et de mots en commun avec notre langue *romane*. Elle a conservé cette nuance distinctive d'être plus douce et moins pompeuse que l'espagnol, d'assouplir et d'abréger les mots par la fréquente suppression des consonnes.

Une remarque plus curieuse, c'est la conformité d'intention poétique entre les plus vieux débris de la langue portugaise et les monuments de la poésie provençale. Ici les doctes conjectures de M. Raynouard ont le caractère de l'évidence. Il est manifeste que cette poésie provençale, qui, si elle n'était pas la seule poésie de l'Occident, était la poésie dominante et privilégiée, avait, je ne sais en quel temps, tellement pénétré dans le Por-

tugal, que tout ce qui était poëte en ce pays se disait, se sentait troubadour. Mais ce n'est qu'à une époque fort récente que des témoignages décisifs sur ce point ont été recueillis. Si quelque chose pouvait faire comprendre l'ingrate insouciance du gouvernement portugais pour l'ancienne gloire du pays, il suffirait de dire que nous devons à un Anglais la plus curieuse publication des vieux monuments de la langue portugaise. Sir Charles Stuart, le même diplomate qui apporta du Brésil une constitution aux Portugais, trouva dans la bibliothèque de Coïmbre un recueil de chansons inédites. Il l'a fait transcrire avec beaucoup de soins et imprimer à Paris. Ce recueil atteste l'affinité de la vieille poésie portugaise et du génie provençal. Vous croiriez lire de ces vieilles poésies romanes dont je vous ai tant parlé il y a trois mois. C'est la même imagination galante et mystique; c'est la même abondance de sentiments gracieux et la même rareté d'idées. C'est une civilisation élégante et peu réfléchie, où domine heureusement la délicatesse envers les femmes, et un point d'honneur amoureux qui élève et adoucit des mœurs encore barbares. Cette ressemblance de formes n'est pas le seul témoignage qui prouve et l'origine commune et l'étroite communication des langues provençale et portugaise; sans cesse dans les vers des vieux poëtes du Tage, vous retrouvez le nom et l'autorité poétique des troubadours.

Je voudrais, dit un de ces poëtes, je voudrais de grand

cœur faire pour ma dame un chant, tel que le devrait faire un troubadour.

Et ailleurs :

O reine et lumière de mes yeux! je vois ici beaucoup de troubadours qui *trouvent* d'amour pour leurs dames.

Et ailleurs :

Quelquefois j'ai dit dans mes chansons que je ne voudrais vivre sans dame; et parce qu'alors je cessais de *trouver,* plusieurs me tiennent pour quitte de l'amour.

Algua vel dix eu en meu cantar
Que non querria viver sen sennor,
E por que m'ora quitey de *trobar,*
Muytos me teen por quite d'amor.

Ces paroles, qui n'ont pour nous, Messieurs, qu'une valeur grammaticale, montrent, vous le voyez, qu'en Portugal, comme dans l'Aragon, comme dans la haute Italie, le *trouver* provençal était le grand modèle : heureuse expression trop tôt oubliée, qui rattachait la poésie au seul don d'inventer ! En parcourant ces vieilles poésies portugaises, si semblables aux chansons provençales, j'ai remarqué cependant cette nuance individuelle que chaque peuple apporte dans un travail commun, et dans l'imitation d'un même modèle. Au milieu de ces poésies, d'une galanterie assez monotone, on voit percer l'instinct qui a fait la gloire et la puissance des Portugais, ce goût des aventures maritimes, cette ambition des na-

vigateurs. Je n'en donnerai qu'un exemple, emprunté à une chanson d'amour assez languissante, et où il y a plus de répétitions que de beaux vers :

Tous ceux qui vont aujourd'hui sur mer croient que le monde n'a pas de plus grande souffrance que celle de la mer; et ils ne connaissent pas d'autre mal. Mais il m'en arrive autrement. La souffrance d'amour me fait oublier les grandes souffrances de la mer. La plus grande des peines est la peine d'amour pour ceux à qui Dieu veut la donner : c'est une peine de mort; ce qu'on souffre sur mer n'est pas tel.

En bonne foi, c'est la plus grande peine de toutes celles qui furent, sont ou seront jamais. Ces autres qui ne connaissent pas l'amour, disent que non; mais moi je dirai ce qu'elle est. C'est la plus grande peine; elle fait oublier les maux de la mer, qui fait mourir tant d'hommes.

Pardonnez-moi d'avoir recherché dans ces poésies assez fades un indice de l'entreprenant génie des Portugais. C'est ce génie, marqué dès le XIIe siècle, qui a porté si haut leur grandeur passagère, et qui, de cette petite province de Tra-os-Montès, a fait un État si puissant aux Indes. Quand Lisbonne fut pris, et que les Portugais purent remonter le Tage, ils héritèrent de l'esprit hardi et commerçant des Arabes. Sur terre, l'ambition des Portugais affranchis n'avait plus où s'étendre; ils rencontraient sur les frontières une puissance plus forte qu'eux. La mer leur restait libre et sans bornes. Dès la fin du XIIIe siècle, avec les extrêmes périls rappelés dans ces vieilles poésies, ils s'aventurèrent sur de frêles navires.

Leur audace est bientôt favorisée par cette belle invention de la boussole, anonyme comme presque toutes les grandes découvertes, mais qui se rencontre précisément à l'époque où le développement simultané de plusieurs nations de l'Europe avait besoin d'un tel secours. On la voit, dans un espace de temps presque indivisible, en Italie, en France, en Angleterre, en Portugal.

Le mariage d'une princesse anglaise avec Jean Ier, qui régnait à la fin du XIVe siècle, donna naissance au plus habile promoteur de cet instinct des Portugais pour les entreprises de mer : ce fut le prince Henri, infant toute sa vie, sujet fidèle d'abord de son père, puis de son frère, mais l'homme le plus utile à ses compatriotes, parce qu'il porta leur force vers le seul point où elle pouvait agir et s'étendre. Il ne pouvait pas accroître le territoire de son peuple; il lui a donné l'Océan. Doué d'un génie pénétrant et studieux, ayant fait dans sa jeunesse une seule expédition à Tanger, il se retira dès lors loin de la cour de Lisbonne, à Sagrès, près du cap Saint-Vincent. Là, entouré de quelques Juifs savants et de quelques-uns de ces Maures de Maroc et de Fez qui étaient alors les savants du monde, il médite sur les ouvrages géographiques des anciens et sur les récits de quelques voyageurs du moyen âge; il étudie Ptolémée et Benjamin Tudel; il profite de quelques notions que les croisades avaient fait arriver en Occident; de quelques récits hyperboliques et menteurs des cosmographes arabes il induit la vérité; et enfin, dans sa retraite, il dispose, il

combine un plan certain de découvertes. Il le suit avec persévérance, durant un grand nombre d'années. Il traçait lui-même pour ses navigateurs des instructions et des cartes. Il leur disait, avec un vrai génie : « Allez vers le cap Bojador, cette barrière infranchissable ; vous ne le franchirez pas ; mais vous vous élèverez au large, et vous ferez quelques découvertes ; puis vous reviendrez ; et nous recommencerons jusqu'à ce qu'il soit franchi. » Deux capitaines dignes de lui exécutèrent ses grands desseins. A leur première navigation, ils découvrirent l'île aujourd'hui nommée Porto-Santo. L'année suivante, ils reconnurent, en lui donnant le nom de Madère, une île fameuse, visitée jadis par les vaisseaux de Carthage. Enfin, après quinze ans d'épreuves, le cap Bojador, ce *cap des tempêtes* qui semblait fermer l'Océan, fut franchi. Les vaisseaux du prince Henri touchèrent aux îles Açores et aux îles du cap Vert : la route de Vasco de Gama fut préparée.

Voilà le génie, cette sagacité pleine de prévoyance et d'audace qui mesure la portée des autres hommes, et, en leur commandant, les élève à la hauteur de ses propres desseins. Ce fut le caractère des plus grands hommes, et le prince Henri, dans son observatoire du cap Saint-Vincent, a montré cette rare puissance. Comme il l'avait prédit, comme il le voulut, le cap Bojador fut franchi, et les grandes découvertes commencèrent. Dans cette île que les Portugais nommèrent *Madère,* à cause des bois dont elle était couverte, on trouva une

statue équestre, en bronze, ayant un doigt indicateur tourné vers l'Occident. Le signal avait été donné, et la route était désormais ouverte. Ces grandes découvertes, ces merveilleuses nouvelles de pays lointains, cette habitude de la hardiesse et du succès, animaient sans cesse le génie portugais, et lui communiquaient une ardeur utile à toutes choses. Le prince Henri a beaucoup fait pour son pays et même pour l'Europe ; car les hommes qui donnent ainsi le premier mouvement sont, en partie, les auteurs des grandes choses qui se font même après eux. Par la grandeur de ces souvenirs que je retrace si faiblement, vous devez concevoir quelle était l'impression contemporaine. C'est ainsi que cette petite nation portugaise eut, pendant plus d'un siècle, un degré d'enthousiasme et d'énergie, et comme un *paroxysme* de gloire d'où elle est bien tombée. C'est ainsi qu'ils avaient découvert et fréquenté par le commerce ou par la guerre cinq mille lieues de côtes, conquis Goa, Malacca, Ormus, l'île de Ceylan, fondé Macao sur les frontières de la Chine, soumis une partie de l'Inde, devancé partout les Anglais, pris, avant eux, Ceylan : pardon, Messieurs, je me répète et me perds dans ces conquêtes. Mais enfin, les Portugais, dès le XVI[e] siècle, avec plus d'héroïsme et de grandeur, avaient déployé ce génie habile et dominateur qui soumet à l'île britannique tant de riches contrées et tant de millions d'hommes.

Nous avons dit souvent que la littérature est la parole

écrite d'un peuple, qu'elle a nécessairement un degré de force et d'éclat proportionné aux grandes actions qu'un peuple a faites, aux grandes émotions qu'il s'est données. Ce contre-coup n'est pas toujours immédiat. Souvent c'est dans le recueillement qui suit l'activité des conquêtes, que le génie, éveillé par elles, s'exerce et se développe. Quelquefois c'est à la même heure et sous une inspiration commune. Il n'est pas possible, et l'histoire le prouve, qu'un peuple sans courage, sans enthousiasme, ou politique ou religieux, produise de grands écrivains. Les écrivains sont les représentants de la pensée publique. Si cette pensée est faible et morte, ils ne diront rien. Tout peuple abaissé par le despotisme perd le génie des lettres. On a eu grand tort de dire que, sous le repos du pouvoir absolu, les plaisirs de l'esprit et le progrès des lettres sont un dédommagement de la liberté perdue. On n'a pas même cet avantage. Voyez, de nos jours, l'Italie, l'Espagne, le Portugal.

Au moyen âge, le Portugal jouissait de cette libre constitution établie par les cortès de Lamego; et les entreprises, et les succès glorieux de ses navigateurs y devaient animer les esprits d'un juste orgueil. Je l'avouerai cependant, le reflet de ces événements sur les lettres ne fut pas d'abord aussi éclatant qu'on pourrait le croire. C'est au XVIe siècle que l'on retrouve un Camoëns, si poétique par sa vie, son caractère, ses ouvrages. Mais, dans l'époque où nous sommes renfermés, il y a plutôt un mouvement général d'imagination qu'une préémi-

nence de génie ; il n'y a rien surtout que l'on puisse comparer aux grands noms de l'Italie dans le XIVe siècle. C'est plus tard, après le développement de la grandeur portugaise dans l'Inde, que le génie de la nation paraît : on le trouverait dans les lettres d'Albuquerque comme dans les vers du Camoëns, dans les sermons de quelques missionnaires comme dans les pages éloquentes de l'historien Barros. Les hommes d'action alors furent hommes de lettres ; et le talent d'écrire reçut de cette alliance une énergie particulière au XVIe siècle. Mais, avant que ces immortelles découvertes des Portugais fussent entièrement accomplies, il semble que le génie de la nation demeurait absorbé par l'effort qu'elles lui coûtaient. Je me représente, en Portugal, tous ceux qui avaient de l'ambition, de la hardiesse d'esprit, les yeux incessamment fixés sur l'Océan, et y cherchant, à perte de vue, la grandeur et les destinées futures de leur pays : nulle distraction, nulle étude qui enlève les esprits à cet unique soin.

Cependant il y avait aussi, dans l'histoire intérieure du Portugal, des événements, des catastrophes, des combats de passion qui devaient intéresser vivement l'imagination et éveiller le talent. Tout le monde connaît la touchante histoire d'Inès de Castro. La froideur des vers de La Motte n'a pu glacer le pathétique naturel d'un tel sujet. Il ne paraît pas cependant que cette tradition ait fortement inspiré la poésie contemporaine. On ne la trouve rappelée que dans peu de vers dont quelques-uns

sont attribués à don Pèdre lui-même. Mais les vieux historiens du Portugal n'ont pas omis ce fait, que l'on serait tenté de révoquer en doute.

L'histoire des premiers souverains du Portugal a été racontée par une suite de chroniqueurs. Un des plus célèbres est Fernand Lopez, gardien des archives déposées dans la *Tour du Tombeau.* Il a écrit la vie de don Pèdre, de l'époux de la malheureuse Inès. En Portugal, c'est un récit populaire que jadis régnait Alphonse, prince sévère et justicier ; que l'infant don Pèdre, son fils, veuf d'une première épouse, s'était épris de doña Inès, sa cousine et dame d'honneur du palais. On montre même, près de Mondenego, un ruisseau sur lequel on dit que glissaient, enfermées dans une boîte légère, les lettres des deux amants. Don Pèdre avait eu de cette union secrète deux enfants, que le cruel Alphonse fit tuer dans les bras de leur mère, qui en mourut de douleur. Don Pèdre, plein de désespoir et de fureur, prit les armes ; mais il céda, et il attendit la mort de son père et son avénement pour donner carrière à toute sa vengeance. Alors il se fit livrer les assassins d'Inès, et les punit du dernier supplice. On dit encore qu'il fit retirer du tombeau les restes inanimés d'Inès, les fit revêtir d'ornements royaux et présenta ce cadavre couronné aux hommages de sa cour. Mais cette lugubre apothéose de l'amour conjugal est sans doute le rêve des imaginations émues par le souvenir d'Inès. Il n'y a rien de tel dans le vieil historien. Son récit, sans cette terreur théâtrale, n'en est pas moins

pathétique. On y trouve un caractère de gravité et de simplicité.

Quatre ans après être monté sur le trône, don Pèdre, qui n'avait pas parlé de sa douleur et de sa vengeance, réunit un jour les états de son royaume et ses principaux officiers, fait apporter les Évangiles, les touche *corporellement,* dit le chroniqueur, et jure qu'il avait été l'époux légitime d'Inès, qu'il l'avait tenue pour sa femme digne et vertueuse, et qu'il demandait qu'un acte en fût dressé. Puis un des principaux du royaume, le comte de Barcellos, prend la parole et prononce ce discours rapporté par l'historien :

« Amis, vous devez savoir que le roi notre seigneur, qui règne aujourd'hui, étant encore enfant, se trouvant au bourg de Bragance, du vivant du roi Alphonse, son père, reçut pour femme légitime Inès de Castro, qui fut fille de don Pèdre Fernandez de Castro; et elle le reçut pour époux; et ledit seigneur la tint toujours pour son épouse, remplissant tous ses devoirs, jusqu'au temps de sa mort. Et, comme ce mariage ne fut pas annoncé à tous les habitants du royaume, pendant la vie du roi Alphonse, par la crainte que son fils avait de lui, s'étant marié de telle sorte, sans son ordre et sans son aveu, par ce motif maintenant le roi notre seigneur, pour décharger son âme, et pour dire la vérité, et ne point laisser de doute à quelques-uns qui ne savaient pas de ce mariage, s'il avait existé oui ou non, a fait serment sur les saints Évangiles et a donné foi et témoignage que la chose s'est passée ainsi que je le dis. Vous le verrez par un acte qu'en a fait le notaire Gonzallo Perez, ici présent; et de plus, vous verrez le dire de l'évêque de Guarda e

d'Étienne Lobato, ici présents, qui assistèrent à ce mariage. » Alors il fit lire tout haut le témoignage qu'ils avaient tous deux donné sur cela. « Et comme la volonté du roi notre seigneur, dit-il, est que cela ne reste plus caché, mais qu'il lui plaît que tous le sachent, pour faire disparaître le doute qui pouvait jusqu'à présent exister à cet égard, il m'a ordonné de vous déclarer tout cela, pour ôter le soupçon de vos cœurs. Mais parce que, s'opposant à ce que je dis et à ce qui vous a été lu et déclaré, quelques personnes pourraient dire que tout cela ne suffisait pas, s'il n'y avait eu dispense, à cause du grand empêchement qui existait entre eux, elle étant la cousine du roi notre seigneur, comme fille de son cousin germain, à cet effet il m'a chargé de vous instruire de tout, en vous montrant cette bulle, dans laquelle le pape lui permet de se marier avec toute femme, fût-elle sa parente, autant et plus que ne l'était doña Inès. »

Vous le voyez, rien de ce couronnement funéraire : une déclaration d'état civil seulement. Cette scène semble avoir pour objet, non d'étaler le délire de l'amour, mais de montrer, dans tout son jour, la vertu d'Inès et de proclamer la sainte légitimité de son union. Ce soin d'honorer la vertu d'une femme aimée, cette reconnaissance, après la mort, du titre qu'elle avait caché durant sa vie, voilà tout ce que donne la vérité historique ; et cela même a sa grandeur et sa poésie.

Ajoutons seulement un mot qui touche à l'exactitude historique. La bulle que fit lire don Pèdre et qui renfermait l'autorisation pour ce prince, de contracter mariage avec toute personne qu'il choisirait, fût-elle sa

parente ou alliée au degré prohibé, cette bulle, qui semble faite pour prévenir toute objection sur son mariage avec Inès sa cousine, est datée d'Avignon, et de la neuvième année de Jean XXII. Or, à cette époque, don Pèdre n'avait que cinq ans. Faut-il supposer que le roi don Alphonse s'était procuré par avance une bulle à toute fin, pour le mariage futur de son fils? Il est plus vraisemblable que cette pièce est une fraude de l'amour de don Pèdre pour légitimer l'union dont le souvenir lui était si cher. Mais n'insistons pas sur ce détail : qu'il nous suffise d'avoir ramené à la vérité historique cette tradition du couronnement d'Inès après sa mort.

Cette cérémonie n'en est pas moins imposante et tragique dans les récits de Fernand Lopez. Elle est racontée après plusieurs faits, plusieurs traits de caractère, qui ont montré don Pèdre comme un justicier sévère, devenu implacable par une grande douleur. Ici, ce prince fait trancher la tête à deux officiers de son palais, coupables d'une lâche concussion. Ailleurs, il en condamne deux autres à mort pour avoir tué un Juif, crime souvent impuni dans le moyen âge. Ailleurs, dans son impartiale cruauté, il fait attacher à la torture un évêque accusé d'adultère. On sait quel était, depuis Grégoire VII, le pouvoir abusif des juridictions ecclésiastiques. En se réservant la connaissance de tous les délits commis par des clercs, elles les jugeaient avec cette intelligence partiale que montrent, de nos jours, les conseils de guerre,

quand ils ont à statuer sur les violences des militaires contre les citoyens. Sous le règne de don Pèdre, un prêtre avait tué un homme. L'official ecclésiastique, pour toute punition, le dégrada du sacerdoce. Don Pèdre fait assassiner le meurtrier par un maçon. On amène cet homme devant le roi, qui, à son tour, le dégrade de l'état de maçon. Telle était, au moyen âge, la justice bizarre même d'un prince réformateur.

Quand don Pèdre eut établi ce caractère de justicier inflexible, et qu'il eut publiquement honoré la mémoire d'Inès et la pureté de leur union, il tourne ses regards vers la retraite où s'étaient réfugiés les assassins d'Inès; il les fait demander à don Pèdre, roi de Castille, et aussi surnommé *le Cruel*. Les assassins d'Inès sont amenés; voici comment le fait est raconté :

Alvar Gonzalez et Péro Coëlo furent traînés en Portugal, et conduits à Santarem, où était le roi don Pèdre. Et le roi, dans le plaisir de sa vengeance, témoigna une grande douleur de ce que Diégo Lopez lui avait échappé par la mort. Et sans pitié, il les fit mettre de sa main à la torture, voulant qu'ils confessassent de quoi ils avaient été coupables dans la mort de doña Inès, et ce que son père avait préparé contre elle, quand ils allèrent pour le crime de sa mort. Et aucun d'eux ne répondit à ses demandes. Et le roi, comme quelques-uns disent, frappa lui-même au visage Péro Coëlo; et celui-ci proféra contre le roi des paroles déshonnêtes, en l'appelant traître, parjure, bourreau des hommes. Et le roi enfin les fit tuer, et il fit arracher leurs cœurs. Et il dit à celui qui les arrachait, que c'était là un agréable office.

Voilà, Messieurs, les fidèles et épouvantables récits de Fernand Lopez : on y voit à nu la férocité du moyen âge dans un cœur irrité par la vengeance et l'amour. Fernand Lopez, pour la simplicité rude et la gravité, n'est pas inférieur à l'historien espagnol Ayala.

Mais la littérature portugaise avait dès lors d'autres titres de gloire. Ici, Messieurs, se placeront quelques détails rapides et fort incomplets sur le second âge de la poésie en Portugal. Je n'essayerai pas de suivre la filiation des talents, à partir de ces vieilles poésies portugaises imitées de celles des troubadours. Il y a là, même pour les nationaux, de nombreuses lacunes qu'un étranger ne saurait remplir. Dans cet intervalle, depuis le commencement du XIIIe siècle jusqu'au XVe, l'étude des anciens, l'imitation de l'Italie moderne, gagnèrent en Portugal. Des universités s'établirent; la langue latine fut écrite avec art. La langue castillane était aussi, pour les Portugais, un idiome littéraire, dont beaucoup d'entre eux firent usage.

Cependant la poésie nationale ne cessa pas d'être cultivée. Cette lamentable histoire d'Inès de Castro inspira les poëtes comme elle avait animé le grave historien Fernand Lopez. On a conservé, sur ce sujet, des vers attribués à don Pèdre lui-même. J'ai peine à croire qu'ils soient du féroce *justicier*. Je croirai plutôt que cette douleur de don Pèdre était un thème tout préparé dont s'emparait l'imagination des poëtes.

Quant au caractère langoureux et tendre de ces poé-

sies, cette forme, qui contraste avec les hardis travaux des Portugais à cette époque, était commune à presque tous leurs ouvrages. Rien dans leurs chants nationaux qui puisse se comparer aux *Romances du Cid*; mais une langueur gracieuse et touchante, et parfois une sorte de mélancolie moderne.

Le premier poëte illustré dans ce genre de composition s'appelait Marcias. Sa vie est elle-même un récit amoureux. Attaché à la cour, ami du marquis de Villena, sa passion pour une noble dame lui fit encourir la disgrâce du roi. On le mit en prison; et un jour qu'à la fenêtre du donjon où il était retenu, il soupirait sur son luth le nom de la femme qu'il aimait, il fut tué d'un coup d'arbalète par le mari jaloux. On l'ensevelit dans l'église de Sainte-Catherine; et, avec ce mélange de religion et de galanterie, familier aux méridionaux, on ne manqua pas de graver sur la pierre tumulaire placée près du chœur : « Ci gît Marcias l'*amoureux.* » C'est l'épitaphe de ce martyr d'une espèce nouvelle. Sa légende inspira tout une école de poëtes portugais.

Le Portugal est un charmant pays. De nos jours, lorsqu'un grand poëte, fatigué des plaisirs, ayant le spleen de la satiété et celui du génie, quitta tristement sa nébuleuse patrie pour se désennuyer en courant le monde, à peine eut-il touché le Portugal qu'il se sentit renaître à la vue de ce beau climat et de cette terre jadis glorieuse et toujours fertile.

Au moyen âge, cette même impression des lieux,

cette molle et riche nature, ce beau ciel sans nuages, disposaient l'âme des Portugais à des chants aussi doux que leur vie était rude et guerrière. Oui, au delà des mers, à Macao, à Goa, à Ceylan, le Portugais était indomptable, impitoyable, intolérant jusqu'à la fureur. Mais le Portugais sur les bords du Tage, lorsqu'il n'était pas enflammé par l'ardeur du combat et la rapacité de la conquête, semblait un peuple paisible occupé du labourage et aimant à chanter ses doux loisirs. Ses poésies ont quelque chose de distinct parmi les chants méridionaux.

En général, les peuples du Midi semblent peu réfléchis; ils sentent la vie plutôt qu'ils n'y songent. Je ne sais quelle cause a rapproché la littérature portugaise de ce caractère de méditation et de mélancolie qu'on attribue surtout aux peuples du Nord. Il me vient en ce moment à la pensée cette expression du Camoëns dans un de ses sonnets : « Camoëns dont la lyre sonore sera plus célèbre qu'elle ne doit être heureuse... » Ce charme de tristesse ne peut se définir. On le retrouve sous mille formes dans les poëtes précurseurs du Camoëns et effacés par sa gloire. Ce n'est pas, chez les Portugais, cette gaîté bruyante, cette folle joie des Provençaux; ce n'est pas non plus la gravité austère des Espagnols, et cette fierté qui craint de s'attendrir, et cette imagination pompeuse qui exagère et manque le sentiment. Non; c'est une émotion à la fois vive et réfléchie qui plaît aux images de l'amour et des champs. De là naquit chez les Portugais une poésie pastorale.

Je tâche, Messieurs, de distinguer les compositions originales de celles qui étaient communes aux diverses nations de l'Europe. Je laisse de côté les romans de chevalerie, parce que les romans de chevalerie appartenaient à tous les peuples et étaient un objet d'emprunt et de commerce. Mais je m'arrête à ces poésies à la fois idéales et naturelles, à ces *pastorales,* qui furent inspirées aux Portugais par leur beau climat et leur génie mélancolique.

Que Fontenelle, dans les rues peu poétiques de Rouen ou dans les salons encore moins poétiques de Paris, dans sa vie scientifique et mondaine, compose des églogues, c'est une gageure de l'esprit et une preuve qu'on peut tout faire ; mais qu'au XVe siècle un Portugais, à l'âme vive et langoureuse, errant sur les rives fleuries du Tage, sur les bords du Mondenego, près de ce ruisseau où don Pèdre venait trouver Inès, qu'un Portugais plein de ces souvenirs alors récents module des pastorales dans sa langue harmonieuse, qu'il fasse dire à ses bergers leur vie douce, leurs orangers, leurs moissons presque sans culture, doutez-vous du charme de cette poésie? ne devait-elle pas être plus simple même que celle de Virgile dont les poésies sont imitées de Théocrite plus que de la campagne?

Les Portugais devaient avoir, dans un rare degré, le talent descriptif. Le pays l'inspirait; les entreprises lointaines le développèrent encore. Ils quittaient les bords du Tage pour visiter les forêts de l'île de Ceylan,

les rivages de Mozambique, la presqu'île du Gange. Dans les récits de leurs historiens éclatent tous les trésors, toutes les merveilles de ces riches contrées. Camoëns, l'imagination remplie de la poésie antique, a négligé les tableaux de la nature orientale étalés sous ses yeux. A cet égard, les chroniqueurs, les voyageurs, les moines portugais ont été plus fidèles et plus poëtes que lui; et si, l'année prochaine, nous parlons du XVI[e] siècle, je crois que les fragments de l'historien Barros, quelques lettres d'Albuquerque et quelques pages de missionnaires portugais exciteront votre intérêt. Mais revenons au temps qui nous occupe, et cherchons les premiers exemples de cette imagination descriptive, innée dans le Portugal et fortifiée par tant de causes étrangères. On la trouve, au XV[e] siècle, dans les ouvrages de Bernard de Ribeiro, poëte et romancier éloquent. Ces ouvrages, effacés dans son pays par l'éclat du Camoëns, offrent un caractère qui doit nous frapper dans notre étude attentive du développement littéraire chez les différents peuples.

Indépendamment des traits distinctifs de chaque peuple, il y a des nuances qui n'appartiennent qu'à une certaine époque dans la vie de ces peuples. Montaigne a dit : « Le temps attache plus de rides à l'esprit qu'au visage. » La même chose se retrouve dans les nations : leur génie s'attriste en vieillissant. Quelquefois cependant ces règles sont interverties. Nous trouvons un peuple qui, dans sa littérature, s'avise d'être réfléchi et

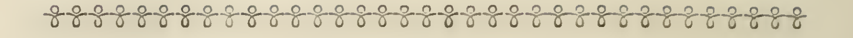
mélancolique avant l'époque où tous les peuples devaient l'être. Bernard de Ribeiro avait composé un roman qui porte tout à fait ce caractère; c'est l'ouvrage intitulé *Menina e Moça*. On le croit rempli d'allusions aux événements de la cour d'Emmanuel. Mais la forme en est tout idéale, et, comme on dirait aujourd'hui, romantique. Le peintre de Conrad et de Médora désavouerait-il ce récit que Ribeiro met dans la bouche d'une jeune fille arrachée à la solitude où elle avait caché sa vie?

C'est sur ce mont désert que je passais mes jours, comme je le pouvais. De là je regardais comment la terre va se perdre dans les flots, et comment la mer s'étend loin du rivage, pour finir où personne ne peut la voir. Et quand la nuit venait recueillir mes pensées, quand je voyais les oiseaux chercher la retraite et le sommeil, je rentrais dans ma pauvre cabane, où Dieu est témoin des nuits que je passais. Ainsi le temps coulait pour moi.

Il y a peu de jours, en gagnant la hauteur, je vis l'aurore se lever et répandre sa lumière entre les vallées. Les oiseaux s'appelaient par de doux chants. Les bergers conduisaient leurs troupeaux dans la prairie. Il semblait que cette journée devait être heureuse pour tout le monde. Mais alors mes chagrins se pressèrent d'autant plus dans mon âme, et mirent devant mes yeux tout le bonheur que m'aurait donné ce beau jour, si tout n'était changé pour moi. La joie de la nature m'attrista; je voulus fuir...

Dans ces paroles faiblement calquées sur la prose originale, ne reconnaissez-vous pas un tour d'élégance et

d'imagination mélancolique qui semble prématuré au XVe siècle, et qui appartient plutôt à l'école poétique de nos jours? N'est-il pas singulier que ces impressions se rencontrent dans les mœurs rudes du moyen âge, dans ce pays de marins et de conquérants, sur cette terre du Portugal où la civilisation semble si tardive, parce qu'elle a reculé devant le despotisme et l'ignorance?



VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Retour à l'Espagne. — Des mœurs et du génie aragonais. — Influence que dut avoir la constitution républicaine de l'Aragon. — Langue catalane. — Chronique de Ramon Muntaner. — Littérature castillane au xve siècle. — Jean de Mena; Villena. — Poésie plus érudite qu'inspirée. — Chroniqueurs espagnols. — Développement nouveau du génie espagnol. — Quelques mots sur les écrits de Christophe Colomb. — Résumé.

Messieurs,

Je poursuis et j'aurai bientôt terminé cette imparfaite revue de l'esprit méridional au moyen âge.

Nous avons à parler une seconde fois du peuple, non pas le plus ingénieux, mais le plus original de cette époque, de celui qui, marqué d'un caractère distinct, aurait montré une grande force d'imagination même sans écrire. Il semble que chez les Espagnols, indépendamment de la poésie qui brille dans quelques ouvrages, il y avait une poésie répandue dans les paroles, dans les mœurs et les actions, et qui tenait à la fois de la vivacité provençale et de la pompe asiatique.

Le lien qui réunissait nos provinces méridionales et

une partie de l'Espagne était des plus forts que puissen avoir deux peuples, la communauté d'idiome.

Ainsi, sans recommencer nos recherches un peu longues et pourtant incomplètes sur la langue *romane,* nous rappellerons que cette langue, à la fois savante et populaire, était parlée dans la Catalogne, dans la Navarre, dans l'Aragon, et jusque dans les îles Majorque. Elle s'y modifia sans doute, et donna naissance au dialecte catalan, dont les productions originales et nombreuses n'ont été, je le crois, appréciées jusqu'à présent dans aucun ouvrage d'histoire littéraire. C'est une lacune que j'indique et ne me charge pas de remplir. Bouterweck et M. de Sismondi n'en disent mot dans leurs ouvrages sur la littérature espagnole; cependant il n'est pas dans le moyen âge de plus curieux souvenirs. Depuis le XII[e] siècle, une constitution forte, libre, savamment établie, énergiquement et minutieusement défendue, régissait l'Aragon. Qui dit une constitution tempérée suppose un degré de civilisation assez avancée, un développement actif dans les esprits, l'industrie commerciale, le don et l'exercice fréquent de la parole publique. Comment donc a-t-on négligé cette portion de la littérature du moyen âge liée de si près à des institutions politiques?

Vers le milieu du XII[e] siècle, en 1142, la Catalogne était soumise à des comtes; plus tard, réunie à l'Aragon, elle eut le même roi. Mais, sous ses formes diverses, le fondement de la constitution aragonaise était une as-

semblée des *ricos-hombres* et des *hidalgos* qui avaient le droit, non-seulement de délibérer sur tous les intérêts du royaume, mais de faire prévaloir leur volonté par la force. Plus tard s'y réunirent les délégués des bourgs et des villes. Jusque-là vous ne voyez peut-être que le caractère commun des assemblées féodales du moyen âge et l'ancienne division des trois ordres. C'est ainsi que cette assemblée luttait contre une royauté d'abord élective, ensuite héréditaire et toujours rigoureusement limitée. Mais une institution particulière à ce pays atteste avec quel soin toutes les parties de la constitution avaient été balancées : c'était le *justizza,* fidèle image de cette antique magistrature des éphores qui régnaient sur les rois de Sparte. Le *justizza* n'était pas né cependant d'une imitation savante, étrangère au génie de l'Aragon. C'était originairement un magistrat choisi par le roi, et comme une espèce de censeur qu'il donnait lui-même à ses ministres pour être averti de leurs fautes. Il était souverain juge du royaume et recevait l'appel de toutes les sentences rendues par les autres juges, seigneurs ou baillis. Ce *justizza,* auquel l'historien Zurita donne le titre de *défenseur du peuple,* devait déclarer, en toute occasion, si les actes du pouvoir étaient conformes aux lois fondamentales de l'Aragon. Cette constitution, vous le voyez, était sévère et laborieuse : l'expérience moderne a sans doute trouvé mieux. Mais ce que nous avons voulu noter, c'est le développement moral que supposent de telles institutions.

Ce qui nous frappe surtout, c'est la prévoyance singulière avec laquelle étaient rédigées les constitutions de cet État. Montesquieu nous dit que, dans l'île de Crète, il y avait un droit d'insurrection qui était le correctif et l'annexe de la loi fondamentale. Il en était ainsi dans l'Aragon, et non par les concessions de quelque habile monarque, mais par une disposition primitive de la loi. Il existait le *droit d'union,* c'est-à-dire le droit écrit de s'assembler, de prendre les armes et de changer la personne du souverain quand les lois étaient violées.

Vous pouvez croire que le roi, quelque résigné qu'il fût par l'habitude aux étroites limites de sa puissance, devait s'indigner de cet obstacle permanent, et lutter pour le détruire. Au milieu du XIVe siècle, après des soulèvements, des victoires et la vigoureuse résistance des nobles aragonais, nous voyons un roi anéantir le privilége de l'*union* et faire abroger par les *cortès* cet article de la loi fondamentale. L'imagination pittoresque du moyen âge et de l'Espagne marqua cet acte législatif. La salle des cortès à Saragosse était remplie de tous les députés des états. On discuta en l'absence du roi. Quand la résolution de supprimer l'article fut adoptée, le roi parut entouré de ses capitaines; et, s'avançant au milieu des cortès, il tire un poignard, se fait une blessure au bras, et en laisse couler le sang sur la page du livre de la loi où était inscrit l'antique droit de la révolte. « Que cette loi séditieuse, dit-il, qui a fait tant d'outrages à la monarchie, soit effacée par le sang d'un roi! »

Cependant telle était l'empreinte qu'une liberté si précoce avait laissée dans tous les cœurs aragonais, que, malgré cette solennelle abolition du droit de résistance, l'habitude en resta toujours; seulement elle se régla et s'adoucit. Le *justizza* fortifié devint le supplément de ce droit terrible. Avec une prudence toute moderne, les états d'Aragon substituèrent à la garantie violente et tumultueuse de la révolte, une sauvegarde paisible. Jusque-là le *justizza* était élu par le roi, et ne devenait tout-puissant qu'à l'abri d'une insurrection. Les cortès déclarèrent que le *justizza* serait inamovible et inviolable; et ils balancèrent ainsi la force du pouvoir par la force du principe : principe d'autant plus remarquable dans ce siècle, qu'il n'était emprunté à aucune sanction religieuse, mais à la seule idée du droit et de la justice.

Il est curieux, Messieurs, de jeter un regard sur ces efforts de la liberté civile dans le moyen âge, surtout si l'on réfléchit que ces efforts habiles et prématurés appartiennent au pays qui, dans nos temps modernes, a le plus perdu ses droits et son indépendance.

Les faits particuliers attestent à quel point la vertu salutaire de ces libres institutions élevait la condition du peuple aragonais parmi les autres nations, et influait sur les mœurs et les lois du pays. Jamais la torture, cet interrogatoire de l'ancienne Europe, cette absurde barbarie, que l'Angleterre elle-même, malgré de meilleures institutions, garda si longtemps, ne fut reçue en Aragon. Les cortès, par cette fierté qui naît de la liberté

déclarèrent que nul paysan aragonais ne pouvait être mis à la torture. Bien plus, quoique le zèle religieux, quoique cet amour profond du catholicisme, que les cérémonies extérieures, que l'antiquité de la foi, que la lutte fréquente contre les Maures avaient si profondément enraciné dans le cœur espagnol, fût commun à la Catalogne et à tout l'Aragon, jamais ces deux provinces ne consentirent à supporter l'inquisition. Savez-vous par quel raisonnement elles repoussaient l'inquisition? Ce n'était pas, j'en conviens, par une idée de liberté religieuse, de tolérance philosophique : ils étaient bien loin de là. Ils n'imaginaient pas qu'on eût tort de contraindre la foi, ou même de brûler les hérétiques; au contraire, ils croyaient qu'on avait raison de les brûler. Mais, au milieu de cette participation au fanatisme commun du temps, ils s'étaient préservés d'en faire l'application par un principe de liberté civile. Ils disaient : « L'inquisition condamne sans confronter l'accusateur et le coupable, sans écouter la défense; elle met les hommes libres à la torture; elle arrache l'aveu des accusés par un supplice qui précède la sentence; elle confisque les biens des coupables : tout cela est contraire aux lois aragonaises et détruit les libertés que nous avons reçues de nos pères : nous ne voulons pas de l'inquisition. » Et puis, après cette profession de foi civile, après ce démenti donné par leurs principes politiques à leur croyance religieuse, les Aragonais coururent aux armes, et brûlèrent le grand inquisiteur sur le premier

bûcher qu'il eût élevé dans Saragosse. (*Applaudissements.*)

Messieurs, il ne faut brûler personne. Cette action cruelle, cette résistance indomptable fait pressentir de combien de génie eut besoin Charles-Quint pour assouplir insensiblement la fierté du caractère aragonais, pour l'atteler, comme le reste de l'Espagne, à son char, et former, de tant d'éléments indociles, sa grande monarchie. Quoi qu'il en soit, à côté de cette énergie violente, ce qui frappe dans le caractère aragonais, c'est un esprit légal, né de l'habitude des assemblées, et porté jusqu'à cette minutie des formes et cette étiquette constitutionnelle que l'on ne supposerait pas en Espagne.

Lorsque déjà l'habileté, les victoires de Ferdinand, et les vertus douces, la popularité chrétienne d'Isabelle avaient assuré la puissance des deux époux, Ferdinand, entraîné par un grand intérêt de politique et de guerre, est obligé de quitter ses États, et laisse la régence à Isabelle. A ce titre, elle avait le droit de présider les cortès; mais une vieille loi du royaume interdisait à tout étranger l'entrée de cette assemblée. Les états délibérèrent longtemps avant de l'admettre; et la régente attendit leur décision pour exercer le pouvoir qu'elle avait reçu de Ferdinand. On s'étonnera peut-être de trouver ce respect des formes, cette procédure de la liberté en Espagne, et au XV[e] siècle.

Cependant ce peuple, si attentif à la défense de ses droits, sans avoir les doux loisirs et la *gaie-science* des

troubadours, cultiva beaucoup les lettres. Il eut de bonne heure, non-seulement des poëtes, mais des historiens.

Dès le XIIIe siècle la valeur des guerriers catalans et aragonais était célèbre dans le monde. Ils quittaient par bandes leur pays et s'offraient, comme auxiliaires, à l'empereur grec et aux petits princes chrétiens d'Asie. C'étaient les Suisses du temps. Mais leur service, quoique mercenaire, tenait quelque chose de l'enthousiasme des croisades. Un gentilhomme catalan partait de son château, avec sa bande bien armée; il guerroyait pendant longues années en Grèce et en Orient, puis, sur ses vieux jours, revenait en Catalogne écrire ses campagnes. Ces chroniques de combattants et de voyageurs ont un grand charme : elles me paraissent préférables aux chroniques espagnoles, même à celles d'Ayala. Il en est une, entre autres, celle de *Ramon Muntaner,* la plus originale du monde. Ouvrez le livre; vous y verrez un vieil Espagnol, bien brave, bien pillard et bien pieux. Tranquille, après la vie la plus aventureuse, il est dans son château de Xiluella, et dort dans son lit lorsque lui apparaît un vieillard vêtu de blanc qui lui dit : « Muntaner, lève-toi, et songe à faire un livre des grandes merveilles dont tu as été témoin et que Dieu a faites dans les guerres où tu t'es trouvé. » Muntaner hésite d'abord; mais la vision revient une seconde fois; et il se met à écrire alors « pour attirer les bénédictions de Dieu sur soi, sa femme et ses enfants. » Son récit a pour nous un double intérêt : il embrasse l'histoire d'une portion de la France. Au com-

mencement du XIII[e] siècle, le comté de Provence, le Béarn, la Gascogne, les villes de Carcassonne, de Béziers, de Montpellier, appartenaient à la couronne d'Aragon et lui étaient fort attachés. Muntaner fait très-bien concevoir par ses récits la cause de cette vive affection. Les libertés municipales de nos villes du Midi trouvaient un appui dans la libre constitution de la Catalogne. Rien n'était plus populaire que Jacques d'Aragon à Montpellier.

Les actions de la grande *compagnie* catalane offrent un vif intérêt. Les aventures de l'historien, le rapprochement de ses mœurs pieuses et rudes avec la finesse et la scolastique des habitants de Constantinople, sa bonne conscience de barbare quand il pille, tourmente, insulte ceux qu'il est venu secourir, tout cela est dépeint au naturel. Mais nous n'insisterons pas sur cette chronique récemment traduite en français.

Je ne parlerai pas des poésies aragonaises du moyen âge : d'abord, j'ai grande peine à les entendre ; et, n'étant pas guidé dans mon choix, j'ai mal placé cette peine et consommé beaucoup de temps pour expliquer des choses qui méritaient peu d'être traduites. J'ai entrevu cependant quelques beautés dans un poëme d'un habitant de *Majorque*. Le dialecte de cet ouvrage se rapproche beaucoup des formes provençales.

Je souhaiterais qu'un homme instruit et studieux voulût bien défricher ce champ nouveau de la littérature aragonaise ; je suis convaincu qu'il en tirerait de précieux

détails sur l'esprit de cette nation, et qu'il y trouverait des choses grandes et fortes; car il est impossible qu'il n'y en ait pas chez tout peuple où les bases ont été développées par les événements et les institutions.

A côté de cet Aragon, si agité par ses lois, qui a produit des talents que je ne connais pas, et que je recommande aux recherches, la Castille offrait des institutions plus paisibles. Cependant cette même influence de la vieille liberté du moyen âge, entretenue par les longues luttes des Espagnols pour regagner pied à pied leur territoire, se montre en Castille. Il n'y a pas de *justizza*; les cortès, comme nous l'avons indiqué, d'après un passage d'Ayala, sont respectueuses et soumises. Telle est du moins l'impression qu'en donnent la plupart des historiens. Peut-être, écrivant sous Charles-Quint et Philippe II, la présence du maître leur a-t-elle interdit la liberté même des souvenirs. Je trouve dans une vieille chronique, qu'en 1257, il y avait cent quatre-vingt-deux députés des villes aux cortès; puis, dans une chronique du xve siècle, je n'en trouve que dix-huit à une nouvelle assemblée. Rien n'explique cette différence. Les villes avaient-elles perdu leurs chartes? Le tiers état avait-il, en partie, disparu de l'assemblée nationale?

La royauté n'en fut pas plus paisible. L'esprit de révolte remplaça l'esprit de liberté. Au milieu du xve siècle les grands d'Espagne, de l'ordre ecclésiastique et civil, se réunirent pour perdre l'infortuné roi Henri IV. Une cérémonie insultante et bizarre le dégrada du trône. On

fit solennellement le procès à une figure de cire qui représentait le monarque. La sentence lui fut prononcée. L'archevêque de Tolède porte le premier coup à cette figure; et des coups successifs la dépouillent de ses insignes : singulier spectacle, contraire au bon sens et à la justice, et qui, loin d'attester le progrès des institutions civiles dans la Castille, ne nous montre que le triomphe prolongé de ce même pouvoir des évêques qui avait autrefois humilié les fils de Charlemagne.

Mais c'est trop raconter. Cherchons maintenant quels talents sont sortis, au XVe siècle, de cette société espagnole, religieuse, guerrière, enthousiaste. Disons d'abord pour être vrai que, si les vieilles *romances du Cid* ont été corrigées de mémoire, dans le XVe siècle, par ceux qui les chantaient, ce XVe siècle, de lui-même, n'a rien produit de comparable à ces romances, première effusion héroïque et naïve du courage espagnol. Déjà l'érudition, à laquelle je ne reproche pas, comme on l'a fait, d'avoir perdu l'esprit moderne, cette érudition qui a soutenu le génie là où elle l'a trouvé, mais qui ne le faisait pas, cette érudition qui grandit le Dante, mais ne soulève pas de terre Jean de Mena ou tel autre, était entrée en Espagne. Un de ses premiers promoteurs fut le marquis de Villena. Il réunissait en lui le sang des deux maisons royales : son père était fils naturel d'un roi d'Aragon, et sa mère, fille naturelle d'un roi de Castille.

Il fut un généreux protecteur des lettres. Il avait d'abord voulu naturaliser la poésie des troubadours dans

un pays où leur langue était parlée. C'était lui qui avait fondé à Saragosse cette académie de la *gaie-science*. Il mettait un grand zèle à rassembler des livres en toutes langues. Il écrivait en vers et en prose. Il fit les mêmes efforts en Castille qu'en Aragon. Il voulait y porter aussi la langue et la poésie des troubadours ; mais cette tentative toute littéraire ne réussit pas. J'ai peu de chose à dire de Villena. C'est un de ces hommes célèbres de leur temps qui n'intéressent guère la postérité, parce que leur génie n'est pas resté sur le papier. Quelques poésies éparses sous son nom, dans le *Romancero* général, paraissent faibles et froides. Villena était un grand seigneur, un homme illustre ; il était l'ami particulier du roi Jean II, protecteur des lettres lui-même ; et cependant il fut sans cesse exposé aux accusations des moines d'Espagne. Sa science passait pour magie, hérésie, impiété. Villena meurt : ses livres tombent entre les mains des moines, à qui le roi Jean n'ose les refuser. Voici ce qu'en dit le médecin du roi, philosophe pour le temps :

. . . . . Deux chariots, chargés de livres qu'il a laissés, ont été amenés au roi ; et comme on dit que ce sont des ouvrages traitant de magie et d'autres arts qu'il n'est pas bien d'étudier, le roi ordonna qu'on les portât au logis de frère Lope de Barientos. Frère Lope, qui se soucie moins d'être reviseur de grimoires que de gouverner le prince, fit brûler plus de cent volumes, qu'il n'a pas plus vus que le roi de Maroc, et qu'il n'entend pas plus que le doyen de Ciudad-Rodrigo.... Il est resté dans les mains de frère Lope beaucoup d'autres ouvrages

précieux, qui ne seront ni brûlés ni rendus. Si vous voulez bien m'envoyer une lettre que je puisse montrer au roi, afin que je demande pour vous à Sa Majesté quelques-uns des livres de don Henri, nous sauverons ainsi un péché à l'âme de frère Lope; et celle de don Henri se réjouira de n'avoir pas pour héritier l'homme qui lui a fait la réputation de magicien et de sorcier.

Vous voyez dès cette époque commencer en Espagne la lutte renouvelée au XVIII[e] siècle entre quelques nobles éclairés et l'esprit étroit et persécuteur des moines. Villena est le devancier d'Olavidès. Le haut clergé espagnol avait aussi la même disposition à favoriser les travaux de l'esprit et les entreprises généreuses. Il s'en est bien corrigé depuis.

Ce goût des lettres passa du marquis de Villena à un autre illustre seigneur de la même époque, Mendosa de Santillane. Toute la cour du roi Jean II, malgré les guerres, les trahisons, les conspirations perpétuelles, était préoccupée par la passion des lettres et le désir d'avancer les études. De là plusieurs académies fort anciennes en Espagne. Ce goût des arts ne se borna pas à la poésie. Dès le XV[e] siècle, la peinture avait fait de grands progrès en Espagne. Vous savez qu'à l'époque récente où la visite des armées françaises nous révéla l'Espagne, on fut tout surpris de trouver dans les monastères de ce pays une admirable école de peinture et toute une suite de tableaux saints dignes de rivaliser avec les chefs-d'œuvre des grands maîtres d'Italie. L'Europe ignorait

ce génie de l'Espagne. Il avait commencé dès le xv[e] siècle, par l'influence des princes et des grands d'Espagne, empressés de favoriser les artistes et les poëtes. Ils avaient mieux réussi sur un point que sur l'autre : la poésie de cour a rarement de la grandeur. Toutes les poésies espagnoles du xv[e] siècle, tous les vers de Jean de Mena et de ses imitateurs sont bien loin des vieilles *romances du Cid*. On y trouve des réminiscences nombreuses de l'antiquité et des plagiats du Dante, le seul poëte dont le nom avait pénétré avec éclat dans l'Espagne. Déjà les esprits commençaient à s'affaiblir en imitant, et à s'emboîter dans les formes créées par un homme de génie, et qu'il aurait fallu renouveler après lui. Un poëte de ce temps fit un long poëme sous le titre de *Labyrinthe de la vie*. Rien de plus froid que cet ouvrage. C'est une contrefaçon du grand poëme du Dante. Le poëte s'est égaré dans un désert; une femme mystérieuse lui apparaît et lui montre les images diverses de la vie humaine. La forme est copiée et le génie manque.

Mais, me direz-vous, n'y avait-il pas, à cette époque, un sujet permanent d'inspiration pour l'Espagne, quelque chose qui, indépendamment de vos protectorats littéraires et des imitations de l'Italie, devait sans cesse aviver et rajeunir la littérature nationale? c'était la présence des Maures, de cette nation ardente, poétique, grande d'abord par sa victoire, et qui, maintenant vaincue, cédant pied à pied la terre qu'elle avait conquise, vendait chèrement la gloire aux Espagnols. C'était la

prise de ces villes ornées et brillantes, de cette opulente Xerès, de ce magnifique Alhambra, de ces palais féeries où s'étonnaient d'entrer les rudes et vieux chrétiens des Asturies. Que de pieux enthousiasmes! quels sujets de triomphe et de poésie! de là vinrent, dans le XVe siècle, beaucoup de romances pleines de grâce et d'originalité, où l'on trouve une agréable confusion du génie maure et du génie castillan. La frivolité s'y mêle à la grandeur. Elles ont quelque chose de cette architecture mauresque, où une fantaisie d'Orient a sculpté en dentelles des pierres colossales.

Cela peut-il se traduire? je ne sais. Il en est une, par exemple, dont notre grand poëte, M. de Chateaubriand, a pris avec grâce quelques traits charmants :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit, sur la montagne,
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
  Cité mignonne,
  Mon cœur te donne,
  Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.
Superbes atours
  Et perles fines

Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,
Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ce langage animé, cette vie donnée aux puissantes cités d'Espagne est bien orientale. Voici la romance espagnole , dans sa simplicité première :

Abenhamar, Maure de la Mauritanie, tu naquis sous des signes favorables. La mer était calme; la lune dans son croissant : un Maure qui naît sous de tels signes ne doit pas dire de mensonges. Alors lui répond le Maure (écoutez bien ce qu'il lui disait) : « Je ne t'en dirai pas, seigneur, quand cela me devrait coûter la vie; car je suis fils d'un Maure et d'une captive chrétienne. Quand j'étais tout petit garçon, elle me disait souvent de ne pas dire de mensonges, que c'était une grande honte. Ainsi donc, demande, roi; car je te dirai la vérité. — Je te remercie, Abenhamar, de cette courtoisie. Quels sont ces châteaux hauts et resplendissants? — C'est l'Alhambra, seigneur, et l'autre est la Mosquée; les autres, les Alijares, travaillés merveilleusement. Le Maure qui les travaillait gagnait cent doubles chaque jour; et le jour qu'il ne travaillait pas, il en perdait autant. L'autre est le Généralif, jardin qui n'a pas son égal; l'autre, les Tours-Vermeilles, château de grande valeur.»

Alors parla le roi don Juan (écoutez bien ce qu'il disait) : « Si tu voulais, Grenade, je me marierais avec toi ; je te donnerais en arrhes et dot Cordoue et Séville. — Je suis mariée, don Juan, mariée et non veuve ; le Maure qui me possède me veut grand bien..... »

Si les exploits glorieux du Cid avaient inspiré tant de belles choses à la poésie populaire, il semble que les dernières victoires des Espagnols sur les Maures, la chute de Grenade, l'abaissement, la fuite de ces maîtres étrangers, n'auraient pas dû moins heureusement animer l'imagination espagnole. Quel sujet de chant triomphal pour les chrétiens que l'exil de Boabdil, et ses larmes, quand, du haut des monts Alpulaxaras, il aperçoit sa capitale au pouvoir des chrétiens ! Le lieu où il s'arrêta est encore appelé, dans la tradition poétique du pays, « le Dernier soupir du Maure, » *el Ultimo suspiro del Moro*. Mais aucun chant célèbre n'a consacré ce grand souvenir. Les romances, alors fort nombreuses, furent plus galantes qu'héroïques. Le génie des vainqueurs parut s'amollir, et se modeler sur celui des vaincus.

Mais la littérature espagnole, au XV[e] siècle, ne se bornait pas à reproduire les grâces un peu fardées et le luxe de l'imagination arabe : elle se proposait aussi d'autres modèles, et tâchait d'imiter les écrivains de Rome, dans la poésie et dans l'histoire. On voit, par des poésies de Jean de Mena, qu'Ovide, Properce, Tibulle, Boëce, Tite Live, Cicéron, Juvénal lui sont familiers. Il mêle leurs noms avec ceux du Dante et de quelques auteurs

de romans de chevalerie. Ayala même traduisit Tite-Live. La plupart des chroniqueurs espagnols montrent cette connaissance et ce goût de l'antiquité. Nous avons, à dater du XIIIe siècle, les vies des rois d'Espagne et même celles de quelques ministres, comme Alvaro de Luna, écrites par des contemporains. Ces chroniques ont été fort louées par Bouterweck. Je ne sais s'il les avait bien lues. Il en vante la précision et le naturel ; et c'est le mérite qui me paraît y manquer le plus. Cette naïveté de mœurs, cette vive peinture que l'on cherche dans les vieux récits, ne se trouvent point là. Ce n'est ni Froissart, ni même Ramon Muntaner. C'est un récit tout roide et tout solennel. Ces chroniqueurs étaient, la plupart, hommes lettrés et doctes, qui citent beaucoup Cicéron, Tite-Live, Sénèque, et font de grands efforts, dans leur idiome encore rude, pour simuler les belles formes de la langue latine. Il en résulte que le plus grand charme des chroniques en langue vulgaire, l'unité de style et des faits, manque à ces récits trop ornés. La pompe uniforme des chroniques latines du XVe siècle, cette fausse élégance qui détruit tout à fait la couleur locale du moyen âge, semble avoir passé dans ces chroniques espagnoles. Peut-être dira-t-on que ce langage est, pour les Espagnols, plutôt naturel qu'imité, et que ce faste, cette gravité de termes, ces phrases longues et emphatiques tiennent au génie même de la nation. La réponse est dans la vive simplicité des *Romances* du Cid, et dans la simplicité austère des anciens récits d'Ayala.

Rien n'est plus éloigné de l'enflure et des faux ornements qui remplissent l'histoire des *Illustres guerriers*, et la vie d'Alvaro de Luna. Ces ouvrages, en longues et laborieuses périodes, semblent calqués sur les formes latines.

Mais le caractère unique de cette vie d'Alvaro de Luna, c'est d'être le panégyrique d'un favori, composé après sa chute, et même après sa mort. Jamais la flatterie pour un homme puissant, jamais l'enthousiasme de l'éloge ne furent poussés plus loin. Richelieu triomphant était moins loué par l'Académie. Et cette narration si pompeuse des grands services d'Alvaro de Luna est terminée par le détail de son procès et de son supplice. C'est une fidélité fort honorable pour le chroniqueur et pour le héros, premier modèle de ces ministres qui, dans la vieille Europe, essayèrent de lutter contre le pouvoir des grands, par un peu de soulagement donné aux peuples. Il ne faut pas dire cependant, comme un critique espagnol, que cet ouvrage soit écrit avec la plume de Salluste. J'en trouve le style vague et déclamatoire. L'auteur, qui paraît avoir été un confident intime d'Alvaro de Luna, ne rapporte pourtant aucun de ces traits simples et familiers qui donnent tant de vérité à l'histoire. Je doute fort, par exemple, que le dernier entretien d'Alvaro de Luna et du roi son maître, soit fidèlement rendu par l'historien :

Le roi, voulant apaiser les craintes de Ruy Diaz, et peut-être les siennes propres, d'après les choses que lui avaient in-

sinuées à l'oreille les personnes dont nous avons parlé, eut un long entretien avec son loyal grand maître. Il lui dit : « Tu sais, grand maître, quels maux amène et a toujours amenés l'envie, depuis le premier homme jusqu'à nos temps. On a vu toujours, et on voit la grande et heureuse fortune avoir pour compagne l'envie; et si une personne, quel que soit son mérite, jouit d'une fortune favorable, c'est chose forcée qu'il se trouve des hommes, tantôt plus, tantôt moins, selon le rang, pour lui porter envie... Aujourd'hui beaucoup de cavaliers de mes royaumes ont envoyé vers moi pour m'assurer que, si je t'éloignais de ma cour, ils viendraient tous me servir et seraient à mes ordres. C'est pourquoi, afin de calmer et d'apaiser le royaume, je te prie de vouloir bien te retirer; et je te promets de te conserver dans tes honneurs, rangs, seigneuries, terres, dignités, rentes. »

Alvaro de Luna répond à son tour par une longue moralité, et en citant des phrases de Sénèque le philosophe; ce que j'ai peine à croire authentique. Il me semble que l'historien invente mal ou défigure ce qu'il avait appris. Je crois qu'il a substitué son érudition latine au langage naturel d'une âme fière et hardie, comme celle d'Alvaro de Luna. Généralement, ces chroniques espagnoles me paraissent empreintes d'une pompe monotone, qui peut offrir, sous quelques rapports, l'expression du caractère espagnol, mais qui souvent ne doit pas être vraie, même chez eux, parce qu'elle ne le serait nulle part.

Ainsi, Messieurs, le XVe siècle ne nous montre en Espagne aucun de ces monuments originaux et durables

qui marquent le génie d'un peuple. La littérature fut studieuse, sans génie; elle produisit, sans inventer.

Si, pour nous reposer de cette course longue et stérile, nous voulons trouver enfin dans l'idiome espagnol un discours, un écrit d'une beauté durable, j'imagine qu'il faut nous adresser aux hommes qui ont agi et ont fait de grandes choses. Un d'eux n'était pas même Espagnol de naissance; il se servit de la langue castillane comme du premier instrument qu'il trouvait là, et dont il avait besoin pour se faire entendre : c'était le Génois Colomb. Je n'hésite pas à le dire, cet étranger qui n'apprit l'espagnol que tard, dans ses audiences et dans ses placets pour faire agréer la découverte d'un nouveau monde, Colomb a été, dans son siècle, l'homme le plus éloquent de l'Espagne. C'est qu'il avait de grandes idées, qui emportaient avec elles des expressions sublimes; c'est qu'il avait surtout de l'enthousiasme : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*. Les formes extérieures de l'art, les phrases longues et savantes n'avaient pas manqué, jusque-là, dans les chroniqueurs espagnols. Avec lui commence le sublime, la simplicité dans la grandeur. Je voudrais avoir non-seulement tout ce que Colomb a écrit pour s'expliquer, pour se défendre, mais tout ce qu'il a dit pendant sa longue attente et sa persécution, ses conjectures éloquentes, ses affirmations sublimes, ses vives réponses aux esprits légers ou envieux qui doutaient de son génie. Je voudrais qu'on nous eût fait connaître, ce qui existe encore, le procès-verbal des con-

férences de Colomb dans le couvent de Simancas, avec plusieurs religieux qui opposaient à son dessein des textes de l'Écriture et des raisonnements tirés de la *Cosmographie* de Ptolémée. Il ferait beau voir ce grand homme redressant par sa haute sagacité les notions incomplètes de la géographie antique, détruisant une fausse science par ses vues hardies et nouvelles ; puis s'armant à son tour d'une foi enthousiaste contre une foi ignorante et craintive, s'emparant aussi de l'Écriture, non pour arrêter, mais pour étendre et élever l'esprit de l'homme, interprétant ces paroles du Prophète, *Multi pertransibunt, et multiplex erit scientia,* comme une prédiction de ses découvertes, et croyant lire dans la Bible ce qu'avait inventé son génie. Je ne sais pourquoi Washington Irving ne nous a pas conservé tout ce débat, tout ce travail d'un grand génie pour faire entrer sa pensée dans des esprits si inférieurs à lui.

Nous avons du moins le journal de Christophe Colomb, et quelques-unes de ses défenses et de ses suppliques. Ce journal est empreint de la plus vive émotion pour les beautés de la nature et de la plus fervente piété. C'est un exemple de plus que, même dans la science, les grandes choses se font par l'imagination et l'enthousiasme. C'est en mêlant la hardiesse et même la chimère des spéculations aux combinaisons infinies des chiffres, que Kepler parvint à ses belles découvertes. L'âme a besoin de s'élancer pour atteindre au grand.

Colomb, plus que Kepler encore, avait ce tour d'ima-

gination sublime et mystique, ce goût du merveilleux porté dans la science.

Vous le savez, pour faire avec toutes nos forces la chose que nous voulons, il faut prétendre au delà. On a trouvé, dans le moyen âge, plusieurs secrets de chimie en poursuivant les rêves de l'alchimie. Colomb lui-même, ce n'était pas seulement la route des Indes, Si-pango, ni même tout un monde, qu'il cherchait avec tant d'efforts; c'était le paradis. Déjà sûr de sa première découverte, il affirmait, plein de joie, dans ses lettres à Ferdinand, que bientôt il allait trouver les grands fleuves dont la source est dans l'Éden, et que les nouvelles terres qu'il avait découvertes devaient, en s'élevant, aboutir à une atmosphère épurée, où la nature serait parfaite et la vie bienheureuse; et il raisonnait avec toute la logique de la science sur ce pieux espoir. Vif sentiment de la nature, naïveté du poëte, enthousiasme qui rêve tout un monde idéal au delà du nouveau monde découvert, voilà le journal et les lettres de Colomb pendant ses voyages. Rien dans la poésie descriptive n'est plus gracieux que la première impression qu'il a reçue des beaux rivages trouvés par son génie, de cette douce température, qu'il compare à celle du royaume de Valence dans une matinée de printemps, de ces brises et de ces grandes forêts qui semblaient saluer l'abord de ses vaisseaux. Bientôt après, ses défenses montrent une grandeur d'âme égale à son génie.

Le plus haut degré d'éloquence ne peut se produire de lui-même et isolé de la vie réelle. Il faut qu'il porte

sur l'énergie du caractère, sur l'homme tout entier, et sur l'homme exercé par de grandes épreuves. Ainsi les puissants orateurs de l'antiquité ; ainsi, dans nos mœurs plus paisibles, ces grands évêques appuyant leur éloquence sur les œuvres d'une vie activement religieuse. Colomb, qui avait quelque chose de plus grand, ne doit pas cependant se comparer à ces hommes. La portion de son génie qui est tombée sur le papier, et n'est plus que de l'éloquence, n'est pas fort étendue ; j'en détacherai quelques fragments. Je laisse ce qu'on a souvent admiré, et je m'attache à un passage où paraît surtout l'exaltation mystique de Colomb. C'est dans une lettre datée de son quatrième voyage, où cet homme prodigieux, avec de frêles embarcations dont notre habileté moderne n'oserait se servir, traverse des mers si nouvelles, brave tant de périls, consumé d'âge et de goutte. C'est une lettre adressée à Ferdinand et à Isabelle, et le compte rendu des dernières souffrances qu'il a éprouvées, retenu par la saison et par la détresse de ses vaisseaux sur une plage malheureuse. J'imagine que, sous l'enthousiasme rêveur et mélancolique de ses paroles, se cachent une prévoyance politique et un avis pour Ferdinand. Déjà il avait éprouvé l'avare ingratitude de ce prince, la froideur d'Isabelle, les perfidies de la cour. Écoutez son récit, dont la fin ressemble à un délire fébrile traversé par des éclairs de raison sublime :

Mon frère, blessé grièvement, et le reste des nôtres, étaient

loin sur un navire, dans le fleuve, et moi sur une côte sans abri, seul, consumé d'une fièvre ardente, j'avais perdu tout espoir de délivrance. Je gagnai avec effort le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable, vers les quatre vents du ciel, les capitaines de guerre de Vos Altesses à mon secours. Mais ils ne me répondirent rien. Épuisé de fatigue, je m'endormis en sanglottant, et j'entendis une voix compatissante qui disait :

« O insensé! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes : que fit-il de plus pour Moïse et pour David ses serviteurs? Depuis ta naissance il a toujours eu le plus grand soin de toi; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, cette riche portion de l'univers, il te les a données comme tiennes; tu les as distribuées comme il t'a plu; et il t'a transféré ce pouvoir. Il t'a donné les clefs des barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées; et tu acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte? et pour David même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de Judée? Rentre en toi-même; reconnais enfin ton erreur : la miséricorde du Seigneur est infinie; ta vieillesse même ne te privera pas des grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en ses mains des héritages de longues années. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans, lorsqu'il engendra Isaac, et Sara elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Dieu maintient toujours les priviléges qu'il a accordés, et ne fausse jamais les promesses qu'il a faites; le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions, et

qu'il l'entendait d'une autre manière; il ne martyrise pas, pour montrer sa puissance; il agit exactement comme il parle; tout ce qu'il promet, il le tient, et même au delà : tel est son usage. Voilà ce que ton créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés, en servant les autres. »

J'étais comme à demi mort, en entendant tout cela; mais je ne pus trouver aucune réponse à des paroles si vraies; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas; prends confiance; toutes ces tribulations demeurent gravées sur le marbre : et elles n'y seront pas gravées en vain. » Je me levai, aussitôt que cela me fut possible; et au bout de neuf jours, le temps redevint favorable.

Il faut clore le xve siècle par cette vision sublime, où rien ne manque, le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

XVIIe LEÇON.

XVIIIe LEÇON.

XIXe LEÇON.

XXIVe LEÇON.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 06 11 16 11 9